

# DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#19

(PRINTEMPS 2021)

# DOPAMINE #19

PRINTEMPS 2021



DOPAMINE est une revue numérique tout public. Cette publication de la plateforme drogbox.fr s'adresse à celles et ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. Elle fait la part belle à la fiction pour éclairer la réalité avec le recul nécessaire...

De janvier 2019 à février 2020, la revue était mensuelle et payante. Elle présentait et décryptait un ensemble de références piochées dans l'actualité ou les archives culturelles (anciens numéros disponibles sur le site). Elle est désormais, et depuis le numéro 15, trimestrielle, et gratuite. Un numéro paraîtra chaque saison et proposera un dossier central consacré à un ensemble d'oeuvres attachées à un ou plusieurs auteurs. L'actualité culturelle sera bien entendu également présente.

S'abonner à la revue permet de recevoir dans sa boîte mail chaque numéro, et de soutenir la revue dans son travail de veille, de relais et de rédaction. (Renseignements et abonnement sur le site [www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr))



*Couverture Numéro #19 : Extrait image Gerd Altmann de Pixabay©*

# Edito



Sur la plateforme de signalement des trafics de drogues, ou plus exactement de stupéfiants, mise en place par la Police Nationale début mars, il est tentant de “tchater” avec cette dernière puisqu’elle nous le propose. 24h/24 et 7J/7, un policier est prêt à répondre en direct aux questions que l’on souhaite lui poser... Ne nous y trompons pas, il ne s’agit pas ici de se laisser aller aux bavardages, ou de questionner l’opportunité d’une telle plateforme. Je ne m’y risquerai pas, de peur que mon impertinence ou mauvais esprit citoyen ne soit sanctionné illico presto, sous prétexte que mes préoccupations encombrant une plateforme dont la légitimité semble incontestable au sein du ministère de l’intérieur. « Il était temps ! », diront certains. « Quelle honte ! », proclameront d’autres. Loin de vouloir nier dans cet éditto les réels troubles que peuvent causer pour le voisinage certains points de deal, déjà identifiés par les forces de l’ordre, soyez-en sûr, il est surtout question d’interroger la méthode, sans s’embarquer dans des conjectures moralistes... Qui peut bien s’emparer de cette plateforme de signalement en ligne ? Sûrement pas ceux qui y voient une urgence d’intervenir, puisqu’il est bien indiqué au-dessus de la fenêtre de tchat qu’en cas d’urgence il faut appeler le 17... Peut-être alors, à l’occasion, des témoins de scènes de deal très à cheval sur le bon respect citoyen de la loi de 1970 ou celui d’une sécurité sanitaire de qualité, et souhaitent faire cesser sur-le-champ ses infractions... Probablement, plus souvent, des voisins qui en ont assez de voir leur cage d’escalier transformée en zone de transit, ou le jeune homme d’à côté se faire livrer à pas d’heure... Et si cette plateforme permettait aussi à certains revendeurs, ou complices à eux, d’en profiter pour dénoncer la concurrence, ni vu ni connu, la police interviendra ici et pas chez nous... On nous annonce, avec fierté et détermination, que des centaines de points de deal ont déjà été démantelés depuis que le ministre a tapé du poing sur la table, et donc que les consommateurs, déboussolés, n’ont pas dû savoir où se fournir et ont donc abandonné leurs usages, hum hum... Monsieur le Ministre ne pouvant, de part sa fonction, ignorer que quand un point de deal est arraché ici, il repousse là, et ce tant que la demande en stupéfiants doit être honorée par un moyen ou par un autre, nous pouvons facilement imaginer que les motivations de cette poursuite de la guerre à la drogue servent finalement une communication sécuritaire qui tombe à pic... Mais comme les certitudes sont à bannir dans ces problématiques d’usages, de trafic et de politiques qui doivent y être associées, nous ne pouvons que poursuivre un questionnement sain, teinté d’une pointe d’ironie...

*Thibault de Vivies*

# Sommaire



## **Dossier : Le petit rouge** **d'un cinéma en noir et blanc** (page 05)

**Introduction** (page 06)



**Trois jours de mauvais temps** (page 08)  
Une visite du film de Billy Wilder : *Le poison*



**Amitié de comptoir** (page 19)  
Une visite du film de Henri Verneuil : *Un signe en hiver*



**Amour et dépendance** (page 28)  
Une visite du film de Blake Edwards : *Le jour du vin et des roses*



**Compte à rebours** (page 38)  
Une visite du film de Louis Malle : *Le feu follet*



**Entre chien et loup** (page 50)  
Une visite du film de Mike Nichols : *Qui a peur de Virginia Woolf ?*



## **Actualités** (page 57)



### ***Un alcool sans culottes*** (page 58)

Une lecture de l'essai de Michel Craplet : *L'ivresse de la révolution*



### ***Une sexualité sous influence*** (page 68)

Une lecture du roman de Johann Zarca : *Chems*



### ***T.S.P.T.*** (page 78)

Une visite du film de Joe et Anthony Russo : *Cherry*



### ***Du sang en intraveineuse*** (page 86)

Une visite du film de Abel Ferrara : *The addiction*



### ***Association de malfaiteurs*** (page 95)

Une lecture de l'essai de Marin Ledun : *Leur âme au diable*



### ***Complément d'actualité*** (page 106)

- *Lettre au recours chimique*, un long poème de de Christophe Esnault
- *Caïd*, une mini-série de Nicolas Lopez et Ange Basterga
- *Récits de la soif de la dépendance à la renaissance*, récit de Leslie Jamison
- *Les narcos français brisent l'omerta*, un document de Frédéric Ploquin / *Trafics d'Etat Enquête sur les dérives de la lutte antidrogue*, un document de Emmanuel Fansten
- *Wir kinder vom Bahnhof Zoo*, une série télévisée de Annette Hess



## **Cité DOPAMINE #19** - Fiction (page 121)

A photograph of a wine glass filled with red wine, set against a neutral, light-colored background. A semi-transparent white circle is overlaid on the left side of the glass, containing the text 'LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC' in a bold, black, sans-serif font. The glass is a classic wine glass shape with a long stem and a circular base. The wine is a deep red color, and the glass is partially filled. The lighting is soft, creating a subtle shadow on the surface below the glass.

**LE PETIT ROUGE  
D'UN CINÉMA  
EN NOIR ET BLANC**

# LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC



## Introduction

Non seulement l'alcool n'a pas attendu le cinéma parlant pour apparaître à l'écran, mais son passage sur pellicule n'a jamais eu besoin de sa couleur pour être reconnu. La forme du contenant et surtout les effets présentés de l'absorption de telle ou telle potion, suffisent à faire comprendre aux spectateurs ce que le personnage a bu, et sans que le mot "Alcool" n'ait nécessairement besoin d'être prononcé... Le petit rouge d'un cinéma en noir et blanc, pourrait tout aussi bien être blanc, rosé, ocre, ou même transparent, tant l'alcool sait lever ses plus belles couleurs pour se faire désirer et glorifier son consommateur. Mais il est vrai que le verre de vin rouge est l'un de ceux qui ont su le plus s'imposer sur grand écran...

Dans le dossier central de ce numéro de DOPAMINE, le petit rouge n'est pas seulement celui qui se laisse boire à l'occasion, mais celui qui s'incruste, accompagné souvent de ses compères, autres boissons alcooliques qui se présentent au détour d'un comptoir de bar ou d'un salon cosy... Ici, l'alcool est l'un des personnages principaux des oeuvres présentées, cinq films qui ont fait parlé d'eux en leur temps, non seulement parce que ce sont des oeuvres de qualité, mais aussi parce qu'ils font partie des premiers à traiter aussi sérieusement d'une relation des usagers à l'alcool compliquée sur la durée, et non pas seulement occasionnellement. L'alcoolodépendance est l'une des thématiques centrales de ces cinq films et celle qui fait le lien entre eux. Du *Poison* de 1945 au *Qui a peur de Virginia Woolf* de 1966, en passant par *Le Singe en hiver* de 1962, *Le jour du vin et des roses* de la même année et *Le feu follet* de 1963, peu de choses ont changé sur le front de ce qu'on appelait l'ivrognerie ou l'alcoolisme, sans que les mots soient prononcés facilement, que ce soit du côté Américain ou du côté Français... Ces cinq films explorent les différentes étapes de

l'usage et du sevrage, ou de l'entre-deux, en insistant plus ou moins sur l'un ou l'autre. De l'alcoolisation massive, en solitaire, à deux, trois ou quatre, à l'abstinence pure et dure, en passant par le craving, la gestion des douleurs dues au manque, l'accompagnement et le soin, rien n'échappe, sur l'ensemble des cinq oeuvres, à la vigilance de scénaristes et réalisateurs qui entrent, à leur manière, de pleins pieds dans la problématique des troubles liés à l'usage d'alcool. Ils s'emparent du sujet à bras-le-corps, appuient là où ça fait mal, et tentent, avec sincérité et vérité, de nous raconter comment leurs personnages, usagers de fiction, se débattent avec leurs préoccupations, leurs états d'âme, leurs émotions, et leurs rapports aux autres, ou se dépatouillent de leurs addictions et problèmes existentiels... Du côté des spectateurs, l'empathie et la compassion sont souvent au rendez-vous, sans que l'ambiance soit nécessairement mortifère, bien heureusement.

Il ne s'agit pas, dans les visites que nous proposons de ces cinq oeuvres cinématographiques, de critiquer ces dernières, en bien ou en mal, mais plutôt de plonger au coeur même du récit pour raconter ce qui se vit et se joue chez les personnages, au risque de dévoiler l'entièreté de l'intrigue. Ces visites sont autant de lectures subjectives des films sans avoir la prétention d'en faire une analyse approfondie. Les présenter, les raconter, et les dépiauter, c'est un début, mais rien ne vaut leur visionnage. C'est du moins l'envie que nous cherchons à susciter chez le lecteur. A chacun après d'y trouver son compte de sensations, impressions, sentiments, analyses et critiques qui sont autant d'occasions de titiller ses connexions neuronales...





Ray Milland  
**The Lost Weekend**

(Le Poison)

Jane Wyman

Phillip Terry Howard da Silva  
Doris Dowling Frank Faylen

CHARLES BRACKETT

BILLY WILDER



# Trois jours de mauvais temps

*Une visite du film de Billy Wilder  
The lost week-end / Le poison*



*En 1944, paraissait aux Etats-Unis un roman à la troisième personne qui cachait mal que le protagoniste était l'auteur lui-même, inconnu à l'époque, un certain Charles Jackson, mort d'une overdose en 1968. Le succès du roman lança la machine hollywoodienne à ses trousses, et l'adaptation fut confiée en 1945 à Billy Wilder, un réalisateur déjà renommé, qui en fit un film culte bardé de prix. Pour la première fois, Hollywood s'emparait, avec sérieux, d'un sujet qui l'est tout autant, à savoir l'alcoolodépendance dans ses moments les moins réjouissants, ce qui ne manqua pas, d'ailleurs, d'effrayer le lobby de l'alcool qui offrit même une somme importante aux studios pour que l'oeuvre ne voie pas le jour. En vain... Particulièrement fidèle au roman, le film nous fait vivre le week-end "terrifiant" d'un écrivain new-yorkais en manque d'inspiration qui se réfugie dans une consommation compulsive d'alcool avant que les affres du manque se fassent ressentir, et l'invitent à passer par toutes les ruses et compromissions possibles pour s'en procurer... Accompagnons au plus près cet homme dans les rues de New York pour tenter d'en savoir plus...*



New York s'offre à Don Birman, un homme dont l'une des fenêtres grande ouverte de son appartement laisse entrevoir une vue imprenable sur la ville qui ne dort jamais, ou du moins trop peu pour avoir le temps de reposer son esprit agité. La bouteille de whisky qui pend dehors au bout d'un fil nous laisse penser que l'esprit de cet homme qui s'affaire à préparer sa valise pour un départ en week-end n'est pas aussi tranquille qu'il le laisse voir. Un regard en coin, discret, avant que son frère entre la chambre, en dit long sur l'attachement qu'il porte à la boisson, et sur ce qu'il cache à un frère qui pense qu'un long week-end à la campagne lui fera le plus grand bien après ce qu'il a traversé.

Don Birman est écrivain et sort d'une dizaine de jours de sevrage qui a fait suite à une longue période d'alcoolisation massive. Partir à la campagne avec son frère Wick lui donnera l'occasion de boire tout un tas de boisson non alcooliques, et peut-être de démarrer son roman. L'enthousiasme sonne faux, et dans ce moment de préparation des bagages, dès que Wick a le dos tourné, la bouteille est remontée de sa cachette pour tenter de boire en douce, mais en vain, une gorgée de son contenu...

Tout est bon alors pour décaler le départ en train. Une opportunité se présente. Helen, sa fiancée, débarque en coup de vent pour déposer des livres à Don, mais avant de s'échapper pour se rendre à un concert, se fait alpaguer par son ami qui somme son frère Wick de l'accompagner. On prendra le train suivant, le temps que Don finisse de préparer tranquillement ses bagages... La ficelle est bien trop grosse, et Wick n'est pas dupe. Il ne pense pas que ce soit judicieux de laisser son frère seul. La confiance est rompue. Il l'exprime ouvertement. Don cache quelque chose, mais joue la carte de l'indignation pour qu'on le laisse tranquille. Et ça fonctionne. Jusqu'à temps que Wick découvre la bouteille de whisky qui pendait à la fenêtre et la vide dans le lavabo. Une vieille bouteille qui traînait là du temps de sa consommation, explique Don. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il faut le croire.

Le départ en train sera donc décalé de quelques heures dans l'après-midi. Wick et Helen laissent Don seul non sans inquiétude de la part de la jeune femme qui craint que son fiancé profite de leur absence pour boire dans leur dos. Wick compte, lui, sur l'absence d'alcool dans



l'appartement, visiblement inspecté au peigne fin plus tôt, et celle de sous dans les poches de son frère pour limiter les risques...

*« Don : Vous allez arrêter de me surveiller tout le temps ? Laissez-moi faire à ma façon. Je fais des efforts. J'essaie !*

*Helen : On sait que tu essaies. On essaie tous les deux. Tu essaies de ne pas boire, et j'essaie de ne pas t'aimer. »*

Les dix dollars que Wick a cachés dans le sucrier de la cuisine pour payer la femme de ménage résonnent chez Don comme un sésame, de quoi sortir s'acheter ce qui éteindra sa soif d'alcool... La boutique de spiritueux en bas de l'immeuble l'accueille avec des restrictions concernant un possible crédit d'achat, ou même une simple vente sur présentation d'un billet. Ce sont les recommandations faites préalablement par Wick au boutiquier. Mais comment empêcher l'achat si le client est majeur et que le billet de dix dollars est déplié avec tant d'assurance par Don et qu'il coupe court à toute discussion ? Ce seront deux bouteilles de whisky, et fissa s'il vous plaît. Pas de temps à perdre. La soif n'attend pas. L'objectif à atteindre se trouve à portée, alors pas question de se laisser impressionner. Deux bouteilles de la marque la moins chère bien entendu. *« Pas de whisky vieilli douze ans en fût de chêne pour moi, pas de chichi. »* Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. L'addiction ne s'embarrasse pas du bon goût. Elle garde toujours quelques billets sous le coude pour le jour où l'alcool viendrait à manquer, car c'est bien lui qui compte.

Dans les rues, on se promène guilleret, l'alcool enfoui dans un sac en papier qui laisse dépasser trois pommes qui cachent la véritable raison de la bonne humeur du moment. Le cerveau s'est préparé à la récompense à venir. Un détour par le bar du coin permet de s'en jeter un petit sans toucher, dans l'immédiat, aux réserves... Nat, le barman, connaît bien Monsieur Birman, comme il l'appelle. Et encore une fois, Wick est passé avant pour demander qu'on ne serve plus son frère Don. Mais, encore une fois, Nat ne peut refuser le billet que le client lui tend.

Le shot de whisky était prêt à être bu sur-le-champ, mais pas question de laisser penser à Nat que l'absence de contrôle de l'usage a repris ses droits. On repose le verre encore plein sur le comptoir. On s'allume



une cigarette en posant son regard sur ce qui sera peut-être le premier verre bu depuis une dizaine de jours. La tentation est trop forte, et c'est cul sec qu'il sera englouti sous le regard un brin méprisant, mais malheureusement peu surpris, d'un barman qui accepte que Don contemple, à sa demande, le « petit cercle vicieux » laissé en marque par le verre sur le comptoir avant d'être effacé par le torchon de Nat.

*« N'essuyez pas, Nat. Laissez-moi mon petit cercle vicieux. Vous savez, le cercle est la figure géométrique parfaite. Pas de fin, pas de début. »*

*Don au barman*

Don a retrouvé des couleurs et est en verve. Il confie à Nat le stratagème qu'il a prévu de mettre en place pour réussir à embarquer de l'alcool pour le week-end à venir. « *Comment faire passer ces bombes à retardement devant la garde Royale ?* » La combine est simple : une bouteille sera enroulée dans le *Saturday Evening Post* pour que Wick la découvre facilement, pendant que l'autre voyagera, ni vu ni connu, dans la valise même d'un frère protecteur mais suspicieux. L'idée n'est pas forcément d'y toucher par la suite, mais de se rassurer par sa présence sur la possibilité de l'ouvrir... au cas où. Nat ne croit pas, par expérience, qu'une bouteille peut être à vue sans être vue...

Un deuxième verre suivra, mais Nat déclinera l'invitation de Don de l'accompagner pour « *une petite dose de rêve* ». Il n'approuve pas la façon de boire de Don, et lui fait savoir. L'écrivain sait que l'alcool fait du mal à son organisme, mais il sait aussi le grand bien qu'il fait à son esprit. Il l'élève. Il se sent alors capable de tout. L'artiste se révèle. Le plus grand peintre, le plus grand musicien, le plus grand acteur ou le plus grand écrivain, vogue sur le Nil tel Cléopâtre...

Don s'emballe, confiant, et les verres s'enchaînent en attendant que Nat l'avertisse qu'il est l'heure de rentrer chez lui pour ne pas louper son départ en week-end... Malheureusement, l'artiste ne sera pas de retour avant que son frère décide de partir sans lui malgré les inquiétudes d'Helen qui sait que tout peut arriver si on laisse son amoureux seul pendant trois ou quatre jours. Wick abandonne, lui, la partie après six ans d'accompagnement, de soutien, de surveillance, et de tentatives vaines de lui faire



confiance. Helen pense, elle, que Don a besoin d'aide car il est malade, et que l'on n'abandonne pas un malade. Wick défend l'idée que son frère ne veut pas de leur aide. Seul lui importe sa bouteille de whisky. Il n'y a plus rien à faire pour Don. Laissons-le à son triste sort, celui d'un « *alcoolique invétéré* ». C'est du moins le choix de Wick...

*« Nat : Pourquoi ne pas arrêter ?*

*Don : Je ne peux pas arrêter. Quand on monte dans le manège, il faut aller jusqu'au bout. On tourne et on tourne jusqu'à ce que cette fichue musique cesse, que le manège ralentisse, et qu'il s'arrête d'un bruit sourd. »*

Enfin seul dans l'appartement, après avoir faussé compagnie à son frère et sa fiancée, Don peut ouvrir, et sûrement finir, une première bouteille de whisky avant de se coucher. La deuxième est cachée dans le creux d'un plafonnier. Trop bonne cachette malheureusement, nous verrons plus tard...

La bonne humeur n'est pas au rendez-vous au petit matin. Don presse Nat, le barman, de lui servir à boire. Il exige un verre, et plus vite que ça. Helen est passée la veille au soir, mais Nat n'a rien dit de la visite de Don. Il questionne l'écrivain sur l'opportunité d'arrêter et, tout en lui servant un deuxième verre, l'enjoint à ne pas boire autant le matin de si bonne heure. Mais c'est à ce moment de la journée que Don en a le plus besoin. Malade du manque, l'alcool fait office de médicament. L'écrivain se confie sur ses angoisses du matin. Quand on n'ouvre les yeux, on espère que l'heure d'ouverture des magasins ait déjà sonné pour être sûr de ne pas avoir à attendre pour se fournir. Le dimanche, c'est le pire. Tout est fermé, et les bars n'ouvrent pas avant treize heures. Faut bien aller à l'église de temps en temps, explique Nat...

Qu'est devenue la deuxième bouteille, puisqu'une seule a été bue la veille au soir ? Elle se rappelle au bon souvenir de Don. Mais où l'a-t-il cachée ? S'il la trouve, ce sera alors un homme riche. En attendant, on se fait servir un autre verre et on invite à dîner pour le soir Gloria, une jeune femme, habituée du bar pour les rendez-vous qu'elle y donne à de vieux messieurs... La coupe de Nat est pleine. Il sait que son client n'honorera pas son rendez-vous avec Gloria, et il n'aime pas sa façon de traiter He-



len, cette femme de classe que Don ne mérite pas... C'est exactement le sujet du roman "morbide", "une histoire atroce" que Don comptait démarquer à la campagne : « *Les confessions d'un alcool. Le Grand Livre d'un alcoolique* ». Le titre est on ne peut plus explicite : "La bouteille"... Retour alors en arrière, au coeur du premier chapitre d'un roman à écrire, ou plutôt, sûrement, d'un récit de vie, en l'occurrence, une expérience particulièrement douloureuse... Et en même temps que Don déroule son récit, les verres s'accumulent.

*« C'est un problème, non ? Le brave jeune homme qui boit et la jeune dame de grand standing. Comment s'est-elle impliquée ? Pourquoi boit-il ? Pourquoi n'arrête-t-il pas ? C'est ça mon roman. » Don, à Nat*

L'histoire commence un après-midi de pluie il y a environ trois ans. Pendant *La Traviata*, l'opéra de Verdi qui se joue au Metropolitan, Don suit des yeux la bouteille qui circule et les verres servis aux convives sur scène. On trinque et on boit pendant que Don, en simple spectateur dans la salle, est au supplice. Les signes du manque apparaissent. Des imperméables sans corps, bouteille de whisky cachée dans une des poches extérieures, lui rappellent que le sien est resté au vestiaire et qu'une même bouteille l'y attend. Pas question alors d'attendre la fin du spectacle pour soulager son manque...

Mais c'était sans compter sur une erreur de ticket qui oblige Don à attendre que tous les spectateurs aillent récupérer leur manteau au vestiaire. L'attente est longue, mais la récompense est une première rencontre avec Helen qui lui fera arrêter l'alcool, par amour, pendant six semaines... La suite aurait pu ressembler à un roman d'amour, mais tout basculera le temps d'un week-end, celui où le personnage principal se perdit...

Dans le hall de l'hôtel où il attend la jeune femme, qu'il pense épouser, et ses parents pour une première rencontre, il surprend les paroles malheureuses de son futur beau-père émettant des doutes sur l'avenir radieux que peut promettre à sa fille un écrivain inconnu, sans diplôme et sans travail... Grâce à son art de la dissimulation, Don, puisqu'il s'agit de lui bien entendu, fuit la confrontation avec les parents et se réfugie dans son appartement pour boire... Son frère tente de lui sauver la mise un peu



plus tard dans la journée quand Helen vient aux nouvelles d'un fiancée qui ne s'est pas rendu au déjeuner familial. Mais Don préfère dire la vérité et annoncer à Helen son penchant pour la bouteille. La dernière cure n'a pas été efficace. Mais d'autres le seront, affirme Helen confiante. Don, lui, n'est pas aussi optimiste. Il sait ce qui se cache derrière son alcoolisation massive, à savoir son immense déception et frustration de ne pas être réellement devenu un écrivain. Les débuts étaient pourtant prometteurs avec des nouvelles parues dans un magazine étudiant, puis une en particulier parue dans un magazine prestigieux, et qui donnera des ailes au tout jeune auteur qui se voyait déjà en futur Hemingway. D'autres nouvelles seront écrites, mais jamais publiées, jusqu'à ce que son autre moi, cette petite voix dans sa tête, lui conseille de boire pour trouver l'inspiration dont il semblait en fin de compte manquer...

*« Alors j'ai bu, un ou deux verres. C'était une idée formidable. Ca faisait toute la différence. Soudain, je voyais tout. L'ampleur tragique d'un grand roman, magnifiquement proportionné. Mais avant de pouvoir vraiment le saisir et le coucher sur le papier, l'effet des verres s'estompait, et tout disparaissait comme un mirage. Alors il y avait le désespoir. Un verre pour compenser le désespoir. Et puis un autre pour compenser la compensation... » Don, à Nat*

Don a, à ce jour, trente-trois ans et vit de la charité de son frère. Malgré les envies ou besoins d'Helen de croire à l'avenir de Don, le défaitisme est de mise. La jeune femme est persévérante. Pas question de laisser Don dans cet état et l'abandonner. Et si elle avait raison ? Et si Don était capable d'écrire ce fameux roman ? Le premier chapitre du récit que l'écrivain a en tête est à présent fini. C'était il y a trois ans. Le passé et le présent se sont rejoints dans le bar de Nat. Il est temps pour Don de rentrer chez lui et de se mettre au travail d'écriture. La motivation est au rendez-vous cette fois-ci. Mais pour combien de temps ?

Passé l'écriture du titre *La bouteille*, et la dédicace à *Helen avec tout son amour*, Don sèche. Aucune autre ligne ne jaillira. L'appel de l'alcool est alors bien trop fort. La deuxième bouteille, si bien cachée, ne sera jamais retrouvée même s'il a fallu fouiller l'appartement de fond en com-



ble et le mettre sans dessus dessous par désespoir...

Rendez-vous dans un club pour y boire le verre salvateur. Mais, au moment de payer, les sous manquent. Alors, tant qu'à faire, autant commander un deuxième verre. On trouvera bien le moyen de payer la note. Il suffira de piocher dans le sac de sa voisine, au risque d'être humilié et jeté dehors avec colère et mépris, comme un malpropre. Et ce qui devait arriver, arriva... Plus aucun sou en poche, et juste deux verres dans le gosier, la deuxième bouteille, finalement retrouvée, vient à point nommé. Elle sera buée sans plus attendre, et dans sa totalité.

La gueule de bois du petit matin, et le manque qui se fait sentir, oblige Don à tenter d'aller déposer à un prêteur sur gage sa machine à écrire pour en tirer quelques pièces ou billets... Malheureusement pour lui, nous sommes samedi, et les prêteurs sur gages, dans leur majorité, sont juifs, alors ils ne travaillent pas ce jour-là pour cause de Yom Kippour. Les autres prêteurs sont aussi fermés suite à l'accord passé avec les prêteurs juifs. Don a parcouru toute la ville, ou presque, pour rien. Il est épuisé...

Les heures passent, et il est déjà presque seize heures quand Don réussit à atteindre le bar de Nat et à s'affaler sur son comptoir pour quémander un verre en sollicitant la charité d'un barman qui ne fait pas crédit. Un seul verre lui sera servi. Il doit déguerpir. Sur-le-champ... Il va alors sonner chez Gloria, à qui il a posé un lapin la veille au soir, et sait lui soutirer dix dollars avant de déguerpir, et chuter dans les escaliers de l'immeuble.

*« Si on vous laisse partir seuls, beaucoup d'entre vous ne rentrez pas. Vous vous arrêtez dans le premier bar, et vous revenez tout de suite. C'est ce qu'on appelle "Le Ricochet". (...) Je reconnaîtrai un alcoolo avec un oeil fermé. Vous êtes un alcoolo. Vous reviendrez. Ils reviennent tous. »*

*Nolan, l'infirmier de l'hôpital Bellevue, à Don*

Réveil dans la section des alcooliques de l'hôpital Bellevue. Impossible d'en sortir sans autorisation. Moitié hôpital, moitié prison, lui annonce l'infirmier qui l'accueille. Il lui dépeint un tableau de l'alcoolodépendance particulièrement sombre et fataliste. Si Don n'absorbe pas le breuvage qu'on lui tend, il risque le delirium tremens, des hallucinations qui n'ont rien à voir, lui explique-t-il, avec l'apparition d'éléphants roses, mais plutôt



celle de petites bêtes qui montent qui montent... L'infirmier raconte que le département a commencé à se remplir au temps de la prohibition. « *C'est là qu'ils ont commencé à avoir soif.* »

Le delirium étant "une maladie de la nuit", nous annonce Nolan l'infirmier, celle de Don sera effectivement agitée. Les cris des hommes allongés dans le dortoir où il séjourne, le réveillent et l'inquiètent. Profitant de l'occupation des gardiens, il décide de fuir l'hôpital et rentrer chez lui. Sur le chemin, des bouteilles de vin et de liqueur lui font de l'oeil dans les vitrines. Le braquage alcoolique est inévitable...

*« Pas de blagues. Pas de questions. Juste un litre de whisky. (...) Donnez. J'ai besoin de cet alcool. Je le veux et je l'aurai, compris ? Je sortirai avec ce litre de whisky, d'une manière ou d'une autre. » Don, au propriétaire de la boutique après avoir refusé de payer les 2,5 dollars qu'on lui réclamait.*

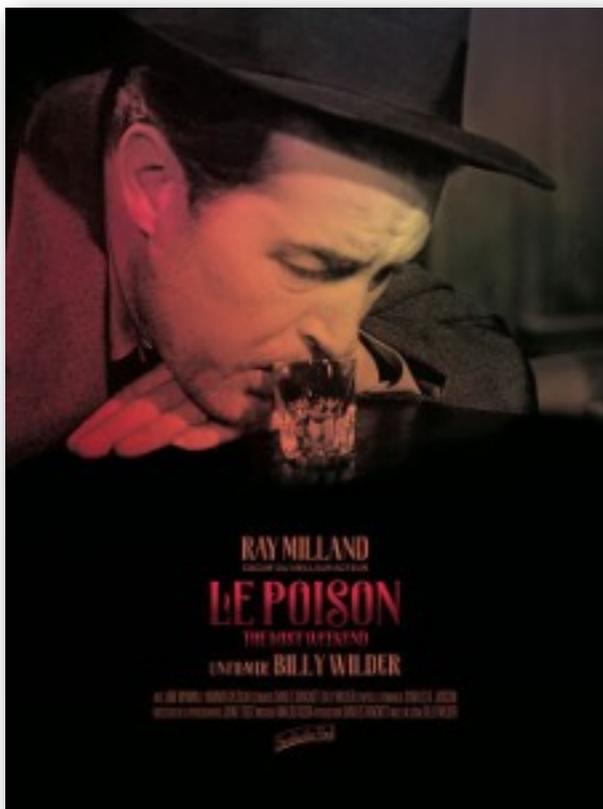
Le soir venu, la bouteille bue est déjà loin. Les souris sortent des murs et les chauves-souries les mangent en faisant couler leur sang. Les hallucinations promises ont bien lieu... Helen viendra à sa rescousse, mais l'espoir sera de courte durée. Le lendemain matin, Don ira échanger le manteau d'Helen contre une arme. La décision d'en finir est définitive. Mais la jeune femme, le préférant saoul que mort, tente de le dissuader. Malheureusement, Don est au bout du rouleau et à bout de forces. Il n'a sûrement pas celle, en tout cas, de faire un sevrage brutal, comme lui propose son amie, toujours aussi optimiste. Le talent et l'ambition de Don, sur lesquels s'appuie Helen pour lui donner un but, ont disparu depuis bien longtemps, « *noyés dans un lac d'alcool avec le ventre gonflé.* »...

Heureusement, Nat, le barman, ramène à Don la machine à écrire qu'il avait oubliée sur son comptoir, à temps pour que l'écrivain se décide enfin à coucher sur le papier le récit de son parcours addictif. La cigarette jetée dans un verre de whisky encore plein sera gage d'une happy end à un roman dont l'aboutissement devrait sauver son auteur...

Combien de récits, comme celui de Charles Jackson, auront été écrits, combien de films suivront celui de Billy Wilder, mettant au centre de



l'oeuvre la thématique de l'alcoolodépendance sans en oublier aucune des étapes, entre plaisir et besoin, craving, culpabilité, codépendance, gestion du manque, séjour à l'hôpital, delirium tremens, etc... ? Mais, comme se le demande Don dans ses dernières paroles avant que l'on retrouve le panoramique sur la ville de New York présenté au début du film « *Et là dehors, dans cette vaste jungle de béton, combien il y en a comme moi de pauvres types rongés avec la gorge en feu, des personnages tellement cocasses pour le reste du monde alors qu'ils chancellent, aveugles, vers une autre beuverie, une autre cuite, une autre bringue ?* »... Combien de buveurs anonymes auront droit à la publication de leur récit, témoignages écrits, exutoires de leurs boire et déboires ? Sûrement pas la majorité. Si le buveur excessif a souvent fait rire, peur, ou pitié, il nous invite plutôt, dans ces récits littéraires ou cinématographiques, à la compassion, de celle qui guide "l'aller vers"...



### ***Le poison ou The Lost Week-end***

Un film de Billy Wilder  
Sorti en salles aux Etats-Unis en 1945  
Adaptation du roman de Charles Jackson  
Distribution : Ray Milland, Jane Wyman,  
Philip Terry, Howard Da Silva,...  
Durée : 1h44

# UN SINGE EN HIVER

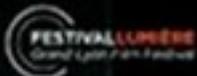


UN FILM DE  
HENRI VERNERIL  
UN SINGE EN HIVER

**JEAN GABIN**

**JEAN-PAUL BELMONDO**

JACQUES BAR présente JEAN GABIN et JEAN-PAUL BELMONDO dans un film de HENRI VERNERIL • UN SINGE EN HIVER •  
d'après l'œuvre de ANTOINE BLONDIN scénario FRANÇOIS BOYER dialogues MICHEL AUCARD  
directeur de la photographie LOUIS PAGE Musique MICHEL WAGNE production CITÉ FILMS et CIPRA FILMS  
avec JEAN GABIN JEAN-PAUL BELMONDO SUZANNE FLON GISELLE BONZAT BELLA PETRI PAUL FRANÇOIS et NOËL BOUQUÉRET





## Amitié de comptoir

*Une visite du film de Henri Verneuil*  
*Un singe en hiver*



*En 1959, Antoine Blondin fait paraître un roman que Michel Audiard souhaite mettre en dialogue et proposer au réalisateur Henri Verneuil pour une adaptation cinématographique. Le film sortira en 1962. Il est assez fidèle au roman à quelques détails près. Ils explorent l'un et l'autre les problématiques de l'usage compulsif et du sevrage radical, et sont tous les deux devenus "cultes" comme on dit, et sont inscrits désormais dans l'esprit de ceux qui ont eu l'occasion de lire et visionner les deux oeuvres en y laissant une trace marquante dont le contenu et les contours sont peut-être plus étendus qu'on l'imagine... L'alcool aidant, on entre au coeur de ce qui permet à deux hommes de devenir amis sans qu'on ait besoin de vouloir tout expliquer et tout comprendre. Préservons encore le mystère, s'il en est, de la nature psychoactive des substances, qui va bien au-delà de la simple mécanique chimique du cerveau... Nous avons déjà eu l'occasion de présenter ces deux oeuvres dans un précédent numéro de DOPAMINE, mais tentons ici de voyager plus encore au coeur du film de Verneuil et de raconter cette histoire au plus près de ce qu'il s'y vit et s'y dit...*



A Tigreville, nom de fiction donné à la commune de Villerville en Normandie, la côte est encore tenue par les Allemands en ce début du mois de juillet 1944. Ils patrouillent quotidiennement sur la plage et dans le village... Dans son bar restaurant hôtel de passe en haut de la dune, Georgina accueille régulièrement Albert Quentin et son ami Esnault qui, saouls, rejouent au comptoir des épisodes du service militaire d'Albert en Chine en tant que fusilier marin. Le soixantenaire a visiblement l'habitude de boire, et de boire beaucoup. Son ivresse régulière le rend nostalgique de sa jeunesse en armes, et chaque beuverie est l'occasion de reprendre le combat sur le fleuve Yang Tsé Kiang, matérialisé ici par une inondation du comptoir. Albert a l'ivresse enlevée, guerrière, grande gueule mais aussi poétique.

Quand la sirène retentit, il est temps de se mettre à l'abri. Les Américains ont débarqué un peu plus loin en juin et ça bombarde à tout va. Albert et son ami n'hésitent pas à rentrer chez eux comme ils peuvent, c'est-à-dire en tentant de passer entre les bombes. Le village est incendié, mais Albert et sa femme Suzanne, propriétaires de l'hôtel Stella, se sont réfugiés dans la cave en attendant que l'orage passe... Les bouteilles de vin leur tiennent compagnie, mais seul Albert y touche, et pas qu'un peu. S'il buvait moins, il aurait aussi peur qu'elle, affirme Suzanne, mais il serait alors un autre homme, et il n'y tient pas, lui répond Albert.

Et pourtant, ce jour où le ciel est prêt à s'écrouler sur leur tête, Albert prend solennellement, dans l'obscurité d'un cave désormais éclairée à la bougie, une sacrée résolution, celle de ne plus boire une goutte d'alcool s'ils s'en sortent vivant et que l'hôtel tient le choc. Un dernier verre est bu lentement, comme celui d'un possible condamné à l'abstinence.

*« Ecoute-moi bien ma Suzanne. Ce que je vais te dire c'est sérieux. Et puis, c'est même grave. Si on s'en sort, si la maison tient debout et puis si un jour je peux rallumer l'enseigne qui est au-dessus de la porte, hé bien je te jure de ne plus toucher un verre, jamais ! » Albert à Suzanne*

Quinze ans plus tard, l'homme qui débarque, avec peu de bagages, à la gare locale et se fait conduire en taxi à Tigreville, s'appelle Gabriel Fouquet. Le seul hôtel qui peut l'accueillir hors saison est celui d'Albert et



Suzanne. Pas sûr qu'il y rigole beaucoup, prévient le taxi qui connaît bien le propriétaire. L'hôtel a donc survécu aux bombardements, et les affaires ont repris. Albert et Suzanne ont pris de l'âge mais tiennent debout. Une différence de taille concerne Albert : il a perdu de sa verve et de son élan des jours passés et ne semble pas le plus enjoué des hommes... Gabriel ne sait pas encore combien de jours il restera.

L'hôtel est peu fréquenté. Les quatorze chambres sont libres et la promesse d'Albert de ne plus boire une seule goutte d'alcool a été honorée. Les sucreries ont remplacé l'éthanol. Il ne propose à son client Gabriel que de l'eau. Le jeune d'homme d'une bonne trentaine d'années est intrigant. A peine a-t-il été installé dans sa chambre qu'il est surpris par Albert et Suzanne à en sortir pour aller fouiller en douce dans les placards de la cuisine. Il n'y trouve rien, et sort alors de l'hôtel pour se rendre au bistrot d'à côté, tenu par Esnault... Pendant que Gabriel y descend son deuxième picon bière à la vitesse de l'éclair, le bistrotier lui explique chez qui il est tombé en face dans l'hôtel restaurant garage *Le Stella*.

*« Vous êtes descendu chez Quentin ? Vous avez pas fini de rigoler. Avec lui si vous avez pas soif, vous serez tout de suite servi. Je sais même pas s'il sert du vin à table. Sacré Albert ! On peut dire qu'il a sauté la barrière celui-là. Parce que hein pardon, joyeux compagnon Mesdames. Pas snob sur le biberon, c'est moi qui vous le dit. » Esnault à Gabriel*

De ce qu'on en dit au bistrot, et pas du bien, Albert a beaucoup changé depuis qu'il a passé le cap, basculé dans l'abstinence pure et dure. Il est plus austère, renfermé, prétentieux et peu bavard. Dans son entourage amical, on lui reproche un changement d'humeur que l'on met sur le compte de l'abandon de la consommation d'alcool. Albert est un autre homme, et ce n'est plus celui que l'on porte dans son coeur.

On comprend aussi que Gabriel, lui, a laissé une femme, Claire, à Madrid. L'alcool est pour lui un réconfort sans que l'on sache dans l'immédiat ce que cela cache réellement. Toujours est-il que le jeune homme a l'ivresse pas vraiment aimable au bistrot et s'embrouille avec les locaux. Les quelques mètres à parcourir jusqu'à l'hôtel seront particulièrement longs. Albert l'aidera à regagner sa chambre. Gabriel est aussi porté sur



la bouteille que l'était Albert quelques années plus tôt. Il se réfugie dans l'alcool pour oublier que sa femme l'a quitté. Ses rêves sous alcool ne sont pas ceux de descentes d'un fleuve chinois mais ceux de combats tauro-machiques espagnols dont il semble adepte... Gabriel fait penser, pour Albert, à « *un de ces singes égarés comme on en rencontre en Orient au moment des premiers froids.* »

*« Les princes de la cuite, les seigneurs, ceux avec qui tu buvais le coup dans le temps, mais qui ont toujours fait verre à part. Dis-toi bien que tes clients et toi ils vous laissent à vos putasseries, les seigneurs ; ils sont à cent mille verres de vous. Eux, ils tutoient les anges. [...] Vous avez le vin petit et la cuite mesquine ; dans le fond, vous ne méritez pas de boire. »*

*Albert, à Esnault*

Toujours est-il que les “princes de la cuite” ont le réveil en gueule de bois. Gabriel s'inquiète de la mauvaise impression qu'il aurait pu donner la veille au soir, à cause de tout ce qu'il a bu. On le rassure. Mais Suzanne, elle, s'inquiète pour son mari. Elle sent bien qu'un séjour trop long de Gabriel dans l'hôtel pourrait réveiller les vieux démons d'Albert. Elle en avertit le jeune homme qui tente comme il peut de la rassurer... Les motivations du séjour de Gabriel à Tigreville ne sont pas encore bien claires. Il cherche un magasin de vêtement pour fillette. C'est un début. Suzanne lui indique celui d'un surnommé Landru.

“Au chic parisien”, on trouve de tout, même un pull-over de trente ans d'âge, destiné à l'origine à une femme de petite taille, mais que Gabriel achète aujourd'hui pour une gamine de dix ans, en l'occurrence sa fille. Car si Gabriel en est venu à séjourner à Tigreville, c'est qu'il veut rendre visite à sa fille unique, Marie, qui vit en pension dans l'institution scolaire locale... Le pull-over arrivera à destination, mais sans que la jeune fille ait pu revoir son père, qui a fui après avoir rencontré la directrice.

Dans sa cave, encore bien remplie, Albert fait du rangement. Son abstinence d'une quinzaine d'années ne semble pas lui peser, en apparence du moins. Il reproche même à sa femme d'avoir perdu confiance en lui depuis que Gabriel est entré dans leur vie paisible. Il comprend ses préoccupations mais lui fait comprendre qu'il est loin ce temps de la pi-



cole et qu'il ne peut rien lui arriver. Il « *a une femme qui veille sur lui, un métier qui l'occupe et des bonbons pour le distraire.* »... Il est vrai que Gabriel et Albert échangent beaucoup, sur l'alcool notamment, mais aussi sur les femmes et leurs rapports à l'usage de leurs hommes. On parle même d'opium fumé en chine à l'occasion.

*« Je crois simplement qu'elles ont la trouille. (...)*

*Elles aiment les valeurs sûres. Attendre un homme, et en voir arriver un autre, elles ont horreur de ça. D'autant plus que la surprise est rarement bonne. Non, croyez-moi, j'ai des souvenirs sur la question. Je la vois d'ici votre Claire, avec vos trente-six manières d'arriver. Vous avez dû lui foutre le vertige. (...) Vous verrez Monsieur Fouquet, un jour vous rêverez que vous buvez. » Albert à Gabriel*

Gabriel est désormais invité à la table d'Albert et de Suzanne, même si c'est un client. Seuls Suzanne et Gabriel boivent alors, raisonnablement. Le jeune publicitaire, puisque c'est son métier, bouscule en effet les habitudes du vieux couple de tenanciers. L'alcool a refait surface à table, et les tentations sont au rendez-vous. Suzanne tente vaille que vaille de veiller au grain mais voit bien que ce n'est pas forcément la bouteille de vin posée sur la table au moment du dîner qui attire en premier lieu son mari, mais plutôt l'excitation et le mouvement qui y sont associés et qu'Albert a désormais perdus. Peut-être n'a-t-il pas su retrouver goût à la vie depuis sa décision radicale de ne plus toucher à un seul verre d'alcool. Il est question pour Albert de supporter désormais une vie sans son psychotrope de prédilection, comme sa femme a dû supporter celle où l'alcoolisation impactait leur relation et leur existence. L'alcool et l'ivresse qui accompagnait sa consommation remplissaient la vie d'Albert qui depuis son sevrage réussi s'ennuie, ou du moins réclame encore sa ration d'imprévu, comme il dit. Il veut, non pas boire un demi-verre pendant les repas, comme lui propose alors sa femme, mais être ivre. C'est l'ivresse qui lui manque. A l'inverse de Gabriel qui cherche dans l'alcool une consolation, Albert revendique, lui, y chercher un tremplin...

Assez vite, Albert devra épauler son jeune client et profiter de sa position pour lui éviter des ennuis et faire que son séjour en ville ne soit pas



écourté. Il le défend par exemple auprès du commissaire de police suite à une arrestation pour avoir voulu faire l'écarteur avec les automobiles s'engageant dans le carrefour principal de la ville... C'est chez Georgina, l'hôtel de passe à l'ambiance asiatique, en haut de la dune, que les deux hommes poseront les premières pierres de leur complicité, et échangeront autour d'un verre de saké. Albert n'y est pas retourné depuis quinze ans, et sait bien que c'est là qu'il reprendra ses usages d'alcool. Suzanne peut bien l'attendre, la boule au ventre, Albert ne rentrera pas de sitôt.

Les verres s'enchaînent, et les deux hommes sont vite saouls... Mais la soirée n'est pas finie. On cause, on se déshydrate, mais on poursuit sa route chez "les affreux", comme les appelle Albert, à savoir chez Esnault et ses habitués du bistrot. Des coups de poing sont échangés avant de déguerpir, encore plus saoul... Une nouvelle mission leur est assignée : organiser l'évasion de Marie, la fille de Gabriel. La nuit se poursuit donc au pensionnat de jeune fille déjà endormi. On réveille la direction, mais on est reconduit aussitôt. La mission devra être reportée au lendemain matin... Repli sur la plage où Albert et Gabriel allument, avec la complicité de Landru, le propriétaire du "chic parisien", un feu d'artifice grandiose et mémorable pour cette petite bourgade.

Au petit matin, les deux acolytes se réveillent dans un blockhaus qui gît sur la plage de Tigreville. On rentre à la maison tranquillement. Marie attendait son père au Stella pour partir prendre le train avec lui. Albert les accompagne à la gare puis un temps du trajet en train avant de prendre la correspondance qui le conduira sur la tombe de son père. Ce temps avec Gabriel et Marie sera l'occasion pour le vieil homme de raconter à la petite fille une dernière petite histoire vraie de singes égarés... « ... *Et le vieil homme entra dans un long hiver...* » nous confient les derniers mots inscrits sur l'écran en guise de fin...

*« En Chine, quand les grands froids arrivent, dans toutes les rues des villes on trouve des tas de petits singes égarés sans père ni mère. On ne sait pas s'ils sont venus là par curiosité ou bien par peur de l'hiver mais, comme tous les gens là-bas croient que même les singes ont une âme, ils donnent tout ce qu'il ont pour qu'on les ramène dans leur forêt, pour qu'ils retrouvent leurs habitudes, leurs amis. Et c'est pour ça qu'on*



*voit des trains pleins de petits singes qui remontent vers la jungle. »*

*Albert, à Marie*

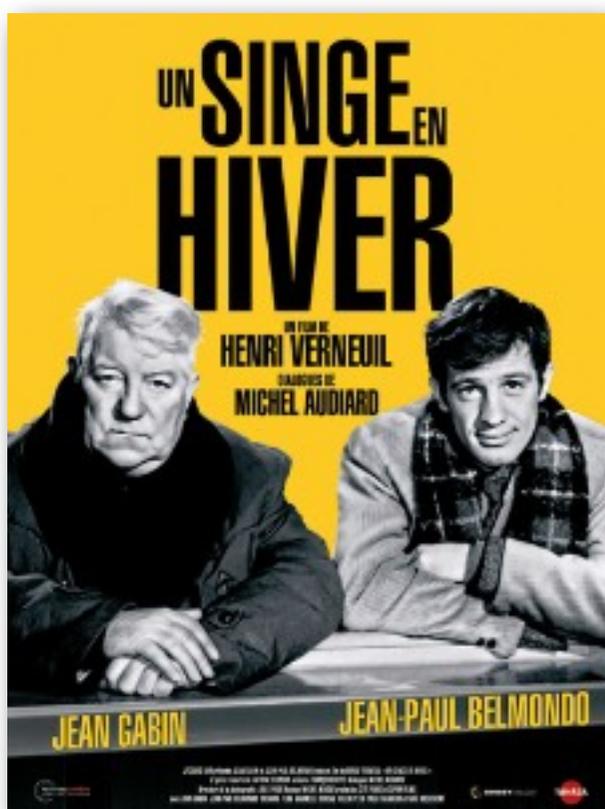
C'est bien l'une des problématiques essentielles du sevrage que soulève ce film, celle qui impose à l'abstinant de retrouver une raison de vivre quand l'existence était auparavant entièrement tournée vers l'alcool. L'on sait désormais que pour certains usagers, la barre d'un sevrage radical peut être bien trop haute, et que l'absence d'autres plaisirs ou préoccupations de vie met à mal l'objectif initial. Une autre option qui serait celle d'une reprise d'un contrôle de la consommation, n'est plus considérée comme irréaliste, du moins pour beaucoup de professionnels qui accompagnent les usagers en demande de sevrage. Les groupes néphalistes, eux, continuent de promouvoir l'abstinence comme seule voie possible vers un sevrage réussi...

Pour la petite histoire, il faudra attendre qu'une adaptation cinématographique du roman d'Antoine Blondin sorte sur les écrans pour que des désirs de censure du ministère de la santé de l'époque voient le jour. Les images d'ivresse, fictionnelles ou pas, sont plus souvent taxées d'encourager une consommation excessive que les mots. Qui aurait imaginé interdire la parution du roman d'Antoine Blondin sous prétexte qu'il faisait l'apologie de l'ivresse alcoolique, ce dont s'est toujours défendu l'auteur ? Chacun des lecteurs ou spectateurs y verra, soit les satisfactions recherchées à juste titre par les buveurs occasionnels ou compulsifs, soit les affres d'un usage immodéré qui ne pourrait que faire du mal au consommateur et à son entourage. Comment imaginer que cette fiction puisse faire, volontairement ou non, l'apologie de l'alcool quand elle s'attache essentiellement à lier deux hommes, assez isolés, et que la boisson n'est ici finalement, sans que l'on puisse lui en faire le reproche, le catalyseur d'une rencontre réussie ?

Attention de ne pas tout confondre, de ne pas jeter un sort au produit en l'accusant de tous les maux, et par la même occasion de pointer du doigt ceux qui donnent la parole aux usagers buveurs... Entre le prosélytisme aveugle et la censure idiote, il y a sûrement de la place pour la connaissance, la compréhension et la compassion, si nécessaire...



Comme le disait Blondin : « *Aucun de mes personnages ne boit pour se saouler mais plutôt pour changer les couleurs de la vie, tenter de la rendre plus acceptable, surtout lorsqu'ils se sentent seuls. Or, il se trouve que la boisson stimule un élan de compréhension pour autrui. Qu'il s'agisse de repeindre les choses ou de se donner des prochains, l'ivresse n'est pas une passion, mais un état où des « clés » vous sont rendues. »*



### ***Un singe en hiver***

Un film de Henri Verneuil  
Sorti en salles en 1962  
Distribution : Jean-paul Belmondo,  
Jean gabin, Suzanne Flon,...  
Durée : 1h45



From  
the  
days  
of  
wine  
and  
roses



finally  
comes  
a  
night  
like  
this...

**JACK LEMMON and LEE REMICK**  
**DAYS OF WINE AND ROSES**



# Amour et dépendance

*Une visite du film de Blake Edwards  
Le jour du vin et des roses / Days of wine and roses*



***En 1958, un scénario de J.P. Miller était tourné pour le petit écran par John Frankenheimer. La version sur grand écran le sera, elle, par un réalisateur, Blake Edwards, plus habitué aux comédies qu'aux drames, mais qui connaît bien son sujet. L'acteur principal, Jack Lemmon, est lui aussi bien plus connu pour ses prouesses comiques, mais sautera sur l'occasion pour faire passer le message qu'il peut jouer un homme qui boit, comme on dit, sans que ça fasse rire les spectateurs... Ce "jour du vin et des roses", titre emprunté à un vers d'un court poème du poète anglais Ernest Dowson intitulé "Vitae Summa Brevis", nous invite dans le parcours alcoolique d'un couple qui passe par de nombreuses étapes de l'addiction et de la codépendance. Le film commence comme une comédie romantique mais bascule assez vite dans un drame où l'alcool sera loin, à l'instar des deux protagonistes, d'être présenté sous son meilleur profil... Jetons un oeil de plus près aux pérégrinations de ce couple à trois, et parcourons avec eux une route sinueuse sans espérer de happy end...***



Il ne faudra pas attendre plus d'une minute pour que le premier verre d'alcool soit bu cul sec, l'air de rien. S'il passe inaperçu c'est qu'il est inévitablement fondu dans l'ambiance chaleureuse d'un club bondé, où tout le monde boit et fume en toute insouciance... Joe Clay et un collègue à lui, accoudés au bar, semblent établir une sélection de noms de filles à embaucher pour un événement à venir, une soirée organisée à bord du yacht du Prince Budul... Il ne faudra pas attendre plus d'une minute de plus pour qu'un autre verre d'alcool soit commandé. Joe gère ses affaires de visu ou au téléphone tout en enchaînant visiblement les verres avec une certaine dextérité.

Le lendemain matin, le malentendu est inévitable quand la secrétaire du client de Joe, Kirsten, se fond dans le groupe de femmes blondes embarquées sur le bateau qui les conduira à bord du yacht. Joe a confondu la jeune femme avec celles qu'il donne régulièrement en pâture aux riches clients qui font appel à l'agence de relations publiques pour laquelle il travaille. Le premier contact entre Joe et Kirsten ne sera pas des plus chaleureux, puisque Joe lui reproche une tenue bien trop discrète et sage pour la "tâche" qu'elle aura à accomplir.

Un peu plus tard dans la journée, toujours un verre à la main, Joe tente de se rattraper auprès de Kirsten en lui offrant... un verre. Pourquoi pas ? Mais, pas de chance, la jeune femme ne boit pas du tout. C'est bien moins vrai pour les invités du yacht qui finiront tous saouls, et en "bonne compagnie" pour finir cette soirée arrosée. Joe n'a pas manqué lui non plus de boire. La soirée se clôt comme elle a commencé, un verre plein à la main, celui qui invite aux relations cordiales, très cordiales, et chaleureuses, très chaleureuses. Pour que le couple de Joe et Kirsten se forme, il faudra patienter un peu, puisque ça a si mal démarré... Les pralines que Joe offrira par la suite à Kirsten en lui rendant visite à son travail ne suffiront pas. Elle déteste les pralines et n'a d'yeux que pour le chocolat.

*« Voilà en quoi vous êtes qualifiée : vous êtes jolie, c'est tout. Ce vieux type aime vous regarder. Il s'appuie sur vous quand il a bu ! Comme hier... et Dieu sait quoi d'autre ! » Joe, à Kirsten, avant de se prendre une baffe.*



Passé l'orage, et la vexation de Joe, un premier dîner aura tout de même bien lieu. On échange, entre autres, sur les compromissions que l'on est prêt à accepter dans son travail. Joe boit verre sur verre et questionne Kirsten sur son refus de boire de l'alcool. La réponse se présente sous forme de question : Quel intérêt y a-t-il à boire ? La réponse de Joe ne se fait pas attendre. Elle est simple : pour se sentir bien. Quoi d'autre ? Tout est dit. Comment lutter contre ce désir légitime de bien-être ? Et pourtant, Kirsten se sent bien sans ça, et préfère au goût de l'alcool celui du chocolat. Elle en est même folle de ce chocolat, dit-elle. Alors tentons l'expérience d'une liqueur au chocolat. Un seul *brandy Alexander* suffira visiblement pour que Kirsten se sente vraiment bien. Joe, lui, est déjà saoul.

Une promenade sur la baie de San Francisco s'impose sur le chemin du retour. Joe ne sort jamais sans sa petite bouteille de whisky à la poche, puis à la main. Il boit au goulot, et si Kirsten imagine que ce doit être bien dégoûtant, il répond qu'il faut savoir souffrir pour ce qu'on aime. On l'a compris, Joe ne boit pas qu'à l'occasion, ou du moins ces occasions sont légion. Il aime l'alcool, profondément. Mais c'est pourtant Kirsten la plus gaie, lui ne l'est pas vraiment. Elle attend le monstre marin qui l'emportera dans les profondeurs, dit-elle, comme un appel du pied. Ce monstre, ce pourrait être Joe, ou alors l'alcool qui entrera bel et bien dans sa vie à elle aussi... Joe se confie, lui, sur les espoirs déçus, sur les désillusions du métier qu'il exerce et qui ne devait pas ressembler à ça. Travailler dans les relations publiques, oui ! Faire le mac pour ses clients, non merci ! Elle, fuit les cafards qui occupent son appartement et lit régulièrement pour se cultiver une encyclopédie de la littérature américaine de A à Z. Elle se confie sur son enfance en Norvège où ses parents trinquaient en prononçant les mots suivants : « *Ensemble au Ciel* ». A deux heures du matin, la bouteille de Joe est vide. Il est seul à l'avoir vidée. Elle sera jetée à la mer sans aucun message. Juste les vers du poème de Ernest Dowson proclamés à la volée par une Kirsten inspirée.

Le lendemain matin, il est temps pour Joe d'avouer à son patron ses scrupules concernant ces soirées déviantes organisées pour son client, le patron de Kirsten, soirées qui flirtent avec le proxénétisme. On comprend alors son intégrité, mais on lui retire ce client pour lui en confier un autre,



porté, lui, sur la boisson. Il boit plus vite que son ombre, raconte Joe à Kirsten au moment se sortir de ses sacs de courses brandy, whisky, et champagne. Les prémises du premier dîner chez Kirsten seront l'occasion pour les deux tourtereaux de bien rire ensemble, et sans avoir encore bu une seule goutte d'alcool. La suite de cette aventure sera bien moins drôle malheureusement. La romance sera noyée dans des litres d'alcool...

*« Ils sont courts, les jours du vin et des roses.*

*Notre chemin émerge un temps. Hors des brumes d'un rêve.*

*Puis s'évanouit dans un rêve. »*

*Kirsten récitant le poème de Ernest Dowson*

Le temps a passé. Joe et Kirsten sont mariés depuis à peine deux heures quand les présentations au père de la jeune femme se font en pleine nuit et à l'improviste. L'homme est austère, alors cette visite tardive et pas très réussie mérite bien que le couple aille boire un petit verre dans un endroit sympathique. L'alcool comme réconfort des rencontres malheureuses et des sentiments confus, jusque-là rien de bien surprenant.

Un enfant entre dans leur vie, mais la vie du couple se complique quand l'alcoolisme mondain et professionnel de Joe refait surface. Joe considère que la consommation fait partie de son travail. Les contextes festifs dans lesquels il évolue et la difficulté de refuser de partager un verre avec un client, le conduisent régulièrement vers l'ivresse. Lui rentre tard, saoul, et elle reste sobre en l'attendant. Mais pourquoi pas boire alors quelques verres avant son retour ?, suggère Joe à Kirsten pour être sûr de ne plus culpabiliser, de ne plus être le seul à s'amuser, et à crier à propos de tout et de rien...

Le verre qu'elle se décide à boire, pour l'accompagner un soir d'emportement colérique de Joe, ne sera malheureusement pas le dernier... Debbie, leur petite fille, a un an désormais. Kirsten boit pour tuer l'ennui de journées interminables et Joe, de son côté, enchaîne les gueules de bois. Son travail s'en ressent. Il finit par être déclassé. On lui confie un plus petit client, ce qui le conduit loin de chez lui, et l'amène à boire plus encore. Un soir, on l'alerte au téléphone de la consommation intensive d'alcool de sa femme et du feu qui a pris dans l'appartement.



Les deux amoureux finissent par s'entraîner mutuellement vers une consommation qui n'a plus rien de récréative, loin de là. Lui a besoin de tenir le coup après un licenciement, et Elle boit quotidiennement et beaucoup pour supporter la situation... Debbie a six ou sept ans déjà. Il est temps pour ses parents de parler sérieusement et de voir la réalité en face après toutes ces années imbibées. C'est l'usage d'alcool de Joe qui est la cause de tous ces licenciements, et non une injustice sociale. Plus question de déni. Joe proclame haut et fort que c'est un ivrogne, et que ce ne sont plus seulement deux ou trois verres qui sont bus dans une journée, puisque l'ivresse est au rendez-vous quotidiennement. Il affirme que lui et Kirsten sont devenus des bons à rien et qu'il faut faire face à cette situation sans plus tarder. Il y a de l'urgence dans sa voix. Plus question de tergiverser et de simplement réduire leur consommation pour faire illusion. La décision est prise, celle d'une abstinence totale.

*« J'ai un plan. Il faut le suivre. Soyons sobres et restons-le. Pas une goutte d'alcool ! (...) Tu es avec moi ? Il faut le faire avant qu'il ne soit trop tard. (...) Il faut réussir ma chérie. » Joe à Kirsten*

Une nouvelle vie commence pour la petite famille, installée désormais dans la maison du père de Kirsten. Ils travaillent à la pépinière dont s'occupe le vieil homme. Le soleil est au rendez-vous. Tout semble aller pour le mieux. Cela fait un mois qu'ils sont là, et les sourires sont revenus. On avoue qu'on ne s'est jamais senti aussi bien... sauf peut-être après quelques verres d'un alcool qui se conjugue au passé désormais.

Un mois plus tard, le père de Kirsten propose une bière à Joe après une journée de travail, et en signe de confiance en lui. Joe décline la proposition, mais s'empresse de suggérer à sa femme, dans leur chambre à coucher, d'être un peu moins sage qu'ils le sont depuis deux mois. Une goutte d'alcool, une seule ne peut pas faire de mal, tentent-ils de se convaincre. Leur récompense pour ces deux mois de sobriété et de labeur. Deux bouteilles de whisky cachées sous le pantalon, comme des armes à chacune des chevilles, sont dévoilées comme des objets précieux. Une troisième est cachée dans la serre. Il n'est pas question de les vider, explique Joe à Kirsten pour la rassurer. Rester raisonnable mais se faire plaisir



tout de même. La jeune femme pense, sans grande conviction apparemment, que c'est une très mauvaise idée mais est facilement convaincue par les arguments avancés par son mari. Une petite goutte ne peut pas faire de mal, et puis personne le saura, et puis ils ont travaillé dur, et puis ils resteront couchés dans leur lit. Bref, c'est tentant !

Si l'orage gronde au-dehors, dans la chambre de Joe et Kirsten, c'est la fête. Les gouttes de whisky se sont succédé pour qu'au final les deux bouteilles y passent et que l'ivresse du couple soit au rendez-vous, comme au bon vieux temps... Une dernière bouteille attend Joe dans la serre. La bouteille de trop. L'envie de boire à tout prix se transforme en frustration de ne pas retrouver l'objet de son désir, puis en colère, et enfin en désespoir et sanglots. La bouteille a été trop bien cachée et impossible de remettre la main dessus sans tout foutre en l'air... Dans un pot cassé, au milieu d'une serre dévastée, le trésor alcoolique sera finalement découvert et éteindra la soif d'un homme à terre.

*« Qu'est-il arrivé ? Qui l'as prise ? Qui l'a cachée ? Pourquoi ?  
Où la trouver ? Qui l'a prise ? Qui l'a volée ? » Joe désespéré*

Dans l'hôpital psychiatrique où Joe est enfermé, ses crises de delirium tremens sont soulagées par des injections de sédatifs en intraveineuse... Un membre des Alcooliques Anonymes vient proposer son aide à un homme en demande. Mais, quand Joe, de retour chez lui, sobre, quatre mois après son internement, décide de franchir le pas des douze étapes préconisées par le groupe néphaliste, et encourage sa femme à en faire autant en l'accompagnant aux réunions, Kirsten reste, elle, dans le déni. Son mari n'est pas alcoolique, donc elle non plus. Elle refuse de demander de l'aide. *« C'est une question de dignité, de volonté »*, affirme-t-elle. Elle *« refuse de s'humilier devant des gens. »* Elle sait qu'elle ne doit pas boire, que ce n'est pas bon pour elle, mais compte poursuivre son sevrage sans aide extérieure, et le réussir dans la durée, juste à force de volonté. Tout est là. Point final.

Pour sa première prise de parole, après quatre mois de participation silencieuse aux réunions des Alcooliques Anonymes, Joe ne fait pas le fier. Il n'est pas pressé de se présenter devant l'assemblée comme un al-



coolique et surtout n'en voit pas l'intérêt même si, pour les AA, cela fait parti du processus de sevrage à long terme...

Malheureusement, la réussite de Joe isolera Kirsten qui s'est remise à boire. Comment l'alcool a-t-il pu prendre autant de place dans leur vie ? C'est la question que ne cesse de se poser Joe qui ne comprend pas pourquoi l'alcoolisme est tombé sur eux, et pas sur d'autres, alors qu'ils ne buvaient pas plus, du moins au début. Son parrain des AA parle de loterie et pense que la passion de Kirsten pour le chocolat aurait dû alerter tout bon psychologue. Un raccourci un peu trop rapide... Toujours est-il que Kirsten est partie de l'appartement depuis deux jours et ne donne plus de nouvelle. Boire seule devant son mari lui est devenu impossible à cause de la culpabilité qu'elle ressentirait alors. Le parrain prévient Joe qu'il est bien possible qu'elle trouve alors un autre homme, le partenaire de consommation dont elle a besoin pour boire accompagnée. Joe espère, lui, que l'amour qui unit le couple suffira à éviter le pire...

*« Garde ta pitié. Tu es trop sage pour boire avec moi. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait chez les AA ? (...) Je ne veux pas d'un type qui a la trouille de boire. (...) Rien n'est plus ennuyeux qu'un type sage. » Kirsten, à Joe*

C'est dans un motel que Joe retrouvera Kirsten un soir. Seule, dans l'intimité de sa chambre, elle a pour seul compagnon et ami l'alcool, qu'elle boit directement au goulot de la bouteille. Elle est désolée de n'avoir ni lait, ni café, ni thé, ni jus d'orange à offrir à son visiteur. Aucune boisson non alcoolisée. Joe semble bien démuni devant cette femme, sa femme, qui se sent si seule à boire. Elle lui demande de la laisser, ou alors le supplie de boire avec elle. Ironiquement, on explique à l'homme "trop sage" en face de soi que malheureusement, on n'aura rien d'autre à lui offrir que du gin. On sait le tenter avec cette bouteille et même le culpabiliser de ne pas la partager avec soi. Pour ne pas perdre la femme de sa vie, qui réclame un homme qui n'a pas peur de boire, Joe s'y remettra, à contre coeur, mais si amoureux...

Dans la nuit qui suivra, la soif d'alcool sera plus forte que tout. Le vol d'une bouteille de gin dans un magasin de liqueurs situé à deux pas du motel en pleine nuit, sera l'occasion pour Joe de vivre une scène d'hu-



miliation qui ressemble à un mauvais rêve et est révélatrice de certaines représentations dégradées dont pouvaient être victimes les “ivrognes” à l’époque. Le traitement en institution infligé à Joe, allongé à moitié nu sur une table, et attaché, encaissant les sermons et injonctions de son parrain des Alcooliques Anonymes exigeant de lui qu’il arrête de boire pour prouver à sa femme que l’alcool peut être vaincu, en dit long aussi sur les méthodes de sevrage forcées employées et les pressions exercées par ces hommes emprunts des plus belles intentions, mais aussi certitudes.

Il est dit à Joe que Kirsten est rentrée chez son père. Il souhaite alors lui rendre visite, mais surtout exprimer son repentir auprès de son père dont l’argent qui leur avait prêté pour prendre un nouveau départ est parti dans la boisson. Joe en est probablement à l’une des dernières étapes des douze que constitue le parcours d’un membre des AA, cette étape qui consiste à faire amende honorable auprès de toutes les personnes que l’on a blessées et fait souffrir pendant ses années d’alcoolisation massive... Le père de Kirsten ne semble pas prêt à oublier de sitôt que c’est bien Joe qui a fait connaître à Kirsten l’alcool et l’a embarqué dans ses alcoolisations incontrôlées... Sa fille a quitté la maison familiale depuis trois jours pour vivre avec un homme qui boit autant qu’elle. Joe, désormais sobre, rembourse ses dettes mais souhaiterait que Kirsten revienne vivre avec lui pour tout recommencer du début, mais sans alcool cette fois-ci.

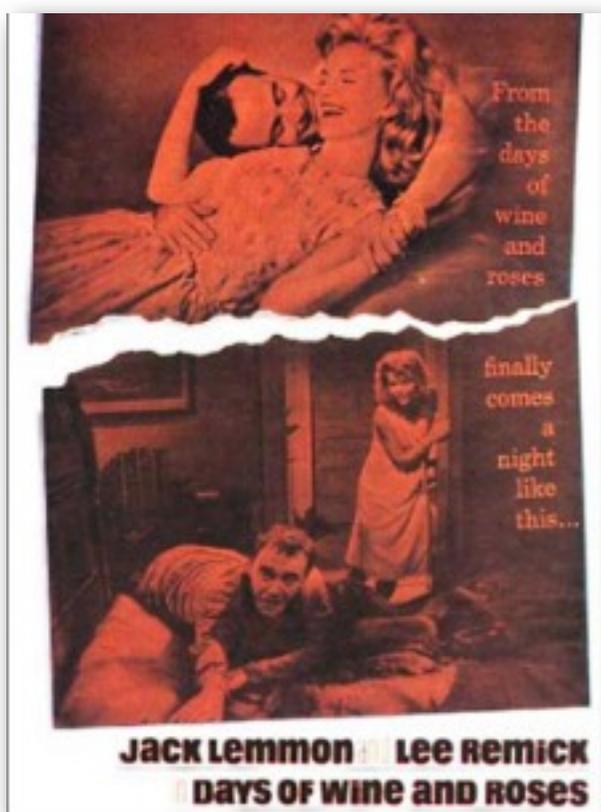
La visite impromptue de Kirsten chez Joe ne fait que précipiter une fin que ne ressemble en rien à des retrouvailles. La jeune femme affirme, même si elle n’a pas bu depuis deux jours, qu’elle ne peut et ne veut pas arrêter complètement l’alcool car le monde lui semble si sale quand elle est sobre. Elle veut voir la vie en rose, comme elle dit. Et l’alcool l’aide à ça. Elle veut pouvoir revenir auprès de Joe, mais la condition qu’il pose, à savoir qu’elle soit totalement abstinente, du moins qu’elle essaie de le rester, coupe court à toute conclusion positive. Kirsten défend l’idée d’un contrôle de la consommation et se confronte au dogme des Alcooliques Anonymes qui ne croient qu’en l’abstinence pure et dure. Joe se refuse à reprendre une consommation d’alcool pour tenir compagnie à sa femme.



Les souvenirs, bons et mauvais, des jours passés alcoolisés le confortent dans son idée de tenir le coup, coûte que coûte.

*« Nous étions sur une mer d'alcool. Le bateau a sombré. Je m'accroche à une chose qui m'empêche de couler, et je ne la lâcherai pas. Accroche-toi, si tu le veux. Mais seulement toi et moi. Pas de trio. » Joe à Kirsten*

La jeune femme quitte l'appartement sans réussir à dire au revoir à sa fille. Il faudra attendre que Maman soit guérie pour qu'elle revienne, explique Joe à Debbie. Il n'a pas encore renoncé à sa femme. Chaque jour suffit sa peine... Le bar dont l'enseigne est allumée au bout de la rue leur fait un appel du pied, à tous les deux, chacun de leur côté. Mais Joe remarque que Kirsten a traversé la rue sans entrer dedans... Le sevrage, comme l'addiction, est un processus complexe et semé d'embûches. Qui pourrait affirmer, sans le moindre doute, qu'il n'y a qu'une seule voie à suivre pour atteindre ses objectifs ?



### **Le jour du vin et des roses**

Un film de Blake Edwards  
Soti en salle américaines en mars 1963  
Distribution : Lee Remick, Jack Lemmon,  
Charles Bickford, Jack Klugman,...  
Durée : 1h57

# LE FRENCH

# ROTTEN



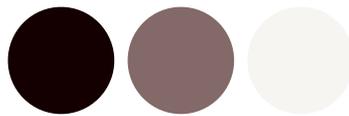
PRIX SPÉCIAL D'OR FESTIVAL DE VENISE





# Compte à rebours

*Une visite du film de Louis Malle  
Le feu follet*



***En 1931, Pierre Drieu La Rochelle publiait un roman dans lequel il donnait la parole à Gonzague, un jeune héroïnomane ayant décidé de mettre fin à ses jours. Il s'inspirait à ce moment-là de son grand ami Jacques Rigaut, écrivain cocaïnoman, mort par suicide en novembre 1929... Le 15 mars 1945, à 52 ans, l'auteur du Feu Follet se suicidait à son tour, en grande partie, sûrement, pour s'épargner les conséquences judiciaires de sa collaboration active avec le régime nazi... Louis Malle attendra 1963 pour décider d'adapter au cinéma son livre de chevet, ce roman de Drieu La Rochelle. Gonzague est remplacé par Alain, le produit héroïne par l'alcool, les années trente par les années soixante, mais les désirs d'en finir avec la vie sont toujours présents... Maurice Ronet, l'interprète d'Alain dans le film, est mort, lui, alcoolique, en mars 1983, à 55 ans... Embarquons dans les dernières heures de vie d'Alain, un trentenaire qui a décidé de tirer sa révérence sur un monde dans lequel il ne prend plus de plaisir, et qui lui est même devenu indifférent, voire hostile...***



Alain et Lydia dans cette chambre, dans ce lit, le regard plongé dans celui de l'autre mais à distance, malgré l'intensité des regards, on est là sans trop en dire, mais on en attend beaucoup... On s'offre cette cigarette après l'amour. Alain la fume comme un condamné à mort... A onze heures, Lydia doit déjà partir, prendre son avion, quitter l'homme qu'elle aime, du moins à sa façon. Il la remercie d'être venue. Elle, c'est la femme d'Alain, Dorothy, qu'elle remercie. Elle la remercie de lui avoir donné l'adresse de la clinique où Alain séjourne en ce moment et depuis quatre mois. A son retour à New York elle dira à son amie Dorothy que son mari est bel et bien guéri, guéri de son addiction à l'alcool. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, guéri ? L'abstinence est-elle une guérison, un modèle de guérison ? L'addiction chez Alain n'est-elle pas plutôt le symptôme d'un mal bien plus profond ?

Une chose est sûre, Lydia ne dira rien à son amie Dorothy de la nuit qu'elle a passée avec son mari, même si, en fin de compte, il soit probable que ça l'arrange. Il y a six mois, Dorothy et Alain ont parlé de divorce, une fois, juste avant son retour en France. Depuis, plus rien. Juste un chèque envoyé au docteur tous les mois, quelques lettres échangées, pas beaucoup plus... Lydia pense qu'Alain a besoin d'une femme riche qui ne le quitte pas des yeux pour qu'il ne soit pas triste et qu'il ne fasse pas n'importe quoi...

Alain a passé la nuit dehors et le docteur sera furieux s'il ne rentre pas assez suite. Le risque : être mis à la porte de la clinique. Alain s'est offert une nuit de liberté, loin du cadre de l'institution qui l'accueille en ce moment. Alain semble apaisé mais pas si tranquille. Il prend le temps mais avance avec nonchalance. Chaque moment compte, vraiment, ou alors pas du tout, ces moments où l'alcool n'est pas au rendez-vous, dans les parages, prêt à surgir. Et pourtant les tentations sont là...

*« Mon pauvre Alain, comme vous êtes mal ! » Lydia*

Au comptoir du bistro pas loin, dans ces derniers moments avec Lydia avant qu'elle parte pour Orly, Alain fuit des yeux les petits blancs posés devant les habitués au petit matin. Elle lui demande depuis quand il n'a pas bu. Il répond quatre mois, enfin à peu près, il précise. A la louche.



On n'a pas compté le nombre exact de jours, comme le proposent les Alcooliques Anonymes, pour s'approcher d'une réelle abstinence, celle qui compte. On n'en est pas là, ou du moins ce n'est probablement pas l'état d'esprit de la clinique qui le soigne... Pas une goutte d'alcool depuis la fin du traitement, ce traitement qui consiste à vous faire boire, boire et boire, nous explique Alain, à en crever... Pas de raison que le voisin de comptoir, un petit vieux le verre à la main, n'entre pas dans la discussion et demande à l'intéressé si le traitement est dur. Suffisamment pour qu'Alain en ait été surpris. S'il avait su, il ne l'aurait pas accepté.

Où en est-on désormais ? Que reste-t-il ? Rien, répond Alain, comme une évidence. Le rien pour le vide en lui. Alors tout est bon à prendre, même le chèque que Lydia lui tend en paiement d'une dette de jeu datant de plus de quatre ans... Elle s'interroge sur les raisons pour lesquelles Alain reste là, dans cette ville de banlieue qui lui semble si triste, et dans cette clinique alors qu'il est guéri. Il s'y sent bien, voilà tout, mais son regard et son ton de voix en disent long sur cette fragilité d'une abstinence choisie mais encombrante. Le cocon n'a pas encore libéré le buveur de son addiction. Il faut le temps. Laissons à Alain ce temps, ce temps d'un abri avant l'entrée dans la vie, la vie parisienne le concernant, une vie, une ville qui lui fait peur... Lydia le trouve malheureux, mais sûrement pas lâche, et lui propose de l'accompagner à New York, au moins qu'il vienne au plus vite pour finir son histoire avec Dorothy. Lui demande, supplie, au contraire, que ce soit Lydia qui reste, qu'elle ne parte pas, qu'elle ne le laisse pas. Il a besoin d'elle. La situation est grave. Il est encore très fragile... Mais on a besoin d'elle aussi à New York. Elle le laisse à son pire ennemi, dit-elle, avant de l'abandonner à la porte de la maison de santé du Docteur La Barbinais, maison présentée sur la plaque à l'entrée comme proposant des cures de repos et une surveillance médicale. Lydia essuiera un dernier refus de la part d'Alain qui lui confirme avec vigueur qu'il ne la retrouvera jamais à New York. C'est bien trop tard...

*« Une vie de malade, c'est réglé, c'est simple. On est à l'abri. Je n'ai pas très envie de rentrer dans la vie. Paris me fait peur. » Alain*



Entrons dans cette belle bâtisse bourgeoise, où l'on est installé en chambre comme chez soi, un lit confortable, une cheminée sur laquelle est alignée une rangée de livres, de grandes lampes à pétrole, des tableaux aux murs dans une superficie de suite hôtelière. Sur un très beau miroir, la date du 23 juillet est inscrite en grand au marqueur noir et entourée solennellement comme un jour clés, en attente, à ne pas laisser filer... On nous appelle pour le déjeuner, comme on appellerait le propriétaire des lieux. On ne dit pas Monsieur, ou Alain, mais Monsieur Alain. Monsieur Alain descendra alors dans la petite salle à manger où sont attablés déjà cinq convives. Il y a du vin à table, et de l'eau. Une carafe de chaque. En bout de table trône Monsieur le Docteur, qui s'éclipsera assez vite... La voisine d'Alain fait remarquer au jeune homme que s'il en est là, c'est qu'il est bien trop difficile concernant ses affaires sentimentales. Un éternel insatisfait alors ? La discussion de deux soixantaines tourne, elle, autour d'Aristote et de son libre arbitre, la raison dominant la volonté...

Le docteur a laissé visiblement entendre aux pensionnaires qu'Alain allait les quitter prochainement, même si ici il se sent en famille, comme il dit, avec un sourire sincère. Ses parents sont en province, ils sont très vieux et il ne les connaît plus. L'une compatit, d'autres sont sans pitié... Alain ne jouera pas au billard avec les autres. Il prend le temps de s'ennuyer dans sa chambre, rêve en regardant des photos de sa femme, fait semblant de jouer aux échecs, découpe dans les journaux des articles, comme celui évoquant la mort d'un enfant ou le suicide de Marilyn Monroe, joue avec quelques objets qui traînent là, empile sur la tranche des paquets de cigarette, accroche au miroir le chèque de Lydia, écrit sur des feuilles volantes de la littérature, des mots vite raturés, déloge de son chiffon un revolver, vérifie que son chargeur est plein et enfin regarde par la fenêtre ce qui se vit au-dehors, mais qui ne l'atteint plus... Sur le miroir, toujours cette date du 23 juillet comme un appel au basculement.

*« Jeunesse brûlée à faire la foire, et maintenant des problèmes. »*

*Un pensionnaire de la maison du docteur La Barbinais*

La visite quotidienne du médecin, si elle semble être de routine, est loin de l'être en fin de compte. Le docteur s'inquiète de la toute première



sortie nocturne de son protégé. Alain n'a pas quitté Versailles. Rassurons le Maître des lieux qui s'inquiète de possibles imprudences. Et si Alain était en compagnie d'une dame, alors c'est bien plus rassurant pour Monsieur le Docteur semble-t-il...

Il faut rattraper le temps perdu, et peut-être songer à quitter le cocoon familial. Puisque Alain est guéri, affirme le médecin, on ne peut le garder ici, du moins pas indéfiniment. Attention, prévient Alain, s'il part de la clinique, il se remettra à boire, tôt ou tard, affirme-t-il avec une assurance qu'il n'avait pas encore montrée jusqu'à présent. On lui demande si les nouvelles d'Amérique sont bonnes, comme une proposition de voir plus loin que cette chambre et ce séjour confortable en institution, et une promesse de retour à la vie, avec un peu de patience. Mais Alain a déjà beaucoup attendu dans sa vie, en vain, que quelque chose se passe. Et les attentes du médecin, à savoir le retour de l'être aimé, sont illusoire.

Dorothy a perdu confiance dans le rétablissement possible de son mari, et elle a bien raison, affirme Alain même si le médecin est bien plus confiant que lui, et fait reposer son jugement sur un constat. Alain s'en sort très bien jusqu'à présent, et ça durera. Alain rappelle qu'il y a deux ans, avant leur mariage, les promesses d'arrêter étaient là, mais elles n'ont pas été tenues. Que faire de cette angoisse perpétuelle que trimbale Alain ? Le temps fera son affaire affirme un médecin qui met en avant la volonté, cette histoire de volonté qui clôt tout débat. Il suffirait de s'en remettre à elle. Ce qui fait doucement sourire Alain. Comment faire appel à la volonté d'Alain quand le mal est au coeur de cette volonté, et que c'est elle qui est prise en charge ici dans le soin ? Soigner la volonté d'Alain c'est l'éloigner des tentations, et ces tentations c'est au coeur des soirées parisiennes qu'il les affrontera. Il doit faire venir sa femme des Etats-Unis et partir loin dans le sud de la France...

Alain l'assure, il sera parti d'ici la fin de la semaine, non pas pour ouvrir une boutique d'antiquités d'avant-guerre, comme le suggère le Docteur faisant référence à une vieille idée que son patient avait exprimée, mais pour simplement voir ailleurs sans savoir où. « La vie est bonne. », lui affirme le médecin, pas si convaincu. Mais en quoi est-elle bonne ? Questionne Alain le regard perdu, sans perspective visiblement, et criblé



de dettes. Le revolver refait surface avant que la décision soit prise d'en finir dès le lendemain, une bonne fois pour toutes. Demain il se tue...

*« La vie ne va pas assez vite, alors je l'accélère, je la redresse. » Alain*

Nouvelle journée qui démarre en trombe, avec de nouveaux objectifs : se rendre à Paris, encaisser un chèque, voir quelques vieux amis mais revenir avant la nuit tombée. Tout en s'habillant, Alain réfléchit au télégramme qu'il enverra, ou pas, à sa femme outre-Atlantique, comme le lui a suggéré le médecin. Pas facile de trouver la bonne formule pour rassurer Dorothy, ou la brusquer, dans tous les cas la faire revenir. Alain est guéri et a des projets de voyage. C'est du moins ce qu'elle doit entendre. Il déchire tous ces brouillons du journal de bord qu'il tenait jusqu'à présent mais qui n'était que littérature visiblement...

Alain est un jeune homme élégant, costard cravate et boutons de manchette. Il sort de la clinique en pleine forme, va s'acheter des cigarettes au bar tabac du coin et, après avoir offert au comptoir un petit blanc aux livreurs de passage, leur demande de le déposer à Paris. Il ne boira pas un verre avec eux, car il ne boit pas d'alcool. C'est affirmé sans hésitation, sans avoir à en donner la raison malgré la surprise des deux livreurs... En route pour Paris, "la ville de toutes les orgies", lançait Alain à vive voix pour faire rager la maîtresse de maison qui s'inquiétait qu'il ne rentre qu'au jour comme on disait à l'époque pour signifier qu'on avait passé la nuit dehors...

*« Ne me dites pas que vous avez changé. C'était toujours votre premier verre. Pour raccorder vous disiez. »*

*Charly, le barman, surpris qu'Alain ne boive pas d'alcool.*

Première escale, la banque, pour échanger le chèque de Lydia contre deux trois dizaines de billets de cent francs, sous le regard suspicieux du banquier... Deuxième escale, l'accueil d'un hôtel où Alain a vécu plusieurs années. Il cherche un ami à lui, un certain Bernard. Il n'est plus là, alors détour par le bar de l'hôtel pour essayer de le joindre au téléphone tout en causant avec Charly, le barman si content de retrouver Monsieur Leroy, comme il l'appelle. Il insiste pour lui servir un cocktail alcoolisé, et



est déçu qu'Alain ait changé, à savoir qu'il ne touche plus à l'alcool... On prend malgré tout des nouvelles des amis du temps passé. Le voisin de comptoir d'Alain boit, lui, une bière au petit-déjeuner pour lutter contre, apparemment, sa gueule de bois. Il se rappelle aux bons souvenirs d'Alain. Ils se sont croisés il y a cinq ou six ans à la feria de Pampelune, en Espagne. Alain coupera court à cette discussion qui semble l'embarrasser, au point de presque renverser le verre que Charly lui a versé et qu'il ne boira pas. De mauvais souvenirs peut-être ou alors le désir de laisser tout ça derrière lui, à savoir le temps passé des beuveries...

Charly fait remarquer à Alain qu'il n'a pas bonne mine. Ce n'est pas le premier à le noter. Le temps a passé, l'alcool et les soins qui ont suivi ont impacté le jeune homme. Il a été malade, mais ça va mieux, explique-t-il. Il ne boit plus du tout d'alcool, il ne doit pas boire. Charly avait souvent évoqué le sujet par le passé mais Alain avait alors sa réponse toute faite à l'époque : « *Drôle d'opinion pour un barman !* » Alain a changé, lui qui était si vivant, nous dit une dame de l'hôtel qui l'a bien connu, même s'il avait des coups de cafard, lui précise tout de même le barman...

« *Les New-yorkais s'enfoncent dans leur ville comme des drogués.* »

*Fanny*

New York est une intoxication, nous explique Fanny, la femme de Bernard, un vieil ami d'Alain qui vit désormais maritalement avec les deux filles de sa compagne. Alain défend la ville américaine. Il s'y sent plus tranquille, même si Bernard tient la vie d'Alain à New York comme responsable de son besoin d'un séjour de repos. Il aurait aimé lui rendre visite à Versailles, mais le Docteur lui avait interdit pour cause de nécessité d'un isolement total d'Alain. Si ce dernier est revenu se soigner en France, plutôt que de rester à New York pour le faire c'est que sa femme Dorothy ne voulait plus de lui.

Alain se sent désormais guéri, stérilisé corps et âme, comme il dit... Il se confie à son ami sur le vide qu'il ressent. Il ne s'agit plus de tenir le coup, comme le suggère Bernard mais de partir, pour de bon. C'est pourtant limpide, non ? Bernard doit comprendre, même s'il pense qu'Alain a une idée de la vie qu'il ne doit pas laisser périr. Bernard défend, lui, les



passions, l'intensité de la vie, mais pas de celle qui avait court au temps des saouleries et des coucheries. La vie en famille et son travail sur l'égyptologie peuvent être vécus dans une intensité bien plus profonde, contrairement aux apparences. Bernard s'est éloigné du reste de la bande d'amis du passé, amis qu'il partageait avec Alain. Ses passions désormais ce sont Fanny, ses deux filles, et une maison qui sent le vieux. Il n'y a plus dans ses yeux la brillance d'autrefois, ni l'énergie de sa jeunesse. Il a vieilli, mais c'est pour le mieux. Une autre vie, celle des adultes. Bernard pense que l'angoisse d'Alain vient de son incapacité à passer le cap. Il est enfermé dans son adolescence. Mais Alain ne veut pas vieillir. Difficile d'être un homme, confie-t-il. Alors il abandonne la partie, fatigué de ne pas réussir à sortir de sa médiocrité dorée, comme la nomme Bernard. Tout dans sa promenade en ville avec son ami, des enfants qui jouent aux adolescentes qui rigolent, lui rappelle que remplir sa jeunesse n'a été qu'une promesse non tenue...

Mais alors, comment tout cela a-t-il commencé ? Comment l'usage d'alcool sans modération a-t-il fait son apparition ? Questionne Bernard. L'alcool était déjà là, à l'affût, « *dans ses veines avant qu'il y réfléchisse* ». Alain a commencé par boire pour attendre les choses, les femmes, l'argent, l'action. L'ivresse pour supporter l'attente, vaine, de son point de vue. Il y eu des femmes, certes, mais il ne les a pas eues. Alain a bu car il faisait mal l'amour... Alain quittera Bernard sur des reproches de trop de certitudes médiocres, dit-il. Son ami lui propose pourtant d'apprendre la patience en venant vivre chez lui un temps. Il décline l'offre. Il attendait de Bernard qu'il l'aide à mourir, pas plus...

*« La désintoxication, quelle drôle de chose. Pourquoi faire semblant de se désintoxiquer, mon Dieu » Un ami d'Eva*

Nouvelle escale, un marché parisien en compagnie d'Eva, une ancienne conquête, qui sait ?... Elle n'a pas le même regard sur la vie que Bernard. Elle n'a pas changé, elle, ou si peu. Elle occupe un atelier fréquenté par des artistes qui ont des choses à dire à la volée sur la désintoxication. Il est dit, à l'emporte-pièce, « *qu'on fait semblant, par gentillesse, pour faire plaisir à quelques amis inquiets, pour ne pas laisser*



*cette pauvre humanité seule, dans son malheur. », ou peut-être parce que l'on a peur de crever, rappelle la jeune femme. « Les poètes n'ont pas besoin de la drogue pour se jeter à la limite de la vie et de la mort. Ce qui m'a ramené à la drogue, justement, c'est le goût du risque que nous avons dans le sang. », affirme l'un des compagnons d'art de la jeune femme. « La drogue, c'est encore la vie. C'est embêtant, comme la vie. » Alain reproche à Eva et à ses compagnons, dont un ancien ami à lui, d'avoir trouvé un alibi en tentant de construire une oeuvre, mais d'avoir en fait choisi la tranquillité...*

*« Alain Leroy. Petit camarade du Djebel, et des mauvais lieux de la rive gauche. Bon officier dans son temps. Merveilleux ami. Un peu ivrogne. Un peu beaucoup. Toujours chez les femmes. Aucune conscience politique. On ne peut pas compter sur lui. Dommage. »*

*Les frères Minville font une présentation d'Alain à un ami de passage.*

Deux vieux amis d'Alain, les frères Minville, à peine sortis de prison, compères des lieux de perdution de la rive gauche des années soixante, amis qu'il retrouve à la terrasse du Flore, préparent encore et toujours des actions politiques, celles de l'OAS, après une guerre d'Algérie à laquelle ils ont participé avec Alain. Mais celui-ci les décourage vivement, s'ils ne veulent pas retourner en prison... Ils abandonnent leur ami là, tant pis pour lui, un verre de vin laissé plein à ses côtés. Les passants défilent devant le Flore de Saint-Germain-des-Prés, une jolie fille lui fait un appel du regard. Alain boit ce verre qui lui tend le bras, mais est pris de vertiges et sueurs froides. L'alcool se rappelle à son bon souvenir. Alain est étourdi et tient à peine debout. « *Lavie sait nous humilier. », pense-t-il...*

Il va alors se réfugier, et se reposer, chez un ami de la grande bourgeoisie qui l'a invité à dîner. Ce sera sa dernière escale. « *Après une désintoxication, le premier verre vous rend malade à en mourir. Après, malheureusement, ça s'arrange.* », explique l'amie de la maîtresse de maison qui recommande un peu de sommeil... Au réveil, deux cachets d'aspirine feront l'affaire, avant de rejoindre la table des invités, une dizaine de personnes à la tête bien faite et bien pleine qui dissertent, entre autres, sur l'érotisme asiatique. Parmi ces invités, un homme pédant et bien collet monté



dit ne pas supporter les ivrognes et leurs exploits malheureux, comme celui que réalisa Alain dans le passé, se couchant sur la tombe du soldat inconnu une nuit d'ivresse...

A la fin du repas, pour Alain ce sera un café, puis un cognac, puis un beau discours sur les ivrognes, parents pauvres qui le savent bien mais qui s'effacent très vite. On est bien seul à boire autant désormais. Le temps a passé et "l'ivrogne" repentí est devenu un animal étrange que l'on observe du coin de l'oeil. On est content qu'il soit de retour mais la tension est palpable. Il n'est plus le même, alors on guette ses moindres faits et gestes, avec un peu de compassion et peut-être même de la pitié dans ce regard en biais... Alain, déjà saoul, brise son verre et s'entaille la main. Il ne sent plus rien, n'a plus rien, ne peut mettre la main sur rien. Plus rien ne lui est désormais accessible. Tout lui fait peur. Pas moyen de toucher ou de prendre qui que ce soit, quoique ce soit. Tout lui échappe désormais. Il aurait pourtant aimé capturer les gens. Alors il va tenter la mort, qui le sera peut-être plus, elle, accessible. Il va partir, il est déjà en retard...

*« Je tiens à vous dire Monsieur, que pas plus que vous, je ne trouve drôle de se coucher sur une tombe. Quand il est si facile de l'ouvrir et de se coucher dedans. »*

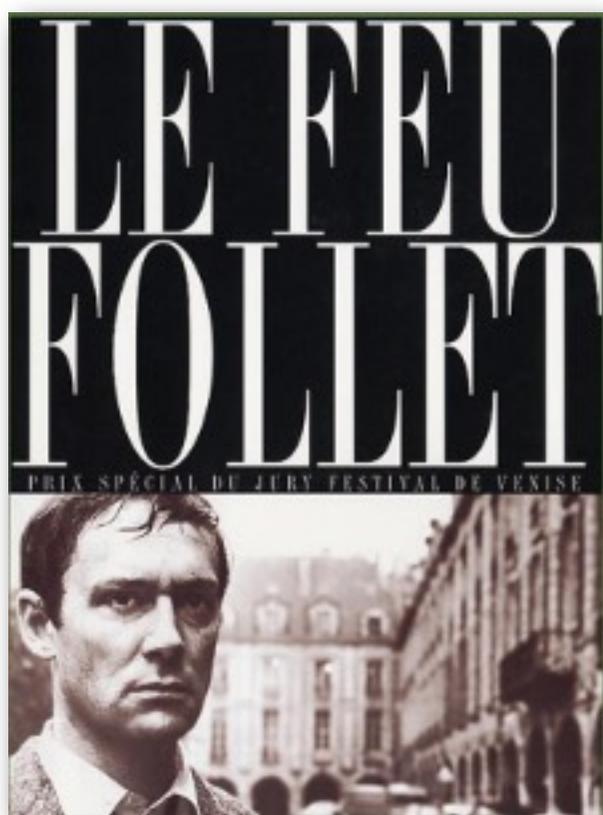
*Alain, à l'homme ne supportant pas les histoires d'ivrognes*

Affalé sur son lit, dans cette chambre cossue de la clinique du Docteur La Barbinais, une bouteille de champagne, probablement vide, au pied du lit, Alain cuve, comme on dit... Au réveil du petit matin, il ouvre les rideaux, boit une grande gorgée d'eau, remet quelques billets à la jeune femme de service pour qu'elle passe le mot de ne pas le déranger avant midi, range sa chambre, fait sa valise, se rase, répond au coup de fil d'une amie, décline une invitation à déjeuner, fume une cigarette, termine son livre, prend en main son revolver posé sur sa table de nuit, et... se tire une balle dans le coeur. Les mots inscrits alors à l'écran sont les suivants :  
*« Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimé. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile. »*

Il n'aura pas attendu le 23 juillet. Tout s'est passé dans cette journée



du 6 juin (d'après le calendrier du café de Flore), et c'est au matin du 7 juin qu'il se donnera la mort... Alain aurait pu ne pas en arriver là, ou alors pas si tôt, qui sait ? L'aventure d'une journée et d'une nuit dans un Paris, mais aussi peut-être des amis qui ne l'atteignent plus, ont éteint le moindre doute sur son envie d'en finir, une bonne fois pour toutes. A défaut du retour de sa femme Dorothy, même celui de l'alcool, un autre amour de sa vie, ne suffira pas à rallumer la flamme. La vie d'Alain s'arrête là puisqu'elle n'a plus de saveur. A l'image de *Gatsby le Magnifique*, personnage central du roman de Scott Fitzgerald dont Alain lit les dernières pages avant de se donner la mort, la belle et grande vie est passée, la luminosité du feu follet s'est éteinte, alors à quoi bon ?



### ***Le feu follet***

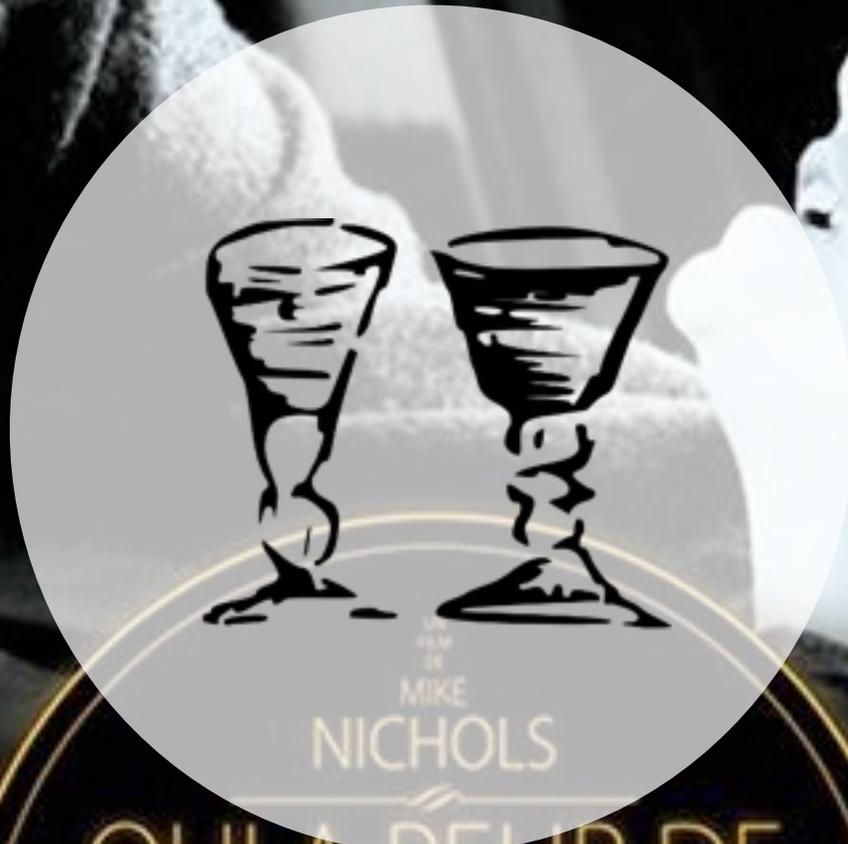
Un film de Louis Malle  
Sorti en salles en octobre 1963  
Distribution : Maurice Ronet,  
Lena Skerta, Yvonne Clech  
Durée : 1h50

5 OSCARS 1966  
MEILLEURE ACTRICE  
MEILLEURE ACTRICE DANS UN SECOND RÔLE  
MEILLEUR FILM "MEILLEUR COULAGE" "MEILLEUX DÉCORS" "MEILLEUR MONTAGE"



ELIZABETH  
TAYLOR

RICHARD  
BURTON



# QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF

WARNER BROS PICTURES présente "QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?" (WHO'S AFRAID OF VIRGINIA WOOLF ?) réalisé par MIKE NICHOLS avec ELIZABETH TAYLOR, RICHARD BURTON, GEORGE SEGAL, SANDY DENNIS  
scénario ERNEST LEHMAN "1951" EDWARD ALBEI "1952" RASKELL WEXLER "1953" ALEX NORTH "1954" SAM O'STEEN "1955" RICHARD STILBERT "1956" GEORGE JAMES HOPKINS "1957" IRENE SHARAF  
montage GORDON SAA "1958" JOHN BOO GRACE "1959" GEORGE GROVES "1960" META REBNER "1961" ERNEST LEHMAN "1962" MIKE NICHOLS



www.SOLARIS-DISTRIBUTION.COM





## Entre chien et loup

*Une visite du film de Mike Nichols  
Qui a peur de Virginia Woolf ?*



*En octobre 1962, à New York, sera représentée pour la première fois une pièce d'Edward Albee qui fera parler d'elle et sera jouée par la suite dans le monde entier. Le scénariste renommé, Ernest Lehman, s'en empare et c'est Mike Nichols qui le mettra en image en 1966 pour sa première réalisation. A quelques exceptions près, le huis clos proposé par la pièce est respecté, et l'enfermement nocturne et imbibé proposé ici ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu à ce combat de chiens ou de loups. Quand un couple de quinquagénaire, à l'histoire mouvementée, a des choses à régler, profite de la présence de deux faire-valoir pour se donner en spectacle, et que l'alcool est en open bar, pas étonnant que la nuit soit agitée. Le titre de la pièce, puis du film, est dérivé de la comptine "Who's afraid of the big bad wolf ? / "Qui a peur du grand méchant loup ?" proposé dans le conte "Les trois petits cochons". Ici, ils sont quatre, et n'ont pas besoin d'un loup pour se manger entre eux. Au jeu de celui ou celle qui "bouffera" l'autre, personne, l'alcool aidant, ne sortira vainqueur, à coup sûr... Embarquons donc pour une nuit de pleine lune à la poursuite des protagonistes d'un conte finalement assez macabre...*



A deux heures du matin, George et Martha, la démarche chaloupante, rentrent chez eux, de retour d'une soirée, visiblement arrosée, sur le campus de l'Université de Nouvelle-Angleterre où George enseigne l'histoire... On cherche le titre d'un film de la Warner où Bette Davis prononce les paroles suivantes : « *Quel trou infect !* ». Mais la mémoire est défaillante, et la fatigue a pris le dessus. Ces soirées régulières organisées sur le campus par le père de Martha, directeur de la faculté, ne sont plus du goût et de l'âge de George, trop épuisé ce soir-là pour suivre Martha sur le chemin de la mémoire cinématographique. On commence à s'invektiver avant que l'alcool refasse son apparition. Un dernier verre avant de se coucher, ça ne peut pas nous tuer, proclame George qui n'a qu'une hâte, aller dormir...

Malheureusement pour lui, ce dernier verre ne sera pas LE dernier, malgré l'heure tardive. Un jeune couple, Nick et Honey, ont été invités par Martha à passer à la maison pour ce qui ne sera toujours pas LE dernier verre. Les recommandations du père de Martha, d'être «gentils» avec le jeune couple, ce sont transformées en obligation mondaine. George est boudeur et exténué. Martha est en pleine forme, verre d'alcool en main, et grande gueule. Elle tente de réveiller son mari, allongé sur le lit, prêt à se laisser envahir par un lourd sommeil réparateur avant même que les invités ne soient encore arrivés. Le langage déviant, témoignant d'une forme d'animosité entre George et Martha, est compensé par une tendresse et une complicité qui nous laisse penser que le couple a adopté ce mode de fonctionnement depuis quelque temps déjà. On s'engueule, on s'insulte, on se déprécie, mais on s'aime...

En attendant les invités, Martha a soif et réclame sa part d'alcool. George pense qu'elle a eu sa dose, mais ne peut l'empêcher de boire. Cette ritournelle ne date pas d'hier visiblement... Une recommandation de taille concernant un sujet à éviter en présence des invités : celui de leur fils qui débarquera demain pour fêter ses seize ans...

*« Martha : Tu rouleras sous la table avant moi, chéri. Alors t'inquiète !  
George : Tu as toujours été la championne de tous les concours d'abomination. Ne roule pas sous la table devant les invités. Ne vomis pas. Et es-*



*saie de ne pas te déshabiller. Rien de plus répugnant que de te voir saoule, jupe par-dessus la tête. »*

Nick et Honey sont là désormais, et bien là. Mais leur présence n'empêche pas George et Martha de continuer leur petit jeu de dénigrement réciproques... Nick est un nouveau venu à l'université et valorise l'accueil chaleureux qu'il a reçu de son directeur, à savoir le père de Martha, présenté comme un type admirable. George, lui, sait bien ce qu'il doit à sa position de gendre, mais précise qu'un sacrifice de taille va avec, celui de la partie la plus intime de son anatomie, dit-il. Il a épousé la fille du directeur de son université, et ça n'a pas que des avantages. Il doit aussi faire profil bas et se plier aux exigences de sa femme, même s'il le fait avec beaucoup d'ironie... Un verre ou deux de plus ne peuvent qu'aider à faire oublier tout ça. George sait provoquer Martha, qui monte vite sur ses grands cheveux.

Pendant que Honey va se repoudrer à l'étage, George a décidé de ne pas être aimable avec Nick. Les verres de whisky s'enchaînent et les rancoeurs ressortent. Nick subit les attaques de George sans en rajouter. Le départ ne saurait alors tarder. A moins que Martha les retienne, et dénigre ouvertement George devant un jeune couple se sentant obligé de rire à ses blagues dégradantes. Mais George a de la répartie, et n'hésite pas à faire allusion aux bouteilles vides qu'il a l'habitude de jeter à la poubelle tard le soir pour cacher l'alcoolisme de sa femme... On se donne en spectacle à Nick et Honey qui boivent, eux, pour atténuer leur malaise d'assister en direct à un règlement de compte conjugal.

Allez, un grand verre pour tous ! Changeons d'ambiance !! Faisons baisser la pression ! Si Nick, le professeur de biologie, tient le choc, sa femme Honey, elle, est totalement saoule, mais en redemande malgré la mise en garde de son mari. George et Martha, eux, ont relancé de plus belle leur guerre conjugale avec des armes lourdes cette fois-ci, et jusqu'à ce qu'un verre ou une bouteille se brise... Martha revient régulièrement, et insiste lourdement, sur sa déception d'avoir épousé un homme n'ayant pas la carrure d'un directeur de département d'étude. George, de son côté, enfonce le clou à propos d'un fils dont on ne sait pas grand-



chose pour l'instant, mais dont on devine qu'il est source de mystères et de conflits dans le couple.

*« J'espère que la bouteille était vide. Tu n'as pas les moyens de gaspiller le whisky. Pas avec ton traitement d'assistant de faculté. Alors voilà où j'en suis avec ce bouseux de la section histoire, marié à la fille du directeur. On espérait qu'il deviendrait quelqu'un, pas un bon à rien... » Martha*

Il est temps pour Honey d'aller vomir. Trop d'alcool, trop d'agitation. C'est semble-t-il dans les habitudes de la jeune femme de se soulager quand elle a trop bu, car boire n'est pas dans ses habitudes, et elle est fragile, précise Nick. Elle est souvent malade, du moins régulièrement.

L'occasion d'aller faire un petit tour dans le jardin pour Nick et George qui ont des choses à se dire. Les confidences s'enchaînent autant que les verres d'alcool... George regrette que Martha n'aille pas faire une cure en maison de santé, car à sa place, c'est bien ce qu'il ferait... Nick explique à George qu'il a épousé Honey parce qu'elle était riche et enceinte, sauf que la grossesse était en fait nerveuse... George raconte qu'à l'occasion d'une virée d'adolescent au temps de la prohibition, un gamin qui se trouvait là, dans ce bar de gangster, demandait un "barbon" à l'eau (à la place de bourbon), ce qui soulevait des salves de rires dans une assistance où chacun alors, à tour de rôle, réclamait des "barbons" à l'eau. La première grosse cuite pour George et la première gueule de bois. Le fameux gamin avait tué sa mère et par la suite, sur une route de campagne, suite à un accident, avait tué son père, et finit dans un asile...

Cette histoire sordide, puis les mots, et autres confidences, échangés entre les deux hommes clôturent ce court épisode en extérieur. On s'emporte vite, mais on redescend tout aussi vite. On se confie, verre à la main, en laissant surgir, sans les retenir, les sentiments, sensations, et impressions du temps passé ou présent. On s'entend assez bien finalement. Allongés dans l'herbe, on se tord de rire, mais on exprime sa méfiance réciproque. La bouteille installe malgré tout une connexion entre les deux hommes. George tient bien mieux l'alcool que Nick, et souhaite raccompagner sa femme, toute aussi saoule que lui, chez eux. Mais Martha ne compte pas se débarrasser de ses invités aussi vite. Et voilà notre sacrée



petite bande de quatre partie sur la route pour raccompagner Honey et Nick en voiture. Une nouvelle aventure les attend...

*« Nick : Excusez-moi. Il est tard. Je suis fatigué. J'ai trop bu.  
Ma femme vomit. Tout le monde hurle.*

*George : Et ça vous rend nerveux, c'est normal. Ca arrive à tout le monde  
ici. Ne soyez pas contrarié. »*

Pourquoi pas faire une halte dans le dancing du coin ? Honey n'a pas assez bu à son goût et souhaite danser. Elle dansera seule, hystérique. Le bar est vide. Un peu de musique accompagnera Nick et Martha qui flirtent ouvertement et sans retenue. Martha révèle à Nick que le gamin au "barbon" à l'eau dont George avait raconté l'histoire au professeur de biologie dans le jardin, n'est autre en fait que George lui-même... La dernière tournée servie au bar-dancing sera accompagnée d'un petit jeu malsain consistant à « *démolir les invités* », comme le proclame George. Cette fois-ci, il est allé trop loin. Quelque chose a craqué entre George et Martha, après toutes ces années de colère, de rancœurs et de déceptions. Et le carnage n'est pas achevé. La guerre est déclarée...

Les deux couples ne se sépareront pas tout de suite. Martha raccompagne chez elle en voiture Nick et Honey qui comptaient pourtant rentrer chez eux à pieds... Alors que Honey est abandonnée ivre morte sur la banquette arrière de la voiture, Martha a embarqué Nick dans sa chambre à coucher, sans qu'il ne se passe rien au final. L'alcool a eu raison des velléités sexuelles de Nick. George, de son côté, prépare sa vengeance, sous forme de mensonge cruel.

L'alcool accompagnera les quatre personnages jusqu'au bout de la nuit, sans faillir, et fera jaillir une dernière révélation. Ce fils de seize ans, auquel on fait allusion depuis le début, n'est en fait qu'un leurre. Martha et George se sont construit une descendance fictive par déception de n'avoir pas réussi à avoir d'enfant. Martha veut continuer à croire à ce mensonge pour conserver cette lueur d'espoir qui manque à leur vie de couple... Malheureusement, George a une mauvaise nouvelle à annoncer à Martha. Son coup de grâce. Leur fils ne pourra pas être présent demain dimanche car il a eu un accident de voiture sur une route de campagne,



et il en est mort. Un télégramme est arrivé dans la nuit, télégramme que George s'est empressé d'avaler pendant que Martha faisait ses petites affaires avec Nick dans la chambre à l'étage... Martha est effondrée suite aux révélations de George et lui reproche d'avoir décidé seul de cette mort, sans la consulter. Il n'avait pas le droit, même si elle n'a pas respecté la règle qu'ils s'étaient fixé de ne jamais parler de ce fils à qui que ce soit. L'alcool aidant, Martha a rompu le pacte que le couple avait signé.

Au petit matin, il est temps pour Nick et Honey de rentrer chez eux, et pour George et Martha d'aller se coucher. Demain c'est dimanche. La paix, mais aussi la tristesse et la peur, ont chassé les conflits, les insultes et les cris...

*« J'ai oublié. Parfois, tard dans la nuit, quand tout le monde parle, j'oublie, j'ai besoin de parler de lui (leur fils imaginaire), mais je me retiens. J'ai voulu parler de lui tant de fois. Tu es allé trop loin George. Ce n'était pas nécessaire. J'ai parlé de lui, c'est vrai, mais tu n'aurais pas dû aller si loin. Il ne fallait pas le tuer. » Martha à George*

Cette nuit blanche, fortement imbibée, semble un tournant pour George et Martha qui réussiront peut-être à faire le deuil de ce désir non assouvi d'enfant... Les effets de l'alcool se manifestent aussi bien dans l'agitation et le bruit de cette soirée sans fin, que dans le silence et la tranquillité qui suivront. Qui peut dire si ces confidences et révélations succes-



sives n'auraient pas émergé malgré tout et sans s'alcooliser ? Toujours est-il que, même si c'est par le prisme de cet usage immodéré que les choses ont été entendues, l'alcool a bien aidé, pour le bien ou le malheur de toutes et tous. L'ivresse a ses raisons que la raison ignore...

### **Qui a peur de Virginia Woolf ?**

Un film de Mike Nichols

Sorti aux Etats-Unis en 1966

Distribution : Elisabeth Taylor, Richard Burton, George Segal et Sandy Dennis

Durée 2h12



# ACTUALITÉS CULTURELLES



# UN ALCOOL SANS-CULOTTES

TOUTE UNE HISTOIRE



# Un alcool sans-culottes

*Une lecture de l'essai de Michel Craplet*

*L'ivresse de la Révolution*

*Editions Grasset*



Et si, en 1789, l'usage d'alcool avait fait, lui aussi, sa révolution ? Et si, pour y regarder de plus près, et aller fouiller un peu plus en profondeur dans les décombres de l'Ancien Régime, mais aussi dans les récits des protagonistes de l'époque, on faisait appel à un alcoologue ? Les historiens de la révolution n'ont visiblement pas toujours voulu dévoiler l'envers alcoolisé de ce moment de bascule, de peur de faire le jeu des anti-révolutionnaires toujours prompts à discréditer ce mouvement qui balaya en quelques mois la monarchie absolue à la française. Mais pourtant, tenter de cerner la place qu'occupait l'alcool dans ces événements cruciaux de la fin du XVIIIème siècle, c'est simplement accepter l'idée que des paroles et des actes révolutionnaires peuvent être sous influence, ce qui n'a rien de monstrueux. Il faut accepter que l'alcool ait joué un rôle, bon ou mauvais, et qu'il n'y ait pas de mal à ça, au risque sinon de poursuivre ce mouvement de stigmatisation et même de diabolisation des buveurs. Bien entendu, on entendra toujours cette petite ritournelle qui oppose "le bon buveur" au "poivrot", à savoir celui qui boit "trop" par "manie". Au-delà de l'usage, c'est l'ivresse qui est alors montrée du doigt, soit pour se moquer soit pour fustiger, surtout si cette



ivresse est sujette aux débordements, ridicules ou violents. L'ivrognerie commence à déplaire et à gêner quand ce qu'elle invite à dire et à faire n'est plus approprié, porte atteinte aux bonnes moeurs, à l'intégrité physique des individus, ou bouscule simplement le ou les interlocuteurs...

Le sans-culottes ne s'est pas fait que des amis, certes, mais qu'il ait été ivre ou non ne change rien à ses besoins et envies de changement, sur leur rampe de lancement depuis quelque temps déjà. Quand le pain vient à manquer, c'est que le vin n'est pas au rendez-vous pour compenser... L'alcool a pu, tout aussi bien, aider le peuple à se soulever, lui donner du courage, que lui troubler les sens, brouiller les idées, le rendre violent ou simplement l'endormir. D'où l'intérêt d'un tel produit pour chacun des deux camps, révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Si bien que la part de responsabilité de la boisson dans la tournure qu'ont prise les événements, est difficile à calibrer. On peut tout de même faire un constat : la bouteille était bel et bien au rendez-vous de ces moments historiques, mais c'était loin d'être la première fois. Et ce ne sera sûrement pas la dernière, heureusement ou malheureusement...

Michel Craplet donne à lire les témoignages, inévitablement partiels, de celles et ceux qui étaient présents et de celles et ceux qui ont écrit cette histoire. Le regard de l'alcoologue et sa lecture des événements sous le prisme des usages immodérés d'alcool, comblent quelques vides sans qu'une dernière goutte fasse déborder le vase du récit national. Juste ce qu'il faut pour éclairer quelques lanternes, et se faire sa propre opinion. La légitimité de l'alcoologie dans cette approche historique est ici incontestable, puisque la discipline, comme l'explique l'auteur, dépasse largement le champ médical.

*« J'ai mis en évidence ce que personne ne veut voir. Des bouteilles ; des hommes ivres, dont les excès étaient bien connus, à des postes de responsabilité ; mes massacreurs, ivres eux aussi, au milieu de la foule qui laisse faire. (...) Je prétends combler les trous d'un black-out collectif. Je traite ce sujet comme je dois traiter tout sujet alcoolique qui arrive dans mon cabinet de consultation. » (Extrait p. 16 et 17)*

Il faut le dire, s'en offusquer ou s'en féliciter, mais la révolution a engendré des ivresses ponctuelles ou régulières chez celles et ceux qui n'avaient pas encore eu l'opportunité de profiter d'une telle disponibilité



de l'alcool. Il n'y a donc rien de surprenant à imaginer que la molécule active de cette boisson ait pu assez vite faire tourner les têtes de non initiés. Les boissons alcooliques étaient considérées comme des produits de luxe à la fin de l'Ancien Régime, et donc réservées à des privilégiés auxquels il était temps de retirer certains privilèges, ou du moins d'en faire profiter d'autres qu'eux...

La boisson était chère en raison, non seulement du coût du transport et de la fragilité de la production mais aussi des taxes conséquentes prélevées à l'entrée des villes. Seuls les aristocrates et les grands bourgeois pouvaient boire sans modération. Le peuple, lui, devait réserver ses ivresses aux grandes fêtes. Les domestiques n'avaient droit qu'à une boisson de bien moindre qualité, et les producteurs devaient se restreindre dans leurs usages domestiques pour réserver le maximum de leur récolte à la vente. Ces producteurs étaient même taxés s'ils consommaient chez eux plus que les quantités fixées. La consommation était, quoiqu'il arrive, essentiellement locale, mais tout le monde ne buvait pas le même vin par exemple. Les riches pouvaient développer leur goût avec des vins de plus en plus raffinés, quand les classes populaires buvaient, elles, de la piquette et des produits souvent frelatés. Heureusement, la bière, le cidre et les boissons distillées gagnèrent petit à petit du terrain, dans certaines régions du moins, et contentèrent la population la moins aisée...

Les cafés, cabarets et guinguettes devinrent alors les lieux de rencontres et d'usages en collectivité. On y refaisait le monde autour d'une bonne bouteille et on y préparait des révolutions... Quand la taxation du vin s'imposa à l'entrée des villes, et qu'on en vint même à construire des murs pour dissuader les fraudeurs, les usages augmentèrent dans les faubourgs où les guinguettes proliférèrent en offrant du vin trois fois moins cher qu'en centre-ville.

*« La cherté des boissons impliquait donc que leur consommation soit épisodique lorsqu'elles étaient offertes certains jours de fêtes ou à l'occasion des nombreuses récoltes des deux derniers siècles de l'Ancien Régime. Déclenchées par l'approvisionnement en grains, en farine et en pain, ces révoltes étaient également provoquées par la charge fiscale touchant les produits de première nécessité, dont le vin. » (Extrait p. 59-60)*



A l'époque, même si des troubles étaient constatés dans les lieux d'usages à cause des ivresses collectives qui y avaient cours, les seules inquiétudes soulevées étaient non pas morales mais économiques. L'ivrognerie était considérée comme un frein économique, mais aucune mesure d'ordre public n'était prise. L'ivresse était en quelque sorte un mal nécessaire, nécessaire au défoulement collectif. Les risques sanitaires n'étaient pas à l'ordre du jour, et l'on valorisait plutôt, et ce depuis l'Antiquité, les bienfaits des boissons alcooliques, notamment leurs vertus « *anesthésiques, désinfectantes et tranquillisantes.* »...

Il est une autre qualité de l'alcool, ou un défaut suivant le point de vue où l'on se place, qui est celle ou celui de soulever des foules. Et c'est au Palais-Royal, à Paris, que cette propriété sera mise en exergue. Ce domaine privé du duc d'Orléans, cousin du roi, espace où la police royale ne pénétrait pas, devint le lieu où il faut se rendre pour boire, dans des cafés, restaurants, cercles de jeu, ou maisons closes, et pour se faire entendre. C'est là que Camille Desmoulins, un jeune homme engagé, harangua la foule, le 12 juillet 1789, pour protester contre le renvoi du ministre Necker. La foule le suivit après s'être mis les soldats imbibés dans la poche. Le soulèvement populaire avait démarré un peu avant avec l'attaque de quelques portes de Paris pour protester contre les taxes prélevées à l'entrée (Il faudra tout de même attendre le 19 février 1791 pour que soit voté un décret mettant fin aux taxations à l'entrée des villes). Les agents de l'administration furent mis en fuite et le peuple commença à piller des bâtiments publics pour y récupérer des armes, du pain mais aussi du vin. Les caves seront visitées et même squattées par certains pour s'enivrer et encourager ainsi leurs velléités révolutionnaires. On s'émouvra des révoltes dans la capitale, on se confina, on protégera ses biens, alcooliques ou autre, et on attendra que ça passe...

Les soldats aussi se révolteront. Ils veulent du vin et l'obtiennent à Versailles en s'en faisant offrir par les deux camps qui souhaitent les avoir de leur côté. Les gardes du corps du Roi leur dressent même un banquet où ils s'enivrent orgiaquement... La nuit du 4 août 1789, celle dites de « l'abolition des privilèges » ne sera pas en reste concernant l'ivresse du peuple, et notamment celle des députés du tiers état ayant voté l'abolition. Désormais tout le monde boit à égalité, la noblesse, le clergé et le tiers état. On est même encouragé à trinquer, et avec enthousiasme, à



la santé de la nation. L'enthousiasme est bien entendu inhérent aux débuts d'une révolution. Il peut être exacerbé par une consommation immodérée d'alcool qui invite certains au pillage et à la violence. Un nombre important d'événements sont associés à cette ivresse révolutionnaire. Seule la prise de la bastille y échappera. Suite aux troubles des 12 et 13 juillet et un semblant de rétablissement de l'ordre, il est possible que l'ivresse ait fait plutôt partie des suites du pillage de la forteresse, et non pas de sa prise.

*« Nous pourrions définir l'ivresse révolutionnaire comme « totale », associant à une excitation intellectuelle de nombreux facteurs : consommation d'alcool et de tabac, voire d'autres psychotropes, privation d'aliments - parfois jusqu'au jeûne - et accumulation de fatigue - marches des journées et discussions nocturnes. (...) On peut encore qualifier cette ivresse de « totale » car elle s'est manifestée chez les hommes du peuple, des soldats et des députés, qu'ils soient de la noblesse ou du tiers état. » (extrait p. 96-97)*

Si l'ivresse est « totale », alors qu'en est-il à la tête de la Monarchie Absolue ? Le roi est bon mangeur et bon buveur, dit-on. Il est même bien possible qu'il ait souffert de troubles en lien avec son usage régulier et intensif d'alcool. Les caricatures, pamphlets et témoignages à charge ont plu sur la royauté. Même si des proches tentèrent de nier cette addiction, ce ne fut finalement, à cause de leur maladresse, que pour confirmer les rumeurs insistantes. Louis XVI ne boit pas qu'en compagnie. Il boit aussi seul. Il est avéré que ses difficultés à donner un enfant à Marie-Antoinette soient en partie dues à son alcoolémie et à son incapacité à aller au bout de l'acte sexuel. L'on sait que les deux peuvent être liés... Et quand dans son journal de bord, à des moments cruciaux de la Révolution à laquelle il faisait face, il indique « Rien », cela signifie qu'il n'a pas pu éliminer, en partant à la chasse, ses excès de boisson et de nourriture...

Cependant, on a un peu vite mis sur le dos de ses usages d'alcool les raisons de son arrestation à Varenne en juin 1791. Même si le roi et sa famille ne furent certainement pas assez prudents, ils avaient surtout de quoi accabler les soldats qui eux, étaient bel et bien ivres... La consommation de vin de Louis XVI lui sera par contre d'un grand secours un an plus tard, le 20 juin 1792, quand le Palais des Tuileries, où le roi



séjournait, fut envahi et qu'il dut faire face aux pressions des sans-culottes et des fédérés de province pour lever son verre à la santé de la nation. Initiative royale stratégique ou humiliation orchestrée par ses opposants, difficile parfois de démêler le vrai du faux, quand les témoins de la scène sont partisans d'un camp ou de l'autre...

Toujours est-il que le roi ne put profiter plus longtemps des bons vins qui composaient sa cave. Le temps était venu pour les révolutionnaires de se débarrasser des aristocrates et de vider leurs caves, à commencer par celle du roi en août de cette année 92. Les témoignages abondent pour décrire les scènes de "beuverie" et de tuerie qui suivirent aux alentours du palais, avec un emploi immodéré de termes peu élogieux et de caricatures touchant les usagers du moment. La presse anglaise raconte même qu'il était de bon ton chez les révolutionnaires français de faire boire les morts à la santé de la nation. Encore une fois, entre mythe et réalité, difficile parfois d'y voir clair.

*« Je n'ai jamais trouvé pareil geste dans les nombreuses représentations françaises des toasts de la période révolutionnaire ; ceux des gardes du corps lors du banquet d'octobre ; celui du roi levant son verre à la santé de la nation après la première invasion des tuileries ; ceux des volontaires partant aux armées ; lors des banquets républicains. Ce « toast diabolique » imposé à un mort me paraît unique. » (Extrait p. 147)*

S'il est des événements qui ne relèvent en rien du mythe, ce sont bien les massacres perpétrés entre les 2 et 6 septembre 1992 où mille cinq cents citoyens furent tout bonnement assassinés dans les prisons de France. Les récits sont éloquents. Ce furent non seulement des aristocrates, les premiers visés, mais aussi des prêtres qui n'avaient pas juré fidélité à la constitution et des prisonniers au mauvais endroit au mauvais moment. Des tribunaux improvisés décidaient de celui ou de celle qui ne passerait pas la nuit. L'alcool était de la partie, exacerbait probablement les tensions, intentions et humeurs des accusateurs et des spectateurs, et donnait aussi l'élan de passer à l'acte. Des caves avaient été pillées, et il eut été illusoire de penser que des réserves allaient être faites. Dorénavant, le sang et le vin seront mêlés dans ce que Michel Craplet qualifie de variante sombre de « l'ivresse totale »...

Si les usages d'alcool avaient bel et bien accompagné les moments



joyeux, mais aussi sombres, de la révolution en marche, tous les citoyens n'étaient pas pour autant logés à la même enseigne. Pour la majorité de ceux qui faisaient encore partie de la base appauvrie du tiers état, la vie de tous les jours restait faite de privations. Trouver son pain et son verre de vin ne se faisait pas d'un claquement de doigt, et les villes étaient bien mieux loties que les campagnes...

Mais la révolution, dans ces tout premiers temps, avait réveillé chez les gens du peuple des besoins plus importants en termes d'usage, et quand le manque était criant, les plus riches des citoyens se devaient d'accepter de partager. Des banquets furent dressés où les classes sociales se mélangeaient. Ce fut autant d'occasions de fêter la révolution, et donc de bien manger et de bien boire, à savoir beaucoup... Ce "bien boire" devint presque une vertu. Comme on l'a fait dans ces temps révolutionnaires avec Danton, le bon vivant buveur de vin, et Robespierre, le triste buveur d'eau, on applaudit facilement encore de nos jours l'homme qui a la descente facile et glorieuse...

Si la consommation collective festive n'empêchait pas celle en cercles de buveurs secrets, une chose est sûre : l'unité nationale pouvait désormais se faire autour des idées de fraternité et d'égalité devant la boisson. On boit ensemble. On paie sa tournée et tout le monde doit participer sous la pression, plus ou moins affirmée, du groupe. Et si l'on ne trinque pas, alors il faut se justifier au risque de passer pour un mauvais coucheur, ou pire, un contre-révolutionnaire.

*« Le fait de manger et boire ensemble le même produit, dans la même quantité, illustre deux des termes de la devise républicaine : Egalité et Fraternité. C'est donc un rite et un rêve de partage égalitaire digne de la grande Révolution. Nous y sommes encore attachés dans la consommation de boissons d'aujourd'hui. » (Extrait p. 194-195)*

Quand l'usage d'alcool ou son pendant, la sobriété, finissent par s'afficher sur des échelles de valeur, alors on a vite fait d'en profiter pour attaquer son adversaire. Et c'est bien ce que firent les chefs de parti révolutionnaires, à savoir accuser leurs opposants d'être soit excessifs, soit acétiques. L'unité révolutionnaire s'effrite alors, pas uniquement pour ces raisons-là bien entendu, mais en prenant appui, entre autres, sur ces accusations. Pour éloigner les femmes des décisions politiques et



valoriser “l’être suprême“, inévitablement masculin, on leur laisse grande ouverte la porte des cuisines pour la refermer derrière elles et les y enfermer et qu’elles y boivent en secret. Il faudra attendre quelque temps avant qu’elles retrouvent le droit de boire en public sans être stigmatisées...

Puis vint le temps de réprimander l’ivresse publique car elle pervertissait l’homme, disait-on. Et pourtant, la chute de Robespierre fut en partie due à l’incompétence et l’inefficacité de son commandant de la garde nationale, un certain Hanriot, aviné au mauvais moment, et guillotiné en même temps que le Jacobin fin juillet 1794... En 1798 furent rétablies des taxes lourdes sur le vin à l’entrée des villes, taxes pourtant annulées en 1791. L’alcool redevint alors un produit de luxe, et les usages excessifs réservés pour la majorité des citoyens aux jours de fêtes. Sept ans de révolution avaient tout de même permis aux Français de se lâcher, au risque de faire ressortir à l’occasion la part la plus sombre de leur velléité de changement. On n’a rien sans rien, diront certains.

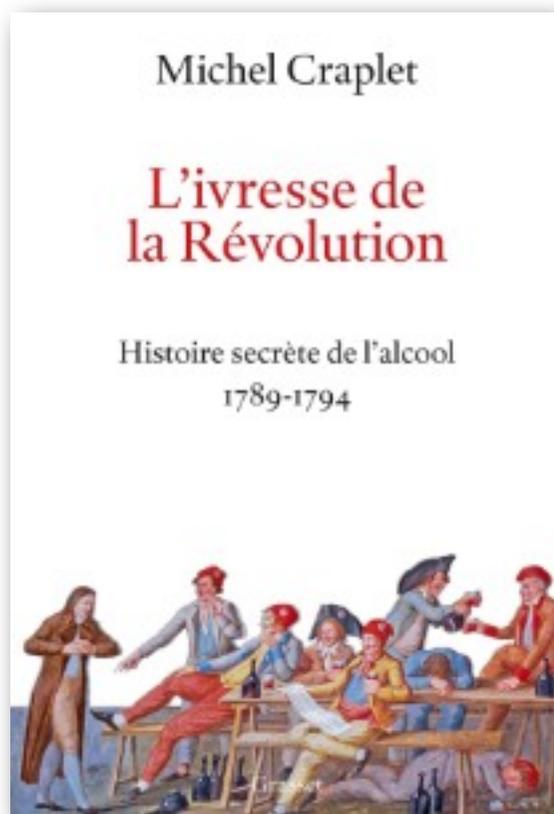
*« La France de la Révolution était alcoolisée en dépit du manque d’alcool ! Il ne s’agit donc pas de dire que la nation est un rassemblement d’alcooliques, comme l’affirment certains contre-révolutionnaires du XIXème siècle, ni même un ensemble de buveurs à problème, comme on l’entend aujourd’hui avec plus d’empathie. Au-delà de la consommation réelle et de ses excès, si difficiles à chiffrer, il s’agit de considérer les dimensions symboliques et imaginaires de la question alcool. » (Extrait p. 227)*

Bien entendu, si l’étude des usages d’alcool pendant la révolution reste encore aujourd’hui rangée entre deux étagères historiques, tapies dans l’ombre, c’est que les témoignages sur lesquels on peut prendre appui sont souvent considérés comme suspects car écrits souvent par des contre-révolutionnaires. Il ne faut pourtant pas oublier que les usages étaient avant tout ceux des puissants, et qu’il n’y a rien de répréhensible à vouloir que le peuple s’abreuve aussi, et rien de surprenant à ce que l’ivresse s’installe assez vite chez des buveurs novices et qu’elle réveille alors en eux leur fougue...

*« Explorer les difficultés d’une société française atteinte par la « passion alcool » à l’occasion d’une « passion révolutionnaire » », comme nous le propose ici l’auteur de cet ouvrage, c’est simplement tenter de*



s'approcher au plus près de la vérité humaine, mais sans a priori ni jugement. Pour cela, on ne peut glisser sous le tapis tous ces témoignages de l'époque, quelle que soit l'intention affichée ou cachée de leurs auteurs. Cela permettra peut-être de briser un tabou, comprendre que l'ivresse peut être spontanée, instrumentalisée, et qu'elle peut pousser au drame ou au contraire permettre fraternisations et réconciliations...



***L'ivresse de la Révolution***

Un essai de Michel Craplet  
Editions Grasset, février 2021  
300 pages, 22 euros

A hand wearing a bright blue nitrile glove is shown from the side, holding a white circular disc. The background is a dark, textured grey surface. The disc contains the title and subtitle in black text. The overall composition is centered and uses high contrast between the blue, white, and dark grey.

# **UNE SEXUALITÉ SOUS INFLUENCE**

PAROLE AUX USAGERS



# Une sexualité sous influence

*Une lecture du roman de Johann Zarca  
Chems  
Editions Grasset*



Il est probable que si ce roman avait été un film il aurait été interdit aux moins de dix-huit ans tant certaines scènes ont dépassé le stade de la suggestivité et vont fouiller au plus près des pratiques sexuelles, sans filtre. On n'en attendait pas moins de cet auteur habitué aux enquêtes gonzo, mais qui, ici, donne la parole à un personnage de fiction sans que l'on sache s'il se cache derrière lui ou pas. Mais après tout, quelle importance ! Suivre ce personnage, c'est s'aventurer dans les processus d'addiction en jeu dans les pratiques de chemsex (une sexualité vécue sous influence de drogues de synthèse, plusieurs souvent associées), processus qui combinent deux problématiques, celle des usages potentiellement compulsifs de drogues et celle de pratiques sexuelles potentiellement tout aussi compulsives. Les deux problématiques sont étroitement liées dans ces pratiques de chemsex, si bien que le sexe peut facilement devenir un prétexte à l'usage ou inversement, et que les prises de risques n'en sont que démultipliées...

Le roman nous prend littéralement par la main pour nous faire connaître des pratiques qui ne sont plus réservées aux backrooms de boîtes de nuit gay, mais s'invitent dans des soirées privées où les



convives, en nombre plus ou moins important, ne se connaissent pas toujours. Plus on est de fou, plus la défonce sera à la hauteur des attentes des usagers, à condition qu'ils soient consentants bien entendu. Nous verrons, qu'en ce qui concerne le narrateur de *Chems*, ce consentement peut être questionné puisqu'il est en quelque sorte biaisé par la mise sous influence des produits, des effets qui y sont associés et de l'addiction qui s'est installée... L'invitation à participer à ces sessions de chemsex, devient insidieuse, et tout le paradoxe réside dans le fait que le protagoniste en a totalement conscience. En adulte responsable, il décide de se laisser embarquer et finit par faire exploser toutes les limites qu'il s'était fixées... Même si le chemsex concerne essentiellement les hommes ayant des relations avec d'autres hommes (HSH), les femmes ne sont pas exclues de ces pratiques et notre Eros, hétérosexuel, sera de préférence à la recherche du sexe opposé pour l'accompagner dans ces longues nuits de "défonce" sexuelle chimique...

*« Le chemsex. J'en ai vaguement entendu parler à travers les médias. Contraction de la formule «chemical sex», il désigne une pratique entre gays qui utilisent des substances psychoactives pour pimenter leurs partouzes. La consommation de stimulants et de drogues de synthèse leur permettrait de rendre l'acte sexuel plus intense et d'être plus performants. D'après Dumont, le fléau des pédés, donc. » (Extrait p. 16 et 17)*

Zède est un journaliste trentenaire spécialisé dans les enquêtes en milieu underground. Il est connu et reconnu pour ça. Ses sorties sont l'occasion de fréquenter ses confrères avec lesquels il semble avoir vite fait de s'ennuyer s'il n'a pas reçu sa livraison de cocaïne pour un usage personnel... Son projet d'article du moment : une interview d'un certain Jérôme Dumont, comédien et écrivain en vogue dans les années 80, mais blacklisté depuis le début des années 2000 à cause de déclarations en faveur du mouvement *bareback* qui implique des séropositifs décidant de poursuivre leurs pratiques sexuelles sans préservatif, au risque de contaminer leurs partenaires plus ou moins informés de leur statut sérologique. L'écrivain tente de faire son come-back, et c'est l'une des raisons pour laquelle il a accepté cet entretien, rare, avec le journaliste alors qu'il a plutôt tendance à rester terrer chez lui...

Jérôme Dumont raconte à Zède sa traversée du désert et son job de



travailleur sexuel du moment. Il explique au journaliste que ce qui lui semble le plus inquiétant en ce moment dans le milieu gay, concerne bien plus le chemsex que le sida, étant donné les progrès incontestables de la thérapie préventive. Cette pratique, le chemsex, à laquelle l'écrivain s'adonne régulièrement, et qui augmente aussi bien les performances que l'intensité de l'acte sexuel, le tout associé à un plaisir décuplé, n'est plus vraiment une niche. Des *sessions chemsex* s'organisent facilement et régulièrement chez les uns et chez les autres grâce à l'efficacité des réseaux sociaux et à une disponibilité grandissante des drogues de synthèse sur le Net. Les produits consommés avant et/ou pendant l'acte sont essentiellement des stimulants, entactogènes ou emphatogènes, c'est-à-dire favorisant les contacts interpersonnels en exacerbant les sensations et les sentiments...

Zède, même s'il s'est calmé sur les sorties underground et les usages d'alcool, de cannabis et de cocaïne depuis la naissance de son fils, est le bon client pour s'intéresser à ces sujets-là, toujours pour lui plus sulfureux et excitants que bien d'autres. On a vite fait de s'enorgueillir d'avoir affaire à ces milieux-là, quelle que soit la place qu'on y occupe en tant que participant ou observateur. Toujours est-il que le journaliste accepte l'invitation de Jérôme Dumont de passer une soirée chez lui, en tout bien tout honneur, mais tout à fait conscient de plaire à un hôte qui ne lui a pas caché son attirance pour lui. Les produits seront inévitablement présents, mais Zède n'a jamais loupé une occasion d'expérimenter des substances qu'il ne connaît pas.

*« En langage moins scientifique, cette drogue rend emphatique et tactile. Comme la MDMA, molécule de l'ecstasy. Ca ne peut que me plaire, j'adore le côté social des narcotiques. En revanche, plus aucun doute ne plane, Jérôme cherche à me pécho. Il étale la dope sur une plaque de métal. » (Extrait p. 29)*

La soirée ne tourne pas autour du pot de miel. Le premier produit présenté à Zède sera la 3-MMC, un stimulant de synthèse de la famille des cathinones, principale molécule active du Khat, une substance végétale. Le produit peut se consommer de multiples façons, mais celles que Zède adopte sont l'ingestion en parachute (absorption d'une quantité de poudre dans du papier à cigarette) pour que les effets durent plus



longtemps malgré leur décalage dans le temps, et le sniff en attendant justement que l'ingestion fasse effet. Zède et Jérôme ne sont pas des novices en la matière. Ils savent bien que tous les produits et modes de consommation ne se ressemblent pas, ne se valent pas, et que pour optimiser la charge de plaisir, il faut savoir être stratégique. C'est la raison pour laquelle, le GBL (duquel on tire le GHB, plus connu) est aussi de la partie. C'est un dépresseur qui a sensiblement les mêmes propriétés que l'alcool, mais se combine bien mieux avec les cathinones qu'avec l'alcool justement. Les produits que Jérôme Dumont se procure proviennent d'une plateforme internet basée aux Pays-Bas, plateforme qui assure le suivi de colis qui sont acheminés en moins d'une semaine...

Les premières sensations de Zède, suite au sniff de 3-MMC, ne sont pas très agréables : une sensation de brûlure associée à un goût « *agressif, dégueulasse qui emplit le palais et agresse la gorge.* ». Mais ce qui suit est bien plus réjouissant : « *comme une douce sensation d'apaisement, de confiance, de sérénité.* ». La sensation de bien-être est bel et bien présente et intense. Et ce n'est que le début. Les barrières et les a priori de Zède sautent les uns après les autres. Les produits l'invitent à apprécier ce qui se présente à lui, et si ce doit être le visionnage à moitié nu de films pornographiques thématiques auxquels il n'est pas habitué, hé bien pourquoi pas ?... Rien de plus ne se passera ce soir-là. Zède laisse Jérôme en bonne compagnie et rentre chez lui des bons souvenirs plein la tête, et un constat, celui que la charge sexuelle et l'état d'esprit libéré par ces produits ne sont pas les mêmes qu'avec d'autres...

*« Une chose est sûre : cette came est différente des autres dopes que j'ai consommés dans ma vie. Celle-ci me submerge de bonheur, libère un tel concentré d'endorphines dans mon organisme que je plane dans les émotions positives. (...) Ce produit est dingue. Contrairement à la MDMA aux effets sensuels, érotiques, la 3-MMC rend les fantasmes plus bestiaux, plus crus, plus hard. Aucune envie de caresses ou de baisers passionnés, seulement du sexe cru... » (Extrait p. 34 et 35)*

Zède nous parle de libération d'endorphines, mais il devrait l'associer à une libération certaine de dopamine, et sûrement pas en petite quantité. Au réveil, les sensations et envies sexuelles du journaliste sont encore présentes et ne sont pas gâchées par une descente



insurmontable... L'occasion de consommer se représentera, et Zède ne passera pas à côté. Avant cela, il fera un petit détour par les trip reports du fameux et incontournable forum *PsychoActif* pour en savoir plus sur cette molécule de 3-MMC. Les aspects positifs, mais aussi négatifs, du produit sont présentés par les usagers, notamment les risques de dépendance d'une substance au potentiel addictif important, pourtant peu connue, ou même inconnue du grand public, et réservée à une sphère de "connaisseurs"... Zède se rend bien compte aussi que le produit réveille en lui ses instincts les plus bestiaux sans qu'il puisse l'expliquer. L'envie de "baiser", plus que de "faire l'amour", est sollicitée. Attention de ne pas y prendre goût, se dit Zède, qui ne résiste pas à l'envie d'y retourner une dernière fois. Oui, sûr, ce sera la dernière... Il veut garder ses distances avec ce produit qu'il qualifie de magique, et ce malgré les risques encourus. Il ne souhaite pas revenir en arrière, c'est-à-dire dans cette période de sa vie où ses usages de drogues étaient compulsifs et l'envie de coucher à droite à gauche tout autant. Fini ce temps-là depuis qu'il vit avec sa compagne Mia, enceinte, et qu'ils ont déjà un enfant ensemble.

Cette dernière fois ne sera, bien sûr, on l'aura compris, certainement pas la dernière... D'autres molécules font leur apparition chez Jérôme Dumont : la 4-MEC, autre cathinone, poppers et Viagra, Cialis ou Edex pour permettre une érection difficile à tenir sous cathinone. Un peu plus tard, la MDPV, une nouvelle cathinone, entrera aussi dans la danse... La libido de Zède est au plus haut avec une envie de passer à l'acte incontrôlable et incontrôlée. Les trip reports, présentés régulièrement, en italique, dans le roman, sont autant de rapports sexuels que de prises de drogue. Les deux pratiques, le sexe et les usages, sont intimement mêlées désormais. Les corps se mélangent autant que les produits avec une réduction des risques souvent à son plus bas niveau... Zède souhaite désormais passer à l'étape suivante, à savoir pratiquer sans Jérôme (à condition que l'écrivain le dépanne en produits) et en compagnie féminine de choix, à condition qu'elle accepte l'expérimentation... Sitôt dit, sitôt fait. Le journaliste pense avoir trouvé SA drogue, celle qu'il consomme sans vouloir se donner un genre, en honnête usager, dit-il, celui qui ne se ment pas sur ses motivations d'usage.

*« Je crois avoir trouvé ma came. La 3-MMC. Elle est incroyable, différente des autres dopes, la seule que je consomme avec sincérité. Un shoot de*



*kif pur. Weed, coke, shit, MD, j'ai poncé ces substances par posture, pour m'inventer une vie rock'n'roll, me façonner un perso provoc' et transgressif, simuler les fêlures et me la jouer rebelle. Pour tromper mon ennui, peut-être aussi. Mia a raison au fond, je n'assume pas mon statut de petit-bourgeois bien lisse alors j'écris sur l'Underground et la marge, étale de façon ostentatoire ma consommation de stupéfiants pour me donner un air moins sage. » (extrait p. 71)*

Zède tente de calmer le jeu, et évite les soirées chemsex chez Jérôme Dumont même si les stimulants sexuels que sont devenus les produits, toujours plus nombreux au rendez-vous, l'obsèdent... Alors, pour que cette obsession soit constructive, le journaliste décide d'en retirer une série d'articles. A défaut de pratiquer, pense-t-il, il restera tout de même dans le coup. Il y a de quoi écrire sur le chemsex, et notamment sur le slam, un mode de consommation qui invite les chemsexeurs à injecter les produits plutôt que les sniffer, les fumer, les ingérer, les inhaler ou les plugger (administration par voie anale). Ils voient dans cette pratique la possibilité d'augmenter l'immédiateté et l'intensité du plaisir, au risque de ne plus pouvoir revenir en arrière, à savoir une sexualité sans produit. Ce sont du moins les inquiétudes de Jérôme qui dit éviter le slam à tout prix par extrême prudence.

Le premier article de Zède explorera les fonctionnalités d'achat des produits. Il suffit pour le journaliste de passer par la plateforme hollandaise dont lui avait parlé Jérôme pour se procurer de la 3-MMC à un prix bien moins élevé que celui de la cocaïne... Il faudra ensuite rencontrer des chemsexeurs et chemsexueuses, plus rares, pour enregistrer leur témoignage... La première usagère rencontrée, lui parlera de la Tina, autre nom donné à la Crystal Meth, ou méthamphétamine, et racontera au journaliste que ce produit se rajoute à la longue liste de ceux qu'elle consomme déjà dans les soirées chems. Par contre, pas de slam pour elle, pas question. Ce mode de consommation semble encore associé aux "toxicos dépravés". Le snobisme existe aussi chez les chemsexeurs.

Quand les produits tant désirés lui sont livrés, Zède ne peut s'empêcher de les consommer. Ils sont faits pour et à disposition après tout. La cession chemsex qui suit, en solitaire puis en compagnie d'une professionnelle (l'envie était trop forte) annonce un réveil difficile. Zède accuse le coup physiquement, et culpabilise d'afficher en famille un tel



état physique et mental... Difficile pourtant de s'enlever de la tête l'envie de s'y remettre, et au plus vite. Les souvenirs ont tracé une ornière dans son cerveau. La descente en pente raide n'y change rien.

*« Bordel, que c'était bon ! En revanche, depuis mon réveil, je paye les pots cassés de cette session chems. Je n'arrête pas de tousser et des phosphènes troublent ma vue, je dois ces signes à ma consommation excessive de poppers. Les vapeurs de nitrite provoquent des bronchites et bousillent la rétine, résultat, je ne vois rien à plus de vingt mètres, peine à détailler les visages, à lire et à écrire. Comme si ce bilan ne suffisait pas, je me farcis des croûtes jaunâtres dégueulasses aux narines. » (extrait p. 99)*

Le craving s'est installé pour de bon, cette irrésistible envie de consommer les produits en association avec des parties de jambe en l'air chez Jérôme Dumont, toujours lui, qui n'en finissent pas et dont les souvenirs restants deviennent de plus en plus nébuleux. Zède s'est laissé aller pour de bon sans pouvoir se rappeler jusqu'à quel point ses limites ont été franchies... L'angoisse de s'être contaminé, et de devoir prendre en urgence un traitement post-exposition, monte à vitesse grand V, et ne sera totalement soulagée que quand les participants à la session l'auront rassuré sur les risques pris, et qu'une trace de 3-MMC aura sollicité ses narines.

Les dernières sessions, les rentrées tardives à la maison, l'incapacité de prendre en charge les tâches parentales, impactent inévitablement sa vie de couple. Zède veut et doit réagir. Alors va pour un voyage en Espagne offert à sa compagne Mia. Prendre l'air ! S'éloigner des contextes de consommation ! Se requinquer une semaine pour tenter de combattre son début d'addiction ! En gros : la mettre en veilleuse ! Pas question de ressembler un jour aux accros du chemsex qu'il compare à des crackers accrochés à leurs cailloux, et dont il affirme qu'ils se dégradent à vue d'oeil et crèvent à petit feu. Prendre appui sur son entourage proche ! Et se projeter dans son travail, à savoir la suite des articles qu'il a à écrire sur le chemsex ! En attendant, le séjour espagnol se passe pas trop mal. Le seul écart psychoactif qu'il s'accorde est une visite active d'un cannabis Social Club en compagnie de Mia.

Le slam, évoqué précédemment avec Jérôme Dumont, est le sujet de son prochain article. Zède doit rencontrer des slammeurs à son retour



d'Espagne. Même s'il s'est promis de ne plus toucher à la combinaison magique GBL/3-MMC/poppers, il ne résiste pas l'envie, seul chez lui, de vider une bonne fois pour toutes ses fonds de tiroirs. Il passe toute la nuit devant des sites pornographiques, et se rend compte le lendemain qu'il a branché maladroitement par sms toutes les femmes de son répertoire. Une chose est sûre désormais pour Zède, malgré les vacances en Espagne, « *le voilà de retour dans la spirale infernale du chems.* » Il ne lui reste plus qu'une dernière étape à franchir, celle du slam, donc de l'injection, qu'il pense pouvoir éviter.

La rencontre avec une vieille connaissance de Jérôme Dumont, pour une dernière interview avant de boucler sa série d'articles et la rendre au rédacteur en chef qui lui a passé commande, aura peut-être raison de la résistance du journaliste. La soirée qui suivra sera déterminante... Toutes les petites voix bien attentionnées de son cerveau invitent instamment Zède à garder le contrôle, voire même à se tailler la route au plus vite. Malheureusement, elles sont tuées par un craving qui retire au journaliste le peu qui lui reste d'inhibition et de barrière. Il se jette à corps perdu dans une session de chemsex, plus incontrôlable que jamais, et évite de justesse le slam pratiqué à cette soirée par certains des participants.

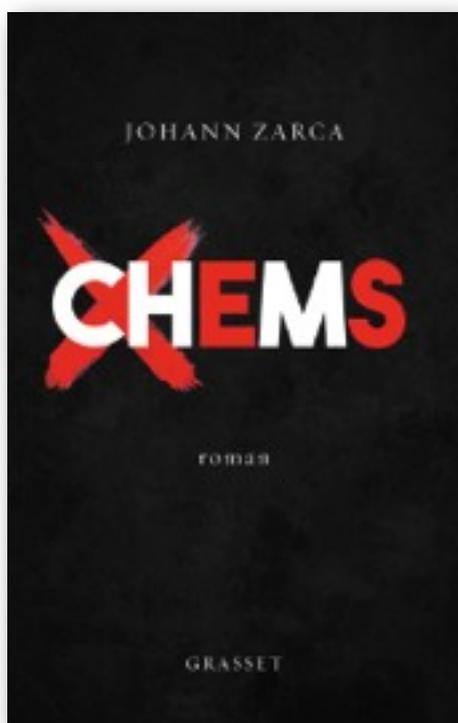
En revanche, ce que le journaliste ne pourra éviter, c'est la rupture sentimentale. La patience de Mia a ses limites, et les promesses de Zède n'ont pas été tenues... Honteux, Zède se réfugiera dans les produits, jusqu'à qu'un G-hole se produise, à savoir un black-out total des événements vécus sous effets du GBL/GHB... Une vidéo de lui en plein action, vidéo prise dans une de ses dernières sessions, et circulant désormais sur les réseaux sociaux, aura raison de la pérennité de son couple, mais sûrement pas de ses usages effrénés de drogues et de sexe. Bien au contraire. Le bilan est lourd !

*« Vingt jours après mon retour d'Espagne, je peux d'ores et déjà dresser mon bilan d'usager : douze grammes de cathinones absorbés depuis ces trois dernières semaines, une flasque de GBL, neuf pilules de Viagra, trois flacons de poppers. Sept nuits de baise chimique, Mia qui me tire la tronche et ne m'adresse plus la parole. Je ne veux plus me mentir. En peu de temps, je suis devenu accro au cul, sex-addict. Le chems engendre une double addiction, deux dépendances liées l'une à l'autre. Je me souviens du film "Shame", l'histoire de ce type shooté au sexe... » (extrait p. 156)*



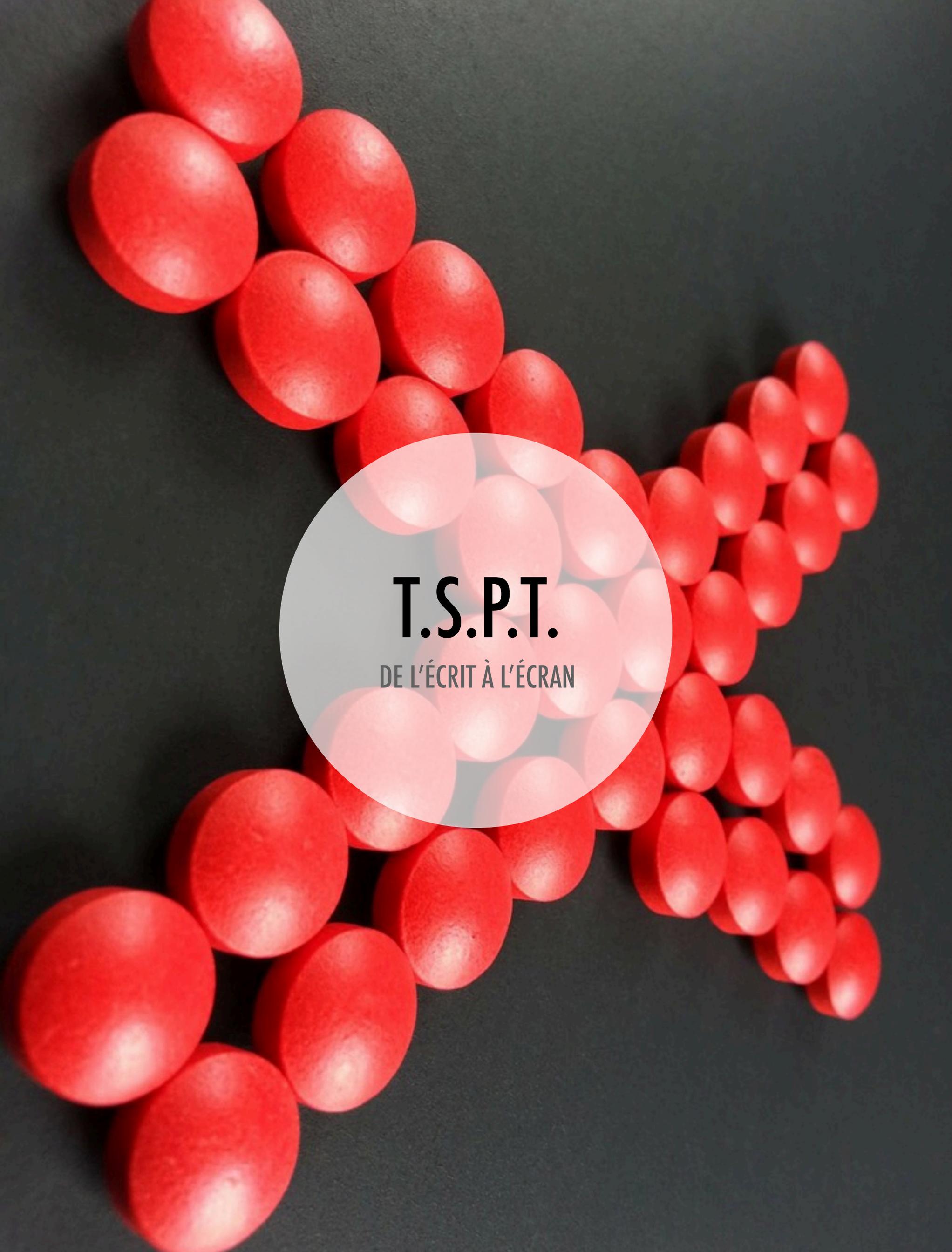
Mia a échappé à Zède en se rendant en Espagne avec leur fils, mais est prête à lui laisser une dernière chance, chance qu'il est, semble-t-il, prêt à saisir. Le dernier flacon de GBL est jeté dans l'évier, et les poppers restants à la poubelle... Le journaliste se renseigne sur les centres d'accompagnement et de soin, et n'hésite pas à consulter. Il se rend également à des réunions de groupes d'auto-support malgré ses réticences, et il s'y confie. Il explique aux membres présents que sa consommation est devenue son unique obsession, et que l'abstinence lui fait peur, peur de ne plus réussir à faire l'amour sans produit, tout simplement... Sevré depuis quatre jours, les billets d'avion pour l'Espagne en poche, Zède décide de se faire un dernier trip en s'invitant chez un homme fan de ses articles sur l'Underground. L'homme pratique le slam et présentera deux stériboxs à Zède... Pas besoin d'en raconter davantage.

Bien entendu, lire ce témoignage de deux cents pages, fictionnel ou pas, même s'il reste isolé et doit être pris pour ce qu'il est, à savoir la rencontre d'un homme avec ces produits et ces pratiques à un moment donné de sa vie et de ses préoccupations, ne peut laisser indifférent aux problématiques en lien avec cette pratique du chemsex. L'auteur aurait tout aussi bien pu écrire un récit journalistique. Mais la fiction est peut-être ici nécessaire à la mise à distance d'une narration crue, à laquelle on peut être plus ou moins sensible, mais qui a l'avantage de travailler le sujet au corps à corps...



### ***Chems***

Un roman de Johann Zarca  
Editions Grasset, février 2021  
216 pages, 18,50 euros



**T.S.P.T.**  
DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN



## T.S.P.T.

*Une visite du film de Joe et Anthony Russo*

*Cherry*

*Diffusion sur la plateforme Apple Tv +*



En août 2018 sortait en librairie aux Etats-Unis (en avril 2019 en France) le roman-récit autobiographique de Nico Walker, un vétérán de la guerre d'Irak emprisonné pour une série de braquages à main armée qui lui valurent une peine de onze ans de prison. Quand le récit est publié le jeune homme est encore en détention. Il lui reste encore quelques mois à faire. C'est donc entre les quatre murs qu'il a écrit son parcours de vie, un de ces parcours qui méritent le détour, sombres mais avec quelques éclaircies, avec en toile de fond cette propension de l'administration américaine de transformer de jeunes soldats en héros pour les laisser ensuite se dépatouiller avec ce que l'on appelle les troubles du stress post-traumatique (TSPT). Les usages de drogues étant une des sources de soulagement des maux que traversent les soldats traumatisés par ce qu'ils ont vécu et vu au front, difficile de ne pas en faire des protagonistes du récit... L'adaptation cinématographique que nous proposons ici les frères Russo suit, dans sa structure du moins, le récit autobiographique de Nico Walker, mais le raccourcit inévitablement, malgré la longueur du film, et prend quelques libertés avec les faits pour éviter la dispersion. Les usages de drogues n'apparaîtront qu'après soixante-dix minutes de film



qui sont autant de temps nécessaire à mettre en place le drame, son impact et ses conséquences sur le mental d'un jeune homme sûrement pas préparé et encore moins accompagné... Alors, accrochons nos ceintures, et démarrons la visite...

Mais par où commencer ? C'est la question que se pose Nico en voix off avant de nous embarquer dans une aventure que l'on imagine longue et riche en événements. Les questions existentielles et les réponses qu'il tente d'y apporter n'aboutissent à rien de bien réjouissant... Le commencement se fera par un prologue de trois minutes. Nous sommes en 2007 et nous suivons Nico, 23 ans, dans un ultime braquage. Un flingue dans les mains, faisant face à une jeune guichetière apeurée, une sorte de tristesse l'envahit et le submerge « *Comme s'il avait toujours su que ça finirait comme ça.* ». Nous sommes arrivés au bout de la première partie de sa vie, partie sur laquelle Nico va revenir pendant plus de deux heures de film.

*« Parfois je me dis que je passe à côté de la vie. Je ne suis pas insensible à la beauté des choses. Les belles choses me touchent, et puis elles me foutent en l'air et je manque d'en crever. Quelque chose en moi m'a toujours entraîné à l'écart. Il n'y a plus rien pour me faire tenir. » Nico*

Au commencement, il y eut Emily... 2002, sur les bancs de l'université, Nico rencontre une jeune femme en tout début d'année et tombe sous son charme. Jusque-là tout va bien. Pour financer ses études, Nico fait des petits boulots, qui ne durent pas. Il se débat avec son compte en banque... Les usages sont déjà présents dans sa vie : de l'alcool bu à l'oeil dans le bar où il travaille à l'occasion, du cannabis qu'il fume avec ses amis et du Xanax prescrit pour ses crises d'angoisse et qu'il troque avec d'autres amis contre de l'ecstasy... Nico et Emily démarrent une relation sentimentale qui est déterminante mais avortée par le départ de la jeune femme au Canada, dès le deuxième trimestre. Elle décide alors de rompre, si bien que Nico décide, lui, sur un coup de tête de s'engager dans l'armée, sûrement « *parce qu'il était triste* », mais peut-être aussi « *parce qu'il n'avait pas d'autres idées* », ou peut-être pour les mêmes raisons que le cousin de son ami Roy, à savoir « *pour faire quelque chose de sa vie* » ou « *pour donner un sens à sa vie* » ou « *faire quelque chose de bien* » ou avoir l'opportunité d'être un "vrai bonhomme"... Il est



souvent question, dans ce début de parcours de Nico, “d’être un homme“, avec toute la charge de virilité que l’on fait peser sur ses frêles épaules. Ces besoins et/ou envies de plus encore de testostérone, seront sûrement assouvis à l’armée...

La décision est prise, et ce malgré les invectives de Tommy, un pilier de bar et celle de son grand ami d’enfance, James, qui ne comprend pas cette décision. Emily, qui est revenue vers lui, un peu tard, trop tard pour qu’il revienne sur sa décision de s’engager pendant deux ans, est aussi surprise et inquiète. Malgré tout, les deux amoureux se marient en vitesse et en catimini... Deux ans plus tard, rassurons-nous, Nico et Emily se retrouveront mais les choses auront bien changé...

*« Tu t’es engagé ? Ils n’en ont rien à foutre de toi. Qu’est-ce qui t’as pris ?  
T’es cap de dégainer un flingue et d’exploser la cervelle d’un mec ?...  
...Allez. Tu t’en sortiras. » Tommy à Nico*

La deuxième partie du film nous embarque dans ce que nous appelons en France “les classes“, c’est-à-dire la formation militaire, qui ressemble encore visiblement aux Etats-Unis à ce qui se faisait déjà au temps de la guerre du Vietnam, à savoir les cris, les insultes, les humiliations, une rigueur parfois mal venue, et un cadre bien plus resserré finalement que sur le terrain des opérations où il faut bien improviser... Nous sommes en 2003. Le nouvel ami de Nico se nomme Jiminez, et souhaite lui aussi être infirmier. En attendant, on joue à la guerre, et on apprend à faire les soins de première urgence sur un soldat amoché, bien amoché... Ce qui attend les deux amis quand ils seront bel et bien en Irak, va bien au-delà de leurs plus grandes craintes.

*« Vous engagez jamais dans l’armée, putain ! » Nico*

*Cherry* n’est autre que le terme employé pour désigner un puceau, et en l’occurrence un “bleu-bite“, un soldat qui se fera dépuceler le jour où il sera confronté aux horreurs de la guerre et y prendra part. C’est la troisième partie du récit, et elle prépare les maux de Nico à son retour au bercail moins de deux ans plus tard... Nico et ses camarades sont des cibles ennemies à chaque sortie. L’enfer du désert les cueille dès leur arrivée. Ils sont là pour un an, et va falloir faire avec cette mort que même la poussière soulevée par les hélicoptères ne peut couvrir. Alors on fonce,



on fait le job, et on encaisse. Certains se sentent invincibles et ont hâte de commencer à tuer du soldat des forces armées irakiennes, portés par « *une confiance démesurée de leur puissance et un esprit de camaraderie à la con* ». Nico tient le choc. Il fait son travail très consciencieusement malgré un environnement hostile... On l'a compris, Nico a beaucoup de recul sur ce qu'il vit en Irak, sur les comportements déviants des uns et des autres, sur les ordres inconséquents, mais ça ne l'empêchera pas d'être impacté par les événements qu'il vivra, un en particulier : la mort de quatre de ses coéquipiers dont Jiminez, son ami le plus proche... Plus rien n'a alors d'importance. Nico ne trouve plus d'intérêt à rien, ni de sens à tout ça. Il n'en sortira pas indemne, psychiquement du moins. Le retour triomphal à la maison en 2005, et les médailles qui tentent de faire passer, illusoirement, la pilule, n'y changeront pas grand-chose.

*« Je veux vraiment me tirer. J'ai rien fait qui justifie de parader dans un gymnase. Mon seul exploit, ça a été de ne pas mourir. Et j'y suis pour rien. » Nico*

La quatrième partie du récit est donc consacrée au retour au bercail. Les retrouvailles avec Emily sont émotionnellement à la hauteur de ce qu'a vécu Nico en Irak, enfin presque... Une maison attend les jeunes époux, achetée avec l'aide des parents du jeune homme. Nico prend des cours du soir dans la faculté où Emily travaille et dégote un petit boulot provisoire dans le bâtiment grâce à Joe, un ancien pote, de retour lui aussi d'Irak et tentant d'oublier les combats en se réfugiant derrière un écran de fumée ou en se noyant dans l'alcool... Nico n'est malheureusement pas épargné, lui non plus, par le contrecoup. Ses nuits sont agitées et peuplées de cauchemars violents et sanglants. Et les choses ne vont pas aller en s'améliorant. Le traumatisme est bel et bien présent mais non diagnostiqué. Le jeune vétéran doit se dépatouiller seul de ses troubles. Emily est, elle, bien démunie face au mal-être de son mari.

Les psychotropes, et c'est bien là leur rôle, viendront en quelque sorte au secours de Nico. Les comprimés de Xanax sont pris désormais par quatre, et accompagnent une consommation régulière d'alcool... Malheureusement la dose faisant le poison, les effets indésirables commencent à se faire sentir. Emily ne suit plus et finit par se servir dans la réserve personnelle de Xanax de Nico. Ce dernier ne peut plus compter



sur l'aide de son vieil ami James, accro, lui, à l'oxycodone, un opioïde, depuis qu'on lui en a prescrit suite à un accident du travail... Les visions et cauchemars de Nico empirent. Le Xanax ne suffit plus vraiment à apaiser ses troubles. L'oxycodone entre dans la boucle, en sniff pour commencer. L'état cotonneux dans lequel Nico est plongé ne peut que lui convenir... Même s'il promet à Emily de trouver comment gérer autrement ses troubles, les rapports avec elle se tendent. Les promesses de mieux s'accumulent, en vain. La jeune femme veut alors, elle-aussi, s'anesthésier pour oublier toute cette « merde »... Une consultation chez le médecin, le docteur *Whomever* (*N'importe qui*, ou *Trucmuche* en français), huit mois après le retour d'Irak de Nico, suffit à nous faire comprendre que le jeune homme n'a pas réussi jusqu'à présent à se faire examiner pour ESPT (Etat de stress post-traumatique). On lui prescrit de l'oxycodone... Chez Emily et Nico, les tensions du présent et les regrets des décisions du temps passé se transforment en un compagnonnage dans les usages et une addiction partagée. « *Et c'est comme ça qu'on est devenus addicts* ».

*« Le truc quand on est un camé, c'est qu'on peut se tuer à petit feu, mais en attendant, c'est le pied. On avait dit qu'on prendrait un chien pour décrocher. Mais on n'a pas décroché. On est donc désormais des camés avec un chien. » Nico*

La cinquième partie ne sera pas non plus une partie de plaisir, sauf dans le rapport aux opiacés, rapport qui ressemble encore dans l'immédiat à une lune de miel avec le produit... On organise sa vie autour de la prise des produits, oxycodone et héroïne en injection, pour éviter les symptômes du manque. Emily assume toujours son poste à l'université même si elle sait s'absenter à l'occasion et se réfugier dans la voiture de Nico qui l'attend pour un shoot de soulagement. Le jeune homme, lui, n'a pas de travail. Les dettes du couple s'accumulent en même temps que les emprunts monétaires aux membres de leur entourage se multiplient. On se fait alors de nouveaux amis, "peu recommandables" comme on dit, pour se fournir encore et encore.

Puis vient le temps des avances de produit en échange de contreparties. Nico demande à son fournisseur, *Speed and coke* de son surnom, une avance de comprimé de 80 mg d'oxycodone, oxy pour faire court. L'avance ne sera faite que si Nico fait la nourrisse (un coffre-fort



rempli de comprimés), le temps que le big boss du réseau, *Black* de son surnom, vienne récupérer sa marchandise... Et ce qui devait arriver, arriva. Le coffre-fort est ouvert, non sans peine, le trésor est dévoilé et son contenu en partie consommé. Pour rembourser le commanditaire, il va falloir passer à l'étape suivante, à savoir le braquage de banque.

« *J'ai une arme. Ceci est un hold-up.* » écrit en lettres rouges sur un billet d'un dollar présenté sans dire un mot, suffit à braquer la première banque. On rembourse ce que l'on doit à *Speed and Coke* et l'on garde un petit pécule pour fêter la réussite de l'opération et se charger en héro ou en oxy. On prend goût à l'argent qui rentre, même s'il n'est pas net... Ce premier braquage en entraînera bien d'autres, qui permettent de trouver de quoi soulager les symptômes douloureux du manque.

« *Le problème quand on est addict, ce que dès qu'on a du fric, on le claque en dope. Quand on n'en a pas, pas de dope, alors on tombe malade. Alors il faut trouver du fric.* » Nico

Pendant qu'Emily tente de gérer son travail à la faculté en même temps que ses prises de produit pour soulager son manque, Nico poursuit ses braquages... Puis, il y a ce jour où Emily fait une surdose d'héroïne qui la conduit à l'hôpital. Ses parents demandent à Nico de s'éloigner d'elle car il est responsable de la situation de leur fille... Nico encourage Emily à poursuivre son sevrage en centre de soin, mais la jeune femme ne veut pas vivre ça seule et ne veut surtout pas vivre sa vie sans Nico dans les parages. Elle se défoncera avec ou sans lui... Ils ne se sépareront pas.

Il y aura ce braquage de trop, ou du moins celui qui ne se passera pas comme prévu, dans une banque au nom fictif, révélateur de l'état d'esprit de Nico ou des réalisateurs : *Bank Fuck America*. Un de ses deux complices, *Speed and Coke*, s'est pris une balle. Il sera abandonné sur un bout de trottoir par peur des conséquences si les fuyards se rendent à l'hôpital. On en est là...

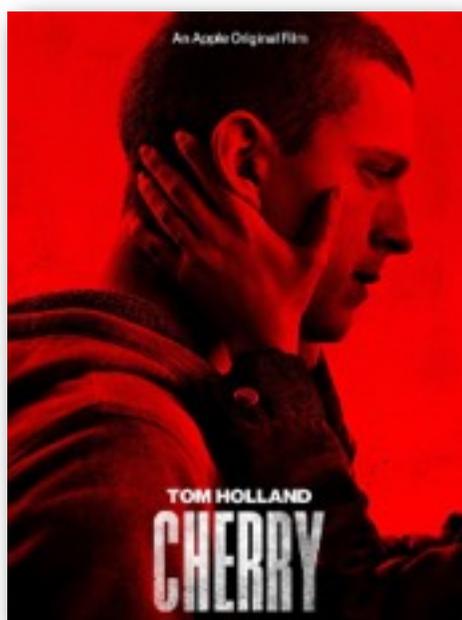
Nico est arrivé au bout de ce chemin-là. Il est temps pour lui de se livrer à la police, après un ultime braquage, celui de la prise de conscience, présenté dans le prologue. Après avoir récupéré l'argent, il demande à la guichetière de déclencher l'alarme. Il sort de la banque, livre les liasses de billets au gros méchant loup *Black*, le commanditaire du braquage, et va tranquillement s'installer sur le rebord d'un trottoir pour se



faire un ultime shoot en attendant que la police vienne le cueillir comme une fleur fanée...

Nico fera pas loin d'une quinzaine d'années de prison, de 2007 à 2021, et bénéficiera d'une libération anticipée pour bonne conduite... Emily sera au rendez-vous, comme toujours.

Après avoir vu ce film, comment ne pas évidemment faire le constat de la nécessité d'un suivi adapté pour ces soldats victimes de troubles du stress post-traumatique. Les usages faisant partie, pour un usager dans cette situation-là, d'une stratégie de soulagement des douleurs physiques et mentales, ils doivent être accompagnés au mieux pour réduire les risques et les dommages. Jusque-là rien de bien sorcier, même si ce ne sont bien entendu que des conditions nécessaires mais pas suffisantes au "rétablissement", si le mot est adapté... Nico n'est pas le seul à avoir dû affronter ces TSPT et, certes, toutes les victimes n'ont pas braqué des banques pour se fournir en psychotropes, mais tous avaient le droit d'être protégés contre ces risques d'addiction... La société Purdue Pharma, qui commercialisa, à grand renfort de publicité mensongère, son produit phare l'OxyContin, dans les années 2000, a sa part de responsabilité dans les dégâts occasionnés par ces usages débridés de cet opioïde phare des années 2000... Quand la douleur, ou même le plaisir, est le fonds de commerce des laboratoires pharmaceutiques et des dealers de rue, et ce sans que les usagers ou l'état n'aient aucune prise sur le marché, alors les consommateurs naviguent inévitablement à vue, à leur risque et péril...



### **Cherry**

Un film de Joe et Anthony Russo  
Diffusion Apple TV +, mars 2021  
Distribution : Tom Holland, Ciara Bravo, Jack Reynor...  
Durée 2h22



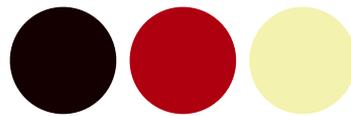
**DU SANG  
EN INTRAVEINEUSE**

USAGES À L'ÉCRAN



# Du sang en intraveineuse

*Un voyage au coeur du film de Abel Ferrara  
The addiction*



En 1995 sort aux Etats-Unis un film d'Abel Ferrara (sur un scénario de son ami et complice Nicholas St. John) qui tient une place particulière dans sa filmographie. Cette tentative en noir et blanc de l'exploration du film de genre colle avec les aspirations et usages du moment du cinéaste. Usager occasionnel, depuis peu, d'héroïne, il plongera, après la réalisation de ce film, dans une consommation plus compulsive... Le parallèle évident qui est fait dans cette oeuvre cinématographique entre addiction au sang et addiction à un produit comme l'héroïne est totalement recherché, assumé, et saute aux yeux. Il est question ici d'injection, de symptômes du manque, de quête effrénée du produit et même de surdose, sûrement pas létale puisque nous avons affaire à des vampires. Si ces étapes inhérentes au parcours d'un usager régulier intensif peuvent être associées à presque tous les psychotropes, l'héroïne est le premier qui vient en tête des observateurs à cause de l'imagerie qu'il véhicule. Pourtant, les effets psychoactifs présentés ici d'une prise de produit, seront visiblement plutôt ceux de stimulants comme la cocaïne que de dépresseurs du système nerveux central comme le sont les opiacés. L'héroïne restera malheureusement toujours le produit le plus



emblématique et le plus stigmatisé quand il s'agit d'usage de drogue en intraveineuse... Voyager au coeur de ce film d'Abel Ferrara, c'est accepter de se laisser porter par le flux sanguin qui agite les personnages, un en particulier, avec cet appel à la vie éternelle qui, tout en faisant un pied de nez à la mort, semble pourtant constamment danser avec elle.

*« Tu veux aller dans un coin sombre ? »*

*Le vampire Peina à Kathleen*

Entrons tout d'abord au coeur de l'horreur perpétrée par des hommes en armes dans un pays "ennemie" à des milliers de kilomètres de celui de l'Oncle Sam. Les images du massacre de My Lai en 1968, massacre commis par des soldats américains sur des habitants innocents d'un village vietnamien, s'enchaînent sur l'écran de la salle de projection où sont assises deux étudiantes en doctorat de philosophie. Un bouc émissaire fut trouvé à l'époque pour apaiser la mauvaise conscience de l'administration militaire et faire croire au peuple américain que justice avait été rendue. Le mal n'est pas l'affaire d'un seul homme semble nous dire Kathleen, l'une des deux étudiantes, visiblement sous le choc des images terribles qui défilent devant elle. On s'insurge avec sincérité contre l'impunité dont bénéficient les vrais criminels de guerre, ceux qui font verser le sang, directement ou indirectement, et de sang-froid... L'innocence de Kathleen va basculer dans quelques instants sans qu'elle s'en doute. La journée se termine. Il est temps de rentrer chez soi en fermant les yeux sur les trafics qui s'opèrent dans la rue de ce quartier populaire de Manhattan que l'étudiante traverse profil bas pour ne pas attirer l'attention et esquiver des tentatives d'approche malvenues...

La nuit est tombée et les vampires sont de sortie, incognito. Ils fument des clopes sur un bout de trottoir, tout habillé de noir, quelques paroles prononcées pour soi dans une langue d'un pays de l'Est qui pourrait bien être la Roumanie, attendant qu'une proie se présente à eux. Ce soir ce sera Kathleen... Et rien ne sera plus alors pour elle comme avant... *« Regarde-moi et dis-moi de m'en aller. Ne me le demande pas. Dis-le moi ! »* sont les seules exigences de cette femme brune, cheveux courts, dans l'obscurité d'une allée sombre en contrebas de la rue. Kathleen a été entraînée là, et même projetée là, de force. Apeurée, tournant le dos à un mur qui l'empêche de fuir, elle fait face à une femme



qui ne lui veut visiblement pas que du bien. L'étudiante ne répondra pas aux attentes d'une agresseuse dont l'élégance est à la hauteur de l'effroi qu'elle véhicule. Kathleen n'exige pas d'elle qu'elle parte. Elle supplie plutôt qu'on l'épargne, qu'on ne lui fasse aucun mal. Les échanges s'arrêteront là. La morsure vampire prendra le relais. L'étudiante ne se débattrra pas et ne poussera aucun cri. Les dents de la jeune femme brune enfoncées dans sa chair à la base du cou, suffisent à suspendre le temps en attendant que la vie reprenne son cours, ou presque... Un dernier au revoir après ce qui pourrait ressembler à un baiser volé, et le sang coule encore par la plaie laissée après l'agression. Kathleen est encore sous le choc...

*« Bienvenue au club.*

*Tu veux savoir ce qu'il va se passer ?*

*Tu verras bien. »*

*La femme vampire après avoir mordu Kathleen*

S'estimer heureuse d'être encore en vie, qu'on ne lui ait pas tranché la gorge. Kathleen doit se contenter de cette parole policière après avoir fait son signalement dans l'enceinte de l'hôpital où elle s'est rendue pour se faire soigner... La jeune étudiante ne semble pas encore remise de sa soirée pour le moins agitée quand elle rentre chez elle. Le sang déborde des deux compresses qui recouvrent chacun des deux trous témoins de la morsure dont elle a été victime. L'extrême fatigue, accompagnée d'une souffrance lancinante et de délires, témoigne d'une transformation en court. La mutation est en marche.

Le cours de philosophie auquel assiste Kathleen traite des questions de culpabilité, du repentir et de la reconnaissance du péché, questions qui n'ont pas cours chez les impies puisqu'ils nient l'existence du mal, explique le professeur à un groupe d'élèves attentifs. La culpabilité et la souffrance sont des vertus défendues par les croyants qui y voient une occasion de se faire pardonner et gagner ainsi le repos éternel. Ces mots professoraux passeront bien au-dessus des préoccupations du moment de Kathleen qui doit se réfugier aux toilettes pour vomir... du sang. Elle est semble-t-il victime de crampes d'estomac qui la conduise à nouveau à l'hôpital pour des examens dont les résultats ne donneront aucune indication sur le mal qui la ronge. L'hypothèse du virus du sida est



évoquée pour être aussitôt évacuée. Le médecin penche plutôt pour « *une anémie chronique exacerbée par le choc traumatique* ». La jeune femme devra rester quelques jours en observation à l'hôpital et perfusée. Elle doit retrouver l'appétit, certes, mais malheureusement pour elle la nourriture dont elle a besoin n'est pas celle du commun des mortels...

La jeune femme rentre chez elle prématurément avant d'être retapée, reste cloîtrée dans sa chambre, et ne trouve aucun intérêt au plat qui se présente à elle dans le café où elle finit par aller retrouver son amie étudiante Jean. Elle ne semble pas dans son assiette, est d'une humeur cinglante et peu enjouée. Elle va alors se réfugier dans une exposition de photos prises des corps décharnés des victimes du génocide juif dans les camps de la mort. Un matériau pour le sujet de la thèse qu'elle prépare, semble-t-il. Comme pour le massacre de My Lai, l'horreur est aussi ici au rendez-vous des images brutes devant lesquelles un enfant se pose, immobile quelques instants, hypnotisé peut-être devant tant de violence. Elle est en nous depuis le début, nous dit Kathleen en voix off. Ce mal va rejaillir des entrailles de la jeune femme. On s'en approche à grands pas...

*« A présent, je connais la moitié de la vérité. C'est une moitié de plus que ce qu'ils ont admis. L'adage de Santayana : « Qui ne tire pas de leçon de son histoire est condamné à la répéter. » est un mensonge. Il n'y a pas d'histoire. Ce que nous sommes est en nous à jamais. Le seul problème est de juguler ce fléau qui ne cesse de croître. » Kathleen en voix off*

Le premier prélèvement sanguin se fera au bras d'un sans domicile fixe allongé endormi sur le trottoir. La seringue pleine d'un sang noir sera vidée dans la veine d'une jeune femme qui, après avoir ressenti ce que certains appellent le rush, se lèvera fière pour constater que le miroir ne renvoie plus son image. Ca y est, on y est, la transformation en vampire est effective. Fallait-il attendre que le sang étranger ait été absorbé une première fois pour que la conversion soit complète ?

Kathleen n'est plus la même femme. L'assurance et le mystère qu'elle dégage à présent, associés à un désir d'attirer à elle le commun des mortels, malgré une condescendance de façade, auront raison de son "innocence" de jeune fille... Ce qui compte désormais pour elle est la violence de sa volonté, en confrontation avec celle des humains. Kathleen est en train d'accepter sa nouvelle vie et d'appliquer les théories sur sa



propre existence, affirme-t-elle à son professeur de philosophie, circonspect, avec qui elle a rendez-vous. La thèse qu'elle a envisagé de rédiger, et le travail qui y est associé, n'est plus une priorité pour la jeune étudiante.

La femme vampire assume sa condition, attire sa future victime dans sa demeure et lui propose un shoot d'héroïne qu'elle accepte volontiers. Le professeur est tombé sous le charme de son étudiante et semble presque déjà sous son emprise. Il est tout autant surpris que les miroirs soient recouverts qu'attiré par ce qui l'attend... Le shoot est sacralisé. Dans une belle assiette se présentent : un sachet de poudre, deux seringues à insuline, deux morceaux de coton, deux ampoules d'eau stérile, une cuillère et une bougie. Kathleen glorifie la dépendance dont elle pense qu'elle fait bien plus de bien à l'âme qu'une thèse de doctorat.

Un point d'entrée et un point de sortie sont laissés en stigmates dans le creux du bras gauche d'un professeur de philosophie endormi tout habillé sur le lit de son étudiante. Le sang a été versé et recueilli par une jeune femme qui est désormais passée à une nouvelle étape, celle de la morsure salvatrice et contaminante. La victime sera atteinte à son tour par l'addiction pour devenir par la suite bourreau elle aussi.

Kathleen gagne en assurance, et n'hésite pas par exemple à provoquer sexuellement un jeune homme dans cette même rue où elle passait si discrètement au début de l'aventure... La bibliothèque universitaire devient le terrain de chasse morbide d'une vampire assoiffée de sang frais. Une étudiante en anthropologie en fera les frais. Mordue au cou, elle réclamera des explications à son bourreau, mais ne recevra en retour qu'une fin de non-recevoir et une absence totale de compassion. Pourquoi ne pas avoir exigé d'elle qu'elle parte, questionne Kathleen ? Quel est ce désir inconscient d'accepter le mal sans le chasser ? La décision est finalement celle de la victime, affirme Kathleen. Peut-être un mal présent pour un bien à venir, celui de la transformation. La question n'est pas de savoir si Kathleen est oui ou non sensible au mal qu'elle fait à son prochain, mais pourquoi la victime est surprise de son indifférence.

Malheureusement, les symptômes du manque vont se faire sentir chez la jeune femme. Son amie thésarde, Jean, s'inquiète de sa mauvaise mine... Il ne faudra pas longtemps à Kathleen pour se rassasier. Dans la rue, les fumeurs de crack côtoient les buveuses ou injectrices de sang...



La thèse de l'étudiante n'avance pas pour la simple et bonne raison qu'elle a mis de côté les cours et son travail. Elle philosophe seule, ou plutôt rumine dans son coin ses obsessions sur la culpabilité et le mal...

*« Je pourrais de l'intérieur. Mais je ne meurs pas. Je pourrais continuer à l'infini. Il nous faut tous payer la dette. La chirurgie esthétique camoufle les dégâts. Mais on ne peut échapper à l'origine du mal. » Kathleen en voix off*

Kathleen demande à Jean de la regarder en face, « *de regarder le péché en face, et de lui dire de partir* ». La morsure est inévitable encore une fois... La chaîne de contamination est loin d'être brisée. L'appétit de Kathleen est insatiable. Il est temps d'en savoir plus et de grandir. Kathleen est un bébé vampire. Elle va à la rencontre d'un professeur pour faire son éducation.

Peina jeune depuis une quarantaine d'années. Il a appris à contrôler son appétit et ses besoins de sang. Il sait que l'absence de contrôle provoque des dégâts et met un frein à l'intégration dans le monde des vivants. Il vit, lui, en ascète solitaire et sait se contenter de peu. Des bains de bouche avec du sang prélevé sur l'étudiante semblent suffire, ou presque... Il réussit désormais à se fondre dans la masse, à vivre et agir en mortel, boire du thé, sortir à la lumière du jour, déféquer, manger, dormir, travailler... Le premier conseil de Peina à Kathleen sera de lire *Le festin nu* de Burroughs pour comprendre ce qu'est le manque. Il veut lui apprendre ce qu'est la faim. Beau programme...

La jeune femme doit souffrir du manque pour réussir à le dépasser, Elle doit expérimenter la souffrance. Elle tentera de s'ouvrir les veines, en vain, pour satisfaire ses pulsions, ou peut-être pour en finir, mais, comme le dit Peina, « *On ne peut tuer ce qui est déjà mort. L'éternité dure longtemps. Il faudra s'y habituer.* »

Un bon samaritain recueillera Kathleen à même le sol dans la rue, à sa sortie de chez Peina, et la dépendance au sang dont souffre Kathleen sera assouvie encore une fois... Tout s'éclaire à présent pour l'étudiante. Les images des empilements de corps dans les camps de concentration refont surface. Ce déchaînement de violence s'explique par cette addiction au Mal qui le rend possible. L'étudiante affirme que « *La puissance de ce mal repose sur notre faiblesse face à lui.* » On est poussé



dans le précipice, ou on y plonge volontairement. Il s'agit de faire face à ses propres besoins...

*« La dépendance a une double nature. Elle satisfait l'appétit engendré par le Mal, mais elle trouble aussi la perception jusqu'à nous faire oublier qui nous sommes vraiment. Nous buvons pour échapper à l'alcoolisme. L'existence est la recherche d'une solution contre l'habitude. et l'habitude est pourtant notre seule solution. » Kathleen en voix off*

Kathleen a repris la rédaction de sa thèse et ira jusqu'au bout. Elle la soutiendra avec succès et la fêtera avec appétit... Toutes ses victimes, croisées tout au long de son parcours addictif, seront de la partie. La fête privée organisée en fin de soutenance se transformera en orgie de sang. Les victimes se sont transformées en bourreaux, et les invités encore mortels, ne le resteront pas longtemps. Le déchaînement bestial de morsures opérées soudainement et sauvagement ne seront pas sans conséquence sur l'état physique et mental de Kathleen...

La jeune femme déambule, hagarde et recouverte de sang, dans les rues de Manhattan comme un animal blessé et perdu. La fête s'est conclue pour la jeune femme par une sorte de surdose de sang. On lui viendra en aide, comme c'est arrivé à maintes occasions depuis le début de son parcours... L'hôpital l'accueille avec bienveillance, mais Kathleen veut en finir, trouver le repos. Elle demande, comme un appel à l'aide, qu'on ouvre les stores de sa chambre pour que la lumière du jour entre, mais la première vampire à l'avoir mordue, les referme. Elle vient rendre une dernière visite à l'une de ses victimes, et lui fait comprendre qu'il n'est pas aussi simple pour des êtres de leur espèce de trouver le repos, on veut bien la croire.

*« Pour trouver le repos, il faut du génie. C'est une question de discernement. R.C. Sproul dit : « On n'est pas pécheur parce que l'on pêche, mais nous péchons parce que nous sommes des pécheurs. » En d'autres termes, nous ne sommes pas mauvais pour le mal que nous faisons, mais nous faisons le Mal car nous sommes mauvais. »*

*La femme vampire à Kathleen*

Le repos éternel, Kathleen l'obtiendra après s'être confessée, avoir demandé le pardon, et reçu le corps du Christ qui se présentera à elle



sous la forme d'une hostie dont l'ingestion aura raison de son corps physique. La rédemption est au rendez-vous en même temps que la transcendance. Son corps spirituel pourra déposer une fleur sur sa tombe, celle d'une étudiante morte bien jeune, à l'âge de vingt-sept ans, âge mythique pour tous ces artistes décédés par overdose et dont la mort prématurée a alimenté leur légende...

De la dépendance à la rédemption, le parcours classique, presque stéréotypé, de l'utilisateur "addict" à une substance, prendra peu de détours dans cette oeuvre cinématographique. Associer l'addiction au Mal est aussi un grand classique, mais y mêler le vampirisme permet peut-être ici de déplacer l'objet de l'addiction et de ne pas faire du produit l'objet central de la quête de plaisir et de soulagement. C'est la quête de violence qui est présentée ici comme le symbole de la perte de notre humanité et celui de la glorification de la souffrance et de la mort. La quête de satisfaction recherchée dans la prise de produit, tend plutôt, elle, vers la sur-vie et donc peut-être alors la glorification de la vie, contrairement aux idées reçues...



### ***The addiction***

Un film de Abel Ferrara

Sortie en France, avril 1996

Sortie DVD chez Carlotta films, mars 2021

Distribution : Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco...

Durée 1h24

A lit cigarette is the central focus, held horizontally. The tip is glowing and has a small amount of ash. A thick plume of white smoke rises from the cigarette, swirling upwards and filling the upper half of the frame. The background is a dark green pool table with a pool cue and a ball visible in the lower left. The overall mood is dark and atmospheric.

# ASSOCIATION DE MALFAITEURS

POLAR DOPAMINÉ



# Association de malfaiteurs

*Une lecture du roman de Marin Ledun*

*Leur âme au diable*

*Editions Série Noire Gallimard*



Au moment de célébrer pour les uns, fustiger pour les autres, l'anniversaire des quarante ans de la loi Evin de janvier 1991, ce roman tombe à pic. Mais si, quand on parle de roman on parle aussi de fiction, il y a ici de quoi plonger dans la réalité du monde des cigarettiers, tant les personnages fictionnels se fondent dans un univers et des figures qui n'ont rien d'irréels. Les manoeuvres des fabricants de cigarettes pour contourner les législations en vigueur et tenter de continuer à vendre toujours plus de cigarettes, sont légion. La saga de Big Tobacco est celle de la construction d'une fiction totale, année après année, nous dit l'auteur. Et cette fiction repose sur une tromperie de taille, à savoir faire croire à l'humanité tout entière que le tabac est le bouc émissaire de politiques hygiénistes malvenues, et que la toxicité est surévaluée. On y va à grand renfort de campagne d'un marketing efficace et d'études scientifiques orientées, le tout accompagné d'un lobbying qui flirte bien trop souvent avec la corruption... L'idée de l'auteur de ce polar est de proposer une contre-fiction à celle construite par les cigarettiers, à savoir partir de personnages de fiction pour révéler la véritable histoire, cachée, des principaux acteurs de cette mascarade et des méthodes employées



pour tromper son monde. Derrière chaque cigarette consommée, il n'y a pas que le glamour qui reste inscrit dans l'imaginaire collectif depuis belle lurette, et qui a du mal à s'effacer, il y a aussi les décès des usagers et ceux en lien avec les batailles du marché illégal, cette contrebande qui sait prospérer sur la hausse de la taxation d'état...

On ne déboulonne pas aussi facilement un géant aux pieds d'acier surtout si son socle repose sur une demande toujours aussi importante, une absence totale de mauvaise conscience, et des soutiens de taille... Et si le marché s'essouffle dans certains pays en raison des politiques toujours plus contraignantes, alors on fait preuve d'imagination et de roublardise, ou on va voir ailleurs s'il n'y a pas moyen de faire son beurre...

Une vingtaine d'années se sont écoulées entre le premier et le dernier chapitre de l'histoire qui nous est proposée ici, mais une ellipse de dix ans sépare deux grandes parties, la première se déroulant entre le 28 juillet 1986 et le 9 novembre 1989, et la seconde entre le 21 mai 2000 et le 02 février 2007. Le vote de la loi Evin tombe dans cet espace-temps où la donne va considérablement changer pour les cigarettiers qui devront faire avec et sauront tirer leur épingle du jeu, n'en doutons pas. L'histoire de la cigarette est celle d'un produit qui a su se rendre attractif, désirable et même indispensable malgré tout le mal qu'on a pu dire de lui. Cette prouesse, Big Tobacco en est sûrement responsable, puisqu'elle a su jouer avec des valeurs comme la liberté, l'indépendance, le plaisir, ou l'élégance, chères à tout être humain. Il faut savoir souffrir pour être beau et libre, diront certains. Et si la cigarette tue un fumeur régulier sur deux, alors réfugions-nous derrière un bel écran de fumée pour ne pas le voir...

*« En cuisine tabagiste, c'est ce qu'on appelle le saucage.*

*De l'ammoniac est ajouté pour favoriser la transformation des feuilles et rendre la fumée moins acide. Le résultat est un arôme sucré délicieux qu'on nomme american blend, davantage chargé en nicotine.*

*Le résultat, c'est tout simplement le tabac blond, celui qui est fumé par des centaines de millions de consommateurs dans le monde.*

*Voilà pourquoi l'ammoniac est précieux. » Extrait p. 29*

Cette enquête de vingt ans commence en juillet 1986 sur une route départementale normande, entre Harfleur et Gainneville. Douze mille litres d'ammoniac liquide contenus dans deux camions-citernes floqués du logo



de la société Yara, sont braqués par quatre hommes cagoulés. Le chef des opérations : un homme corpulent et baraqué, la trentaine, dénommé Anton Muller. L'ammoniac sera transvasé dans deux autres camions-citernes, immatriculés, eux, aux Pays-Bas, au nom de la société Vita Trucks. L'objectif à atteindre est une plateforme de stockage portuaire de la société European General Tobacco, surnommée « Big T », comme Big Tobacco, et installée aux Pays-Bas. L'ammoniac atterrira à Sydney pour accompagner le tabac contenu dans les cigarettes fabriquées dans des usines australiennes... En attendant, les deux chauffeurs des camions-citernes braqués sont enfermés dans le coffre d'une R9 pendant deux heures. Au moment de les libérer, l'un d'eux, nommé Guérin, s'enfuit. L'autre est déjà mort d'une hémorragie cérébrale... Anton Muller désigne deux de ses hommes cagoulés pour traquer le fuyard et n'y va pas par quatre chemins pour les deux autres qu'il élimine à l'arme automatique pour les placer ensuite dans la R9 qu'il transforme en brasier. Les traces de cette opération doivent être effacées sur-le-champ.

Guerin, le chauffeur fuyard, n'est autre en fait que le petit ami d'une certaine Hélène Thomas, étudiante travaillant en alternance au siège parisien de la société Yara et informatrice pour Muller. C'est elle qui lui a fourni les feuilles de route des deux camions-citernes braqués... Guerin ne survivra pas à sa fuite. Il sera retrouvé chez lui au Havre, assassiné par un personnage qui tiendra une place considérable dans ce récit fleuve, à savoir un certain David Bartels, jeune cadre dynamique d'à peine vingt-neuf ans à la solde de Big T. via le cabinet de conseil Fox et Reynold Consulting qu'il dirige...

*« Bien sûr, l'argent n'est pas le problème. Les sept morts non plus. Le problème, c'est le manque à gagner à court terme et la perte de parts de marché. Car les fumeurs n'attendent pas. Ils se comportent comme des junkies impatients, en manque de leur dose quotidienne. Si leurs cigarettes blondes ne sont pas disponibles, ils se rabattent sur une autre marque. Chaque camion-citerne brûlé, ce sont des millions de cigarettes que les Français ne fument pas aujourd'hui et qu'ils achètent à la concurrence. » Extrait p. 29-30*

Ce vol d'ammoniac n'est malheureusement pas le premier dont a été victime la société Yara. Ces derniers temps, les camions-citernes ont



tendance à se faire la malle. On compte sept braquages en huit mois. Une plainte a donc été déposée par la société Yara auprès de la SEITA (Société nationale d'Exploitation Industrielle des tabacs et Allumettes) pour impayé. Trop d'ammoniac perdue, non livrée et non payée. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase est le dernier vol en date, celui de juillet 86, qui a fait sept morts, dont les deux chauffeurs innocents. La société Yara soupçonne bien entendu ses concurrents de magouiller pour faire baisser le prix de l'ammoniac...

Et c'est là que l'inspecteur de la brigade financière de Nanterre, Simon Nora, entre dans la danse. Il enquête sur les possibles conflits d'intérêt et veut savoir ce qu'il s'est passé dans cette journée du 28 juillet 1986. Il commence par enquêter auprès de la société Vita Truck, concurrente de Yara et responsable du transport d'ammoniac pour la société Big T. Aucun braquage à déplorer du côté de cette société Vita Truck, représentée par David Bartels, toujours lui. L'inspecteur Nora n'aura de cesse, tout au long du roman, et en parallèle de l'enquête de la police judiciaire, de tenter de prouver l'implication de Bartels et de Big T. dans ces histoires d'ammoniac subtilisé et des meurtres qui y sont associés...

« Plus ils chercheront à interdire nos produits ou à réglementer la consommation, plus ils seront sur notre dos et sur celui des consommateurs, plus nos services marketing deviendront puissants. Nous devons changer les règles du jeu si nous voulons en rester les maîtres. (...) C'est pourquoi, désormais, nous ne vendrons plus uniquement des cigarettes. (...) Nous vendrons aussi du rêve. Du rêve et de la liberté. » David Bartels Extrait p. 35

Les affaires prospèrent au mieux du côté du consultant Bartels. Une de ses attributions consiste à faire du placement de produit. La privatisation de la chaîne TF1 en cette année 1986 tombe à point nommé car elle signifie bien plus d'émissions sportives populaires et donc davantage d'opportunités de placer la marque European G. Tobacco... Malgré tout, et ce depuis la loi Veil de 1976 réglementant la publicité, les défis à relever sont immenses et Bartels compte bien s'atteler à la tâche. Le marketing sera l'arme prioritaire de persuasion des consommateurs pour contrer les politiques de prévention sanitaires. La guerre est déclarée depuis un bail et pas question de perdre trop de batailles. L'opinion



publique est plus sensible qu'avant aux problématiques sanitaires en lien avec le tabagisme, et des procès ont déjà été intentés contre Big T. pour des campagnes de publicité illégales. Il faut donc surfer entre légalité et illégalité pour que la communication passe et qu'on évite ces procès malvenus. Le rôle de Bartels est d'huiler les rouages entre les différentes branches de Big T., à savoir la production de tabac, la manufacture des cigarettes, les chimistes, les camionneurs et livreurs, les avocats, le service recherche et développement, et celui du marketing. Il fait également du lobbying auprès des politiques pour limiter la casse, en tentant par exemple d'éviter les augmentations trop importantes de taxes sur le tabac. Ce lobbying peut facilement aller jusqu'à la corruption pour influencer les projets de loi. Bartels est diplômé de HEC et de l'ENA, est un ancien assistant parlementaire et sait donc utiliser à plein son réseau... L'ironie veut que sa maîtresse du moment soit une activiste antitabac. Elle travaille comme animatrice santé au service « information et prévention contre le tabac » d'une antenne locale de la CPAM...

Depuis quelques mois, le brillant consultant, régulièrement sous cocaïne ou amphétamine, est censé financer le plus possible de programmes de recherche sur le tabac, à condition bien entendu que les conclusions créent le doute chez les consommateurs, celui que la toxicité du tabac n'est pas si évidente. On crée en somme des contre-feux pour ne pas faire basculer totalement l'opinion publique du mauvais côté et la faire relativiser les méfaits du tabac... Et pour contrôler au maximum tous les acteurs de cette grande mascarade, Bartels a besoin d'un homme de main de confiance. C'est le rôle que tient Anton Muller, un mercenaire fidèle, au service d'un homme peu scrupuleux.

*« L'idée consiste à soutenir la science et à l'étouffer. (...) Le génie, là-dedans, consiste à savoir utiliser la bonne science pour faire diversion et gagner du temps, histoire de pouvoir dire : Vous voyez, nous sommes des gens responsables, regardez toutes les recherches que nous finançons ! A cet effet, il faut identifier et recruter des scientifiques pour le compte de Fox et Reynolds Consulting. Afin de mieux les contrôler. Ou de préférence les corrompre, lorsque c'est possible. » Extrait p. 39*

Un autre personnage va entrer dans l'arène. Il s'agit d'une dénommée Sophie Calder, qui se fait appeler dans le travail Valentina.



Ancienne mannequin, elle dirige désormais une petite agence spécialisée dans l'événementiel sportif, Live-Events. C'est une amie d'Anton Muller. Il va lui demander de prendre sous son aile et de cacher Hélène Thomas, l'étudiante ex-petite amie de Guerin, car il a peur que le lien soit fait avec le braquage de juillet 1986 et qu'elle soit en danger. Il la protège en quelque sorte de Bartels dont il sait être capable de tout... La jeune étudiante pourra se mettre au service de Valentina à qui Muller propose, en contrepartie, de travailler pour un client d'exception, à savoir David Bartels qui va avoir besoin par exemple de présences féminines dans les paddock de l'équipe de moto Grand Prix créée par Big T...

Le sport, c'est le dada de Bartels. L'homme a une imagination débordante et pense que les compétitions sportives sont des vecteurs de propagande gagnants. Le sport véhicule des valeurs positives, et si les exploits qu'on y vit peuvent être associés à une marque de cigarettes, Big T. ne pourra que s'en féliciter. Il suffit au fumeur d'allumer sa cigarette pour vivre par procuration et dans son canapé les exploits diffusés à la télévision et qui lui sont sinon inaccessibles... D'autres valeurs positives peuvent être sollicitées, comme la compassion et l'entraide. C'est la raison pour laquelle Big T. sponsorise également des événements caritatifs. On se place sur tous les fronts de la positive attitude pour renverser l'aspect mortifère associé à la cigarette.

*« Des happenings sont organisés, l'occasion pour Bartels et des cadres d'European G. Tobacco de s'afficher en public aux côtés de stars du sport ou d'hommes politiques, de créer des liens et d'assurer une couverture médiatique positive qui atténue l'image dégradée que peut avoir le tabac. Le message est simple : des victimes sont à déplorer, le produit est mauvais pour la santé, mais Big Tobacco est un acteur majeur de la société qui sait se montrer désintéressé et prendre soin des plus faibles là où l'Etat a failli. » Extrait p. 186*

Valentina et Hélène travaillent comme femmes sandwich sur les circuits. Elles s'affichent dans des tenues sexy et distribuent des sourires et des goodies Honda et Big Tobacco. L'idée est d'attirer l'attention des télévisions sur le bon pilote, celui qui roule pour l'écurie Big T. Mais Sophie Calder, alias Valentina, va bien plus loin que ça pour le jeune loup Bartels. Elle lui confie des mannequins de son agence pour jouer le rôle d'escort-



girls... Hélène Thomas de son côté a été portée disparue par ses parents qui ne savent pas qu'elle travaille pour Valentina désormais, que sa nouvelle vie lui plaît et que pour rien au monde elle reviendra en arrière. Un avis de recherche a été lancé et c'est un tout jeune inspecteur, Patrick Brun, qui se donne la mission de retrouver l'ex étudiante. Il l'a promis à ses parents.

Le rôle que tient Anton Muller est plus discret. Il est en charge de mettre la main sur un scientifique prêt à faire des recherches orientées après s'être mis en cheville avec Bartels. Muller va pour cela chercher les points faibles des candidats potentiels, à savoir les failles dans leur vie sentimentale, professionnelle ou familiale. Filatures, planques, introduction au domicile font partie de la panoplie des méthodes employées pour dénicher le bon pigeon. Un scientifique sera hameçonné, le professeur Maillard. Il n'y a plus qu'à lui faire accepter le marché avec l'appui d'arguments de poids.

Une autre préoccupation d'importance s'invite dans la partie de dupe : la menace d'une grève des buralistes pour protester contre la hausse de la remise sur le timbre-poste. Les menaces de grève touchent aussi les sites de production du tabac... Alors, ni une ni deux, le lobbyisme entre en action, et avec la manière forte si nécessaire. On va faire pression auprès de la Confédération des buralistes pour limiter l'impact de ces grèves et la prolifération de la contrebande.

*« C'est ça, votre putain de boulot : montrer que nos produits sont pour tous les hommes et toutes les femmes en âge de fumer, sans discrimination aucune ! Pédés, gouines, camés, vieux, enfants, sidaïques, cancéreux, catholiques, bougnoules, chinetoques, fascistes, racistes, xénophobes, intégristes, tous, vous m'entendez ! Tous ! Même les homophobes comme vous ! Tous, putain, pourvu qu'ils paient ! »*  
*David Bartels à Eduardo Rojas, directeur des ventes du secteur Grand Ouest d'European G. Tobacco. Extrait p. 178*

Du côté de l'inspecteur Nora de la brigade financière, l'enquête avance à petits pas. Les rapports s'accumulent et sont présentés régulièrement dans le récit. Ce sont des transcriptions partielles de documents écrits ou audio prélevés suite à des perquisitions ou dans les archives de la société de consulting de Bartels. Ils nous en apprennent



beaucoup sur l'état d'esprit des cigarettiers et leur manoeuvres... Nora est à la recherche d'un certain Monsieur X, maître d'oeuvre de toute cette histoire.

*« Le marketing, qui est devenu un outil indispensable pour promouvoir nos produits, se nourrit de deux choses, le sexe et la peur. La peur fait vendre, c'est un fait. Plus les consommateurs de nos cigarettes ont la trouille des bombes et des tarés qui tirent dans le tas, plus ils fument. Voilà un autre fait. Le Marketing et la consommation sont les clefs de voûte de l'économie. (...) En donnant aux gens ce qu'ils réclament, nous les rassurons. Ce faisant, nous faisons acte de résistance et de patriotisme. Qui pourrait nous le reprocher ? » Bartels. Extrait p. 120*

Faisons un saut dans le temps. Les années 90 sont désormais derrière nous. La loi Evin s'est inscrite durablement dans le paysage, et les cigarettiers doivent faire preuve d'imagination pour soutenir les ventes de tabac... Où en sommes-nous des affaires de David Bartels et associés ? Le cabinet de Fox et Reynolds Consulting n'existe plus. On est reparti sur de nouvelles bases. Bartels a monté avec Eduardo Rojas, directeur, en pleine ascension, des ventes du secteur Grand Ouest d'European G. Tobacco, BRS Conseil, un cabinet qui s'efforcera d'exploiter les failles de la loi Evin. La société a embauché davantage de lobbyistes, d'avocats et de commerciaux. La machine à biaiser les politiques de santé publique est en marche forcée. Il ne faut pas relâcher la pression même si les chiffres de vente de ces dix dernières années pour Big T. sont excellents. La chute du mur de Berlin et le démantèlement de l'ex-bloc de l'Est ont ouvert des marchés lucratifs, dont celui d'une contrebande organisée par Big T. lui-même sur les bases de celle déjà existante. C'est BRS conseil qui a été officiellement chargé par la maison mère de superviser ce marché noir. Un quart de la production des usines serbes se perd volontairement en transitant par le Montenegro, et réapparaît en Europe de l'Ouest. Les mafias locales, mais aussi italiennes, sont mises à contribution et facilitent les opérations. La corruption et le blanchiment d'argent ont la belle vie... Anton Muller, l'homme de main de Bartels, est dans la place.

Pour ce qui est de Valentina, fini le sponsoring sportif, désormais interdit. La nouvelle stratégie consiste à proposer des campagnes de prévention qui, sous couvert d'inviter les jeunes à ne pas fumer, délivrent



des messages subliminaux invitant finalement les jeunes à le faire.

Et l'inspecteur Nora dans cette histoire ? Il a dû encaisser son échec dans la résolution des sept meurtres perpétrés en juillet 1986, mais n'a pas lâché l'affaire. Il s'est mis en tête de monter un procès d'ampleur contre les industriels du tabac. Tout document récolté est bon à joindre au dossier à charge : interrogations de témoins, collection de produits de contrebande, informations récoltées auprès des fournisseurs, assignations à comparaître, rapports d'experts scientifiques indépendants, documents prouvant l'implication de députés européens, etc... On s'échine à prouver que tout ça n'est pas très net. On épluche les contacts de BRS Conseil. On traque la route de l'Est de la nicotine pour mettre la main sur les produits de contrebande. On sollicite des journalistes grands reporters lanceurs d'alerte, pour que des dossiers sortent. On va aussi fouiller du côté de Sophie Calder, alias Valentina, et tenter de la mettre dans sa poche, ainsi qu'Hélène Thomas retrouvée finalement par l'inspecteur Brun. On continue d'essayer d'identifier ce mystérieux Monsieur X, présent sur place au moment des meurtres de 1986... Au parlement Européen, une commission tabac spécial fraude est créée. Ca avance, tranquillement mais sûrement...

*« L'industrie du tabac est en guerre depuis son origine. Son existence n'est qu'une succession de batailles menées tambour battant contre ceux qui cherchent à la détruire par tous les moyens. L'état de guerre permanent est son essence même. Bartels est une arme au service de Big Tobacco. Ni plus ni moins. Les armes ne sont jamais responsables des dégâts qu'elles causent. On les utilise pour monter au front, on les remet à la signature des armistices. Bartels n'existe que parce qu'on a besoin de lui. »*

*Extrait p 497-498*

Bartels est donc en guerre permanente et se couvre comme il peut. Il tente de son côté de transiger avec la Commission Européenne. En contrepartie de la hausse des prix du tabac et de l'obligation par exemple d'inscription du logo « *Fumer tue* », il souhaite reprendre la main sur la contrebande de cigarettes.

Dans ce roman-fleuve, chacun des personnages tente de tirer son épingle du jeu, d'atteindre ses objectifs ou de sauver sa peau. Ces parcours de vie suivent les mouvements qui agitent l'industrie du tabac



depuis belle lurette... Nous sommes déjà allés bien loin dans cette aventure, et laissons désormais aux lecteurs la possibilité de découvrir seul le dénouement de l'histoire... Gageons que ce ne sont pas toujours ceux qu'on aimerait voir gagner qui gagnent au final...

*« En quoi suis-je responsable ? Ces gamins ont choisi de fumer. Je ne leur ai jamais mis de cigarette de force dans la bouche. Je ne leur ai jamais donné l'argent pour qu'ils puissent se les offrir. Je n'ai pas bâti les bureaux de tabac qui les vendent. Je n'ai pas planté et récolté le tabac qu'ils fument. Et je n'ai pas voté les lois qui permettent de faire tout cela. Je ne permets pas aux gens de fumer, Madame. Il y a méprise. Je vends des cigarettes aux buralistes. C'est mon métier. Et je le fais bien. »*  
*Extrait de l'audition publique de Eduardo Rojas. Extrait p. 538*

L'histoire du combat contre les cigarettiers n'est qu'une succession de batailles rarement gagnées d'avance, où chacun défend ses intérêts, soit en se rangeant dans le camp d'une santé publique nécessitant inévitablement l'intervention de l'état, soit dans celui de la liberté d'un commerce laissant à l'utilisateur le choix final de consommer ou pas les produits. Mais encore faut-il que ce dernier soit informé correctement et non pas floué. Entre libertés et contraintes, les équilibres à trouver valent autant du côté des fabricants et vendeurs que du côté des acheteurs et de la puissance publique. Une chose est sûre, si l'on a fait le choix d'une légalisation contrôlée du tabac, ce qui est le cas dans l'ensemble des pays du globe, difficile de faire le procès aux cigarettiers de vouloir tout entreprendre pour en vendre, dans la limite de la légalité bien entendu...



### ***Leur âme au diable***

Un roman de Marin Ledun  
Editions Gallimard - Série noire, mars 2021  
608 pages, 20 euros

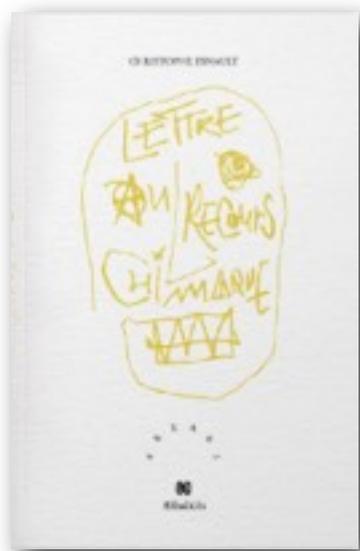


**COMPLÉMENT  
D'ACTUALITÉ**



**Nous vous proposons un complément d'actualité culturelle  
des derniers mois : essais, romans, films, séries,  
bandes dessinées, ou autres...**

***Ces articles sont parus sur la plateforme Addict'aide  
de mars à mai 2021***



**Lettre au recours chimique  
Un long poème de Christophe  
Esnault**

Une centaine de pages, sous forme de long poème épique, suffisent à entrer au cœur du combat que mène cet écrivain avec la dysphorie, cette perturbation de l'humeur qui entraîne des malaises, une anxiété et parfois des réactions coléreuses. Cette pathologie est traitée à grand renfort de neuroleptiques, et ce sont bien ces traitements que l'auteur-narrateur questionne ici, avec virulence. Et il n'y va pas de main morte... Ce poème est un long cri d'indignation et même de colère, souvent contre l'industrie pharmaceutique et l'institution psychiatrique qui fabrique à tour de bras en amont et distribue par facilité en aval aux patients des psychotropes qui jouent le rôle de pilules magiques contre une agitation cérébrale qui dérange. Christophe Esnault va plus loin et considère même que l'on invente une molécule pour, dans un second temps, inventer une pathologie qui lui sera associée. Il défend l'idée que l'on oublie un peu vite l'écoute, ou du moins que l'on donne la priorité au recours chimique...



*« Allons-y pour la déviance  
Je suis un déviant  
Dans un monde de normophates  
Ceux qui n'ont que la norme pour ne pas penser  
Avec leur mode binaire  
Et leur rigorisme  
Leurs priorités ne seront jamais les miennes » (Extrait p. 47)*

Christophe Esnault condamne par exemple les injonctions telles que « Reprenez vos médicaments » ou « Vous n'auriez pas dû arrêter » ou « Ce médicament vous fait du bien, prenez-le ! » ou même « Ne vous posez pas de question ». Il regrette que la norme soit la discrétion et que le trop-plein d'émotions ou l'emportement soit condamné. Ne pas « vivre trop haut », ou sinon... L'inadaptation est un verdict et entre alors dans le viseur des institutions... L'écrivain a été diagnostiqué névrosé obsessionnel, psychotique, hystérique, exhibitionniste, pervers narcissique ou bipolaire. Cela fait quinze ans qu'il prend des neuroleptiques, et aimerait pourtant pouvoir s'en passer. Mais les médecins ne s'intéressent qu'à sa pathologie sans chercher à en savoir plus sur ses autres maux, ses circonstances de vie dégradées, son parcours d'écrivain ou même sa philosophie de vie... Tant que l'on a à disposition le bon médicament.

*« Et quand tu avais déniché ta plaquette de neuroleptiques  
Ou plutôt dans l'heure qui avait suivi  
La prise de trois médicaments  
Tu t'étais inventé que cette drogue  
Ne venait pas de la pharmacie  
C'était juste la drogue la plus puissante du monde  
Pour retrouver la plénitude et le bien-être suprême » (Extrait p. 71)*

Alors oui, bien entendu, l'écrivain reconnaît que le recours chimique participe de son confort de vie et permet inévitablement de lutter contre ses névroses, mais des alternatives devraient être bien plus explorées pour éviter la surexposition chimique. La béquille prend de plus en plus de place et sait se rendre indispensable. L'efficacité chimique devient dogmatique. S'y attaquer, c'est remettre en cause le travail des soignants ou même « l'art du soin »... Christophe Esnault questionne aussi les



conséquences à long terme d'une prise de médicaments dont la prescription originelle ne devait surtout pas dépasser sept semaines, lui avait-on annoncé. Les effets de ces médicaments sur son psychisme ne sont pas négligeables, mais n'ont pas toujours été les bienvenus. Extrême fatigue, dépression grave, idées suicidaires continues, et difficultés au travail ont fait partie du pack recours chimique à l'occasion de la prescription de deux médicaments en particulier... L'écrivain lutte finalement autant contre sa pathologie que contre ses remèdes...

La charge héroïque et poétique de Christophe Esnault dépasse ici largement celle de la psychiatrie. Elle va taper à la porte d'une norme sociétale institutionnalisée et de la vénalité des laboratoires encouragée par des prescriptions de confort et un système qui exclue ses fous, ou du moins les met chimiquement en veilleuse...



### Caïd

*Une mini-série de Nicolas Lopez  
et Ange Basterga*

*Diffusion Netflix (mars 2021)*

Il y a du *C'est arrivé près de chez vous* ou du *Blair Witch Projet* dans cette mini-série, caméra embarquée, qui compte dix épisodes très courts, entre dix et quinze minutes environ chacun. La série est dérivée d'un long-métrage des mêmes réalisateurs, sortie en 2017... Un tournage de clip en milieu "hostile" se transforme en règlement de compte sanglant. Ici, on n'y va pas par le dos de la cuillère. On cherche à nous impressionner, à nous faire peur dès le début. Franck et son cameraman Thomas ont rendez-vous avec un certain Tony, chef de réseau tout juste sorti de prison, au coeur d'une cité du midi de la France dont l'entrée est gardée par un petit



groupe de jeunes qui filtrent les entrants devant montrer patte blanche... Franck est un réalisateur envoyé par une maison de disque pour récupérer les images nécessaires à la réalisation du clip promotionnel d'une chanson de rap interprétée par Tony.

Le chef de réseau rêve d'ailleurs, et s'il s'est lancé dans le rap, sans se faire trop d'illusion tout de même, c'est surtout pour trouver une bonne raison de sortir d'un milieu fermé dont on ne s'échappe pas si facilement. Le clan et la solidarité de façade, qui est censée en faire le ciment, sont aussi une forme de prison pas si dorée que ça, ou au moins un piège. S'en dégager, c'est en quelque sorte abandonner sa communauté et ses pairs dealeurs à leur sort. C'est du moins ce que ressent Tony, et ce qui l'empêche de franchir entièrement le cap... Il est aussi question d'éviter de faire entrer les prochaines générations dans ce milieu du trafic, à l'image du petit frère de Tony qui fait tout pour être partie prenante de cet univers mais que la grande soeur protège au mieux, en vain...

*« Ca y est, maintenant j'ai envie de faire autre chose. Suis fatigué. C'est bon j'en ai marre. Tu sais comment c'est le charbon (le deal), une fois que tu as commencé et que tu es rentré dedans, pour en sortir, c'est pas facile. Tu sais moi j'aurais jamais cru qu'un label pouvait me contacter. Maintenant que j'ai vu qu'il y a un label qui peut me contacter, et que je peux faire du rap, j'ai envie de sauter sur l'occasion... (...) Il faut que je fasse ma vie aussi. » Tony à Franck*

Cette sensation d'enfermement, Franck et son cameraman vont assez vite la ressentir aussi. Ils ne sont pas véritablement les bienvenus dans la Cité qui se méfie des caméras sur des lieux de deal qui tournent à plein régime... Quitte à être coincé là, malgré l'hostilité ambiante, sauf de la part de Tony bien entendu, autant prendre le maximum d'images avec les risques qui sont associés à ces prises de vues, d'autant que la maison de disques demande du croustillant pour alimenter le clip et se préoccupe peu des dangers que prendront les deux protagonistes. Franck et son cameraman sont autant sous pression que Tony, et les seuls moments de respiration qui nous sont proposés sont un barbecue convivial sur les toits de la cité et une visite chaleureuse chez la mère de Moussa, le partenaire de deal et ami d'enfance de Tony. On comprend lors de cette visite que l'implication de Moussa dans le trafic est la conséquence d'un rêve brisé

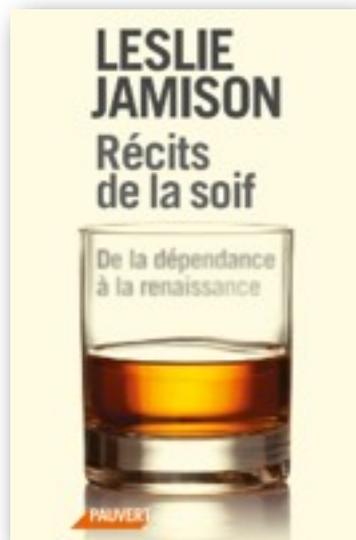


de footballeur professionnel...

Tirer son épingle du jeu dans cet univers du deal, c'est, semble-t-il, affirmer son autorité et ne surtout pas faire de compromis avec les ennemis déclarés... Pour tourner la page du deal dans son parcours de vie, Tony ira bien trop loin, et ce malgré les promesses faites à sa soeur pour éloigner son petit frère de cet univers... Au final, Franck, le réalisateur et Thomas, son cameraman, seront confrontés en direct à un règlement de compte armé et sanglant entre bandes rivales... Même s'il semble si difficile dans cette cité d'échapper à une voie toute tracée, celle du deal, on ne peut passer à côté des petites graines d'espoir disséminées ici et là, notamment une énergie qui saute aux yeux (boostée, certes, par l'adrénaline libérée) et les rêves persistants de jeunes qui peuvent déplacer des montagnes pour les accomplir...

Cette cité d'une commune des Bouches-du-Rhône n'est, certes, pas montrée sous son meilleur jour même si le soleil tape, mais la courte apparition d'un habitant de quartier plus âgé que tous les personnages de cette fiction laisse entendre qu'il est temps de changer les présentations toutes faites sur ces cités, associées depuis bien trop longtemps au trafic de drogue, et de mettre en avant les initiatives positives qu'elles abritent. Ne pas se voiler la face vaut aussi bien pour le mauvais que pour le bon, au risque sinon d'une stigmatisation qui tend inévitablement vers l'abandon...

*« (à Tony) Ne montre pas ton business... Montre autre chose. Dis-leur que tu dors pas la nuit, que tu ne sais pas si tu vas être vivant ou mort. Dis-leur que tu sors de prison et que tu ne sais pas si tu vas y rentrer ou si tu vas mourir. Dis-leur... C'est ça qu'il faut montrer aussi. (à Franck) Filmez les gens qui se lèvent tôt, à six heures du matin, pour aller faire des ménages, pour payer à manger à leurs enfants, des pères qui partent aller travailler avec leur glacière. Filmez-les ! Filmez les enfants qui réussissent. On n'a pas la même chance que tout le monde ici. On est tout seul. Ce que vous faites, c'est nous enfoncer encore plus. » Un habitant du quartier*



### *Récits de la soif*

### *De la dépendance à la renaissance*

*Un récit de Leslie Jamison*

*Editions Pauvert (février 2021)*

Leslie Jamison ne sera plus jamais seule. Elle s'est fait accompagner dans son récit, et pour la postérité, par un certain nombre d'auteurs qui, comme elle, ont eu des démêlés avec l'alcool ou autres psychotropes, mais surtout ont écrit sur leur addiction. "De la dépendance à la renaissance", énormément de récits s'inscrivent dans cette thématique, et il est facile de pointer du doigt cette sensation de "déjà-vu" quand on se plonge dans le récit de cette auteure américaine, reproche que son entourage lui a d'ailleurs souvent fait. Et pourtant il y a du nouveau ici. Entre récit autobiographique, étude littéraire, mémoires et essai, le mélange des genres permet de lire la problématique alcoolique de Leslie Jamison au regard de celle de ses confrères d'écriture, beaucoup déjà décédés, mais ayant marqué la littérature de leur temps...

Confronter ses usages quotidiens intensifs, et les préoccupations constantes qui y sont associées, à sa tâche d'écriture, autre préoccupation, et ce jusqu'à aller écrire précisément sur l'alcool, ou autres drogues, ce n'est pas une mince affaire. Mais il y a sûrement une forme de libération ou d'exutoire dans le procédé. C'est du moins en partie ce que recherche Leslie Jamison, même si l'ouvrage n'a commencé à émerger qu'après quatre ans d'abstinence, mais l'a bien aidé, dit-elle, à tenir ses objectifs, à savoir se débarrasser petit à petit d'une obsession...

Le parcours d'usage, puis de sevrage, de l'auteure, est donc régulièrement émaillé d'études de cas, en quelque sorte, d'oeuvres ou de parcours d'auteurs que la narratrice considère comme des références en la matière. De Marguerite Duras à William Burroughs, en passant par John Berryman, Charles Jackson, Malcolm Lowry, Raymond Carver, Denis



Johnson, John Cheever, George Cain, Jean Rhys, David Foster Wallace, et même Stephen King, Leslie Jamison veut comprendre comment ces écrivains se sont appuyés, comme elle, sur leur vécu en prise directe avec l'alcool, pour en faire de la littérature... Au comment on en est arrivé là, on n'obtient toujours plus de réponses que quand on questionne le pourquoi. Leslie Jamison nous raconte donc essentiellement comment l'alcool a envahi sa vie littéraire et ses aventures sentimentales, avec passion...

*« Les récits sur l'addiction insistent souvent sur le fait que l'on ne peut pleinement expliquer la dépendance. C'est un trope du genre. « Je lui ai dit que je buvais beaucoup », écrit Marguerite Duras, évoquant un jeune homme qu'elle venait de rencontrer, « que j'avais été hospitalisée à cause de cela, et que je ne savais pas pourquoi je buvais autant ». Comme Jackson l'affirme, la question du pourquoi a cessé depuis longtemps. Dans Junk, Burroughs anticipe les questions - « Pourquoi avoir pris des stupéfiants ? Pourquoi avoir continué de vous droguer au point de devenir toxicomane ? » -, mais refuse d'y répondre : « La drogue gagne par défaut. » La plupart des toxicomanes, écrit-il, « ne se souviennent pas de pourquoi ils ont commencé. » Extrait p. 134*

Les chapitres s'articulent autour de mots emblématiques qui les titrent : *Émerveillement, abandon, responsabilité, manque, honte, capitulation, soif, retour, confession, humilité, chœur, salut, châtiment, retrouvailles*. Des mots qui sont autant d'étapes vers la renaissance et qui ressemblent à des cailloux que l'on aurait jetés sur un parcours de dépendance pour ne pas se perdre, poser des jalons et s'y retrouver un jour ou l'autre...

L'alcool s'est invité assez tôt dans la vie de Leslie Jamison, avec force et persistance. Née en 1983 d'un père alcoolique, lui-même fils d'un usager alcoolique, son alcoolisation massive l'accompagnera durant de longues années et s'installera durablement tout au long de son parcours d'écrivaine sans que son entourage s'en rende compte à sa juste valeur... L'étudiante en littérature à Harvard participera à 21 ans à un prestigieux atelier d'écriture à Iowa, où bien d'autres écrivains célèbres ont fait leurs armes, défendra à Yale une thèse consacrée à l'addiction et à la création dans la littérature américaine du XX<sup>ème</sup> siècle, et collaborera à des magazines importants...



L'alcool sera toujours à ses côtés jusqu'à ce que la rencontre avec les Alcooliques Anonymes, incontournables outre-Atlantique, l'invite à considérer l'abstinence comme une issue, une issue qui n'exclue pas la poursuite du travail d'écrivaine, et ce malgré les craintes... Ces compagnons de littérature l'accompagneront tout au long d'un parcours de vie loin d'être arrivé à son terme...

Toutes ces voix d'écrivains entremêlées constituent une somme où se dégagent des forces et des faiblesses communes, au travers de récits pluriels d'auteurs "addicts" qui, compte tenu de leur origine sociale, leur genre et leur couleur de peau n'ont pas tous été traités à égalité. Comme le dit si bien Leslie Jamison, une femme qui consomme sera toujours bien plus coupable qu'un homme. Mais si cette femme est blanche et d'un milieu aisé, elle sera toujours mieux traitée que bien d'autres de ses concitoyens... Chaque société a choisi d'un côté ses consommateurs acceptables de substances et de l'autre ses usagers de drogues à bannir... Un parcours addictif est donc jalonné d'obstacles qui n'ont pas seulement à voir avec le produit...

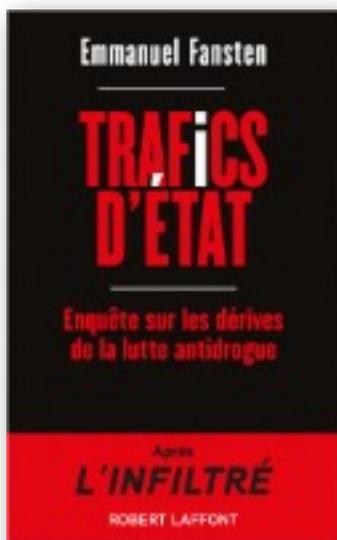
Il y a beaucoup à apprendre des écrits d'usagers qui, même si beaucoup se ressemblent quant aux rapports aux produits, ont de quoi alimenter un récit commun qui fait que chaque différence nous donne à entendre la complexité de chaque homme ou femme dans son rapport individuel à son ou ses produits de prédilection, ainsi que les mots que l'on peut y associer...

*« C'était une couche supplémentaire dans la relation complexe et circulaire que je construisais entre boisson et création : l'alcool aidait à voir, et il aidait ensuite à supporter ce que l'on voyait. L'intérêt ne résidait pas seulement dans l'ivresse - en tant que portail d'accès, ou pansement -, mais aussi dans la séduisante relation entre créativité et addiction elle-même : son emprise, son caractère extrême. Celui qui se retrouvait sous cette emprise percevait les choses plus intensément que les hommes ordinaires, côtoyait les ténèbres, et, en fin de compte, le drame de l'emprise devenait - en soi - un sujet sur lequel il valait la peine d'écrire. »*

*Extrait p. 39*



*Les narcos français brisent l'omerta*  
*Un document de Frédéric Ploquin*  
*Editions Albin Michel (février 2021)*



*Trafics d'état*  
*Enquête sur les dérives de la lutte antidrogue*  
*Un document de Emmanuel Fansten*  
*Editions Robert Laffont (mars 2021)*

Le blanc et rouge sur fond noir sont une constante quand il s'agit de laisser penser qu'on a affaire à des révélations d'ampleur, sous forme d'enquête journalistique ayant trait au trafic de drogues. Et si force publique et trafiquants sont de mèche, alors, on fera coup double. Non seulement on dévoilera les dessous du narcotrafic, mais en complément on se fera lanceur d'alerte. Le narco-journalisme est un business aussi florissant que le narcotrafic, et témoignages et enquêtes fleurissent régulièrement pour tenter d'y voir plus clair dans les méandres d'un système qui fait la part belle aux magouilles et compromissions sur fond de polar réaliste...

Frédéric Ploquin et Emmanuel Fansten, des spécialistes du genre, et pas des moindres, nous proposent ici des documents qui donnent la parole aux acteurs du narcotrafic, avec le recul journalistique nécessaire et une vérification des faits indispensable, n'en doutons pas. On en apprend



alors un peu plus sur les arcanes et le fonctionnement du trafic, sur les liens potentiels, officiels ou officieux, entre forces de police et indicateurs ou infiltrés, et sur la circulation de la masse d'argent générée par ce marché international clandestin qui fait les beaux jours d'un nombre bien plus étendu d'acteurs qu'on ne l'imagine...

*« La drogue irrigue l'économie souterraine à coups de milliards d'euros, blanchis dans l'immobilier, les commerces de proximité ou les sociétés de location de voitures de luxe, pourquoi pas dans l'enseigne de restauration rapide ou le salon de massage qui vient d'ouvrir en bas de chez vous. Elle vampirise une grande partie de l'énergie de nos services de police et de renseignement, au détriment de leur investissement pour notre sécurité »*

*Extrait p. 9 de Les narcos français brisent l'omerta*

Pour commencer, intéressons-nous à ce que propose Frédéric Ploquin dans son ouvrage, une somme de témoignages qui présentent et décortiquent un certain nombre d'affaires, et nous expliquent comment les liquidités issues du trafic se fondent, ni vu ni connu, dans l'économie légale. Depuis quelques années, suivre "l'argent de la drogue" permet aux enquêteurs de remonter la chaîne de commandement et mettre la main sur les vrais bandits de grand chemin. Le blanchiment, à savoir transformer l'argent dit "sale" en argent dit "propre", reste un enjeu de taille pour les narcotrafiquants inévitablement confrontés à une accumulation de billets qu'il faut pouvoir transformer en ligne de compte bancaire sans alerter les autorités. Et la tâche n'est pas toujours aussi simple. Cela ne veut pas dire qu'elle est compliquée mais plutôt qu'elle est complexe car elle nécessite l'intervention d'un nombre important d'intermédiaires de confiance, parfois dans le viseur de la police...

Alors, bien entendu, la tentative du bandeau rouge, en couverture de l'ouvrage, de nous laisser penser que l'argent sale est partout, ne fait que rajouter de l'huile sur le feu d'un sensationnalisme de bon aloi. Mais après tout, si les âmes sensibles sont de sortie dans les librairies, pourquoi pas les attirer avec des formules qui feront toujours recette, celles qui évoque une invasion et prolifération du "mal"... Et quand les policiers sont invités eux aussi à s'exprimer sur les dessous de ces affaires et sur les moyens mis en oeuvre pour tracer les produits et l'argent de leur vente en révélant des circuits de blanchiment, la sémantique guerrière refait surface



inévitablement...

Mais s'intéresser à ces circuits, c'est surtout mettre le doigt sur les failles d'un système étatique et bancaire qui laissera toujours suffisamment de place pour que l'argent circule de manière opaque, et alimente une économie légale qui compte peut-être finalement un peu dessus, tout en la fragilisant...

*« Une histoire qui soulevait toujours les mêmes questions : jusqu'où la police peut-elle aller pour faire tomber des trafiquants ? Quel rôle les informateurs sont-ils autorisés à jouer ? Est-ce que la fin justifie les moyens ? Officiellement, tout est encadré par des chartes déontologiques. Mais, dans les faits, chaque service a ses propres pratiques. »*

*Extrait p. 23 de Trafic d'état de Emmanuel Fansten.*

Dans *Trafics d'état*, sous-titré : « *Enquête sur les dérives de la lutte antidrogue* » Emmanuel Fansten, journaliste à Libération, nous propose une enquête au coeur des méthodes troublantes de la lutte antidrogue. Cette enquête a été menée suite aux entretiens qu'il réalisa auprès d'Hubert Avoine, ancien informateur de l'OCRIS (Office Central pour la Répression du Trafic Illicite des Stupéfiants), office devenu OFAST (Office Antistupéfiant) opérationnel le 01 janvier 2020... Les révélations de ce super-indic sont à la hauteur des chamboulements qui suivront au sein de l'institution, et surtout à sa tête...

Une affaire, tout particulièrement, sera l'objet de toutes les attentions, celle de la saisie record de cannabis qui eut lieu Boulevard Exelmans à Paris en octobre 2015. Le propriétaire de la marchandise saisie, Sofiane Hambli, n'était autre que l'indicateur chouchou de François Thierry, le directeur en chef de l'OCRIS à ce moment-là. L'enquête qui suivra révélera que les rapports officieux entre les deux hommes dépassaient sensiblement le cadre institutionnel, et que les facilités accordées au passage des marchandises pour le besoin du traçage des produits, étaient un peu trop larges. L'importation de résine de cannabis, en provenance du Maroc, via l'Espagne, aurait été encouragée au sommet de la lutte contre le trafic pour, d'un côté permettre des saisies records et s'en glorifier, et d'un autre laisser filer des quantités tout aussi importantes dans le cadre de ce que l'on appelle des « livraisons surveillées » ...

Dans cette histoire du chat et de la souris, des accords ont



visiblement été trouvés pour que chacun y trouve son compte, même à la direction centrale de la police judiciaire... Les questions qui se posent alors sont celles proposées par Fansten dans l'extrait présenté plus haut, mais soulevons-en une dernière, de celles régulièrement mise en avant par les opposants à une prohibition pure et dure : Et si la fin de cette prohibition était la meilleure façon de mettre à mal le narco-business ?



*Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*  
*(Nous, les enfants du Bahnhof Zoo)*  
*Moi, Christiane F., 13 ans,*  
*droguées, prostituée...*  
*Une série télévisée en 8 épisodes*  
*de Annette Hess*  
*Diffusion Amazon Prime (avril 2021)*

Le titre allemand de cette série télévisée en huit épisodes, titre qui reprend celui du roman de Christiane Felscherinow, dont la série est inspirée, est sûrement bien plus juste que le titre français centré sur une seule personne. Cette histoire est en effet plurielle, et si les usages de drogues y sont présents, c'est qu'ils font le lien entre plusieurs personnalités, ou personnages devrait-on dire, tant la fiction s'est installée dans le récit pour prendre un peu de distance avec des événements sordides et leur donner, curieusement, un peu de glamour...

La série fait tout de même la part belle à la très jeune narratrice centrale, Christiane, encore adolescente quand elle décide de confier son récit à deux journalistes allemands, Kai Hermann et Horst Rieck. La jeune fille, d'une quinzaine d'années dans la série, est une survivante. Elle a en effet failli mourir suite à une chute d'ascenseur de plusieurs étages. Elle vit chez ses parents, mais sait trouver les occasions de fuir la maison et l'ambiance familiale qui n'y est pas toujours des plus apaisée. A son âge, les rencontres et amitiés ont bien entendu leur importance et celles qu'elle



fera conditionneront un avenir proche pas toujours aussi clinquant que la fréquentation de la boîte de nuit à la mode, le Sound, laisse entrevoir. La fin des années 70 à Berlin sont les années Bowie pour Christiane et ses amis, mais aussi les années speed, cannabis et héroïne qui circulent aussi bien au Sound où ils vont danser régulièrement qu'à la gare de Bahnhof Zoo, lieu abandonné aux trafics en tout genre et à la prostitution, même adolescente. Christiane, Alex, Babsi, Stella, Benno, et Michi sont entre l'adolescence et l'âge adulte mais voudraient grandir plus vite que la musique, et être déjà suffisamment indépendants pour se payer du bon temps sans rendre de compte à qui que ce soit. Les parcours familiaux de chacun et chacune ne sont pas simples et tranquilles, mais rien ne laisse penser que l'attachement et la compassion que le spectateur développera pour eux tout au long des huit épisodes sera essentiellement due au fait que ce ne sont encore finalement que des enfants, et que l'on espère que leurs rêves deviendront réalité sans que l'addiction à l'héroïne fasse partie de leur vie...

C'est Alex, peut-être le plus âgé et le seul à avoir son propre appartement et un travail, qui est le premier usager d'héroïne. Sa consommation est régulière mais reste récréative et semble relativement contrôlée. Elle ne l'empêche pas de travailler. Il sait ce qu'elle lui apporte et est prêt à partager son expérience avec ses amis les plus proches, à savoir Benno et Michi. Frileux dans les premiers temps, les deux jeunes s'y essaient finalement, en injection, mais perdront assez vite le contrôle de leur usage et d'une situation qui les oblige à se prostituer pour gagner l'argent nécessaire à acheter leur produit.

*« Benno à Alex et Michi : Alors c'est comment l'héro ? Alex : Imagine que t'es dehors dans le froid, qu'on t'apporte une couverture et qu'on t'enveloppe dedans. Et là, tout à coup, tu te sens en sécurité. »*

Les jeunes filles, presque des jeunes femmes, y viendront plus tard, mais sans plus de mesure. L'héroïne ne sera au rendez-vous que pour tenter de supporter un entourage dépassé ou défaillant, mais aussi par la suite pour évacuer les douleurs du manque. Les adultes sont bien là, dans les parages, mais peu ou trop regardant, et sauront à l'occasion profiter des besoins des adolescents pour encourager leurs usages. Les parents sont inexistantes ou bien présents, mais n'ont souvent rien vu venir et



accumulent les maladroites malgré leurs envies de bien faire et d'accompagner au mieux. Mais qui pourrait les blâmer quand un produit comme l'héroïne fait surface dans la vie de leur enfant si jeune, et qu'il véhicule à lui tout seul une imagerie terrible qui ajoute à ses dangers, bien réels, des décharges d'adrénaline, mais aussi une tristesse et une colère incontrôlables empêchant des réponses apaisées... La prostitution, plus ou moins affirmée, chez les filles comme chez les gars, sera vécue comme une nécessité, et les velléités des uns et des autres de se sortir de leur addiction seront sans cesse mises à l'épreuve des tentations, des déceptions sentimentales ou amicales, et des amours contrariés qui jalonnent leur parcours de vie...

L'adaptation cinématographique du réalisateur Uli Edel, sortie sur les écrans en 1981, fidèle elle aussi au récit de Christiane Felscherinow, fera parler de lui pour sa noirceur, autant que l'autobiographie de Cristiane F., mais la tentative de Annette Hess, créatrice de la série, d'y amener un peu plus de romantisme, de rêve et de clinquant visuel, bute contre une réalité de l'usage, et les problématiques qui l'entourent qui en fera pâlir plus d'un... Le deuxième ouvrage de Christiane Felscherinow, *"Moi, Christiane F. la vie malgré tout"*, publié en 2013, sera peut-être le sujet de la deuxième saison de cette série.



**CITÉ  
DOPAMINE**

**#19  
FICTION**



## CITÉ DOPAMINE #19

*Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...*

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON  
01

ÉPISODE

#19

« *Nom de Dieu mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, j'entends assez fort...* »

La seringue entre les dents, le poing serré, une ceinture en garrot serré fort pour tenter de faire ressortir au moins une veine, de celles qui ne se cachent pas les malheureuses à être sollicitées à tour de bras, l'oeil qui pétille et l'envie pressante d'arriver au bout du geste répété des dizaines de fois, et pourtant la tension s'installe là très vite. Le saligaud de conduit sanguin à ne pas vouloir se montrer, mais il est temps mon grand d'apparaître à la surface, au moins ça de gagner avant que les légers tremblements compliquent la tâche. Nom de Dieu mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, j'entends assez fort pour m'approcher au plus près de celui qui s'exprime en vociférant... Dans ce square, le coin des injecteurs n'est pas le plus reluisant, non pas qu'on se shoote



**« Je vais y aller de ma petite contribution avec les rudiments des souvenirs que j'ai gardés... »**

en catimini par peur des forces de l'ordre puisque le produit est désormais légalisé, même dans l'espace public, mais simplement parce qu'on n'a pas à disposition pour ces usagers l'hygiène d'un chez soi confortable avec musique douce et kit stérile pour shooter dans les meilleures conditions. Alors on se retrouve là dans un bout de coin de terre battue d'avoir été trop foulée du pied en compagnie d'autres comme nous, on se rassure en se disant qu'on n'est pas les seuls dans cette galère. Et puis, la visite à l'occasion de maraudeurs bien attentionnés et bien fournis n'est pas de trop dans ces temps de pénurie de matériel d'injection... On a légalisé un certain nombre de produits injectables, mais on n'a pas pris la peine dans le même temps d'augmenter le soutien et l'accompagnement. Il y a comme un air de « Vous avez voulu qu'on vous laisse tranquille en légalisant, hé bien on va vous laisser tranquille jusqu'au bout et pour de bon. Et si vous avez des difficultés à joindre les deux bouts de la satisfaction, à savoir un chez soi + un usage immodéré, hé bien vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même. »... Je mets de côté mes rancœurs pour essayer de sauver ce que je peux de ce qu'il reste de l'acte d'injection du gars qui s'acharne sur un bras qui ne lui a rien fait le malheureux, prêt à l'entailler pour de bon pour enfoncer dans la plaie béante l'aiguille bien émoussée... Je vais y aller de ma petite contribution avec les rudiments des souvenirs que j'ai gardés du temps où je ne n'étais pas le dernier et où l'illégalité était clairement aussi un obstacle aux meilleures conditions d'injection... Le gars me regarde à peine, concentré sur la zone où je vais lancer la fléchette. En toute confiance, il n'attend que sa récompense du moment, des effets qui, soit l'emporteront au septième ciel, soit feront juste le job de soulager le manque mais pas plus. Je ne lui ai pas demandé ce que la seringue contenait. Pas sûr qu'on ait affaire à de l'héroïne, comme l'imagerie et les représentations le laissent souvent penser quand le shoot est en vue. Etant donné la gueule du contenu, on peut tout imaginer. Une couleur qui ne ressemble à aucune autre, du moins pas de celle qui compose un bel arc-en-ciel. Mais après tout, ça ne me regarde pas. Je suis en balade dans la Cité, en curieux que je suis comme



**« Les mains crades, la salive comme seul désinfectant, un fond de cannette de bière... »**

à mon habitude, alors ce n'est pas pour aller fouiller dans la soupe du voisin... Faut savoir que tout s'injecte ou presque de nos jours, suffit de trouver le moyen de diluer au mieux. Et même si des résidus polluent la soupe, certains usagers n'ont peur de rien malheureusement. Quand le cerveau et le corps tout entier réclament, rien à faire, il faut leur envoyer la dose pour les soulager. Y'a pas à chercher plus loin... Messieurs Dames, ne vous mettez pas en tête que tout usager qui ne peut se shooter dans de bonnes conditions d'hygiène et de sécurité, évitera de passer à l'acte. Vous seriez alors bien loin du compte croyez-moi. Les mains crades, la salive comme seul désinfectant, un fond de cannette de bière, et une pompe de seconde ou même troisième main, ça fera toujours l'affaire, quand le coûte que coûte est dans la tête, difficile de le faire taire. Tout obstacle à l'injection est contournable pour peu qu'il nous reste encore cette force du désespoir et la dose de produit qui convient... Les autruches creusent un trou dans le sable suffisamment profond pour y faire disparaître la vision d'un danger imminent, ou l'idée qu'elles s'en font. Elles ferment en même temps les yeux sur le peu d'hygiène à disposition de beaucoup d'usagers, ou s'en lavent les pattes. Certaines pensent même qu'ils l'ont bien mérité, après tout que sont-ils venus faire dans cette galère ? Personne ne les y a invités... Allez va pour glisser tout ça sous le tapis et s'occuper du gars devant moi, en bon samaritain que je suis à me donner bonne conscience pour oublier qu'en passant je vais sûrement lui taxer une ou deux doses en compensation du service rendu. Quand il sera dans de bonnes dispositions à piquer du nez dans sa gamelle vide, je saurai lui réclamer mon dû, nom de Dieu quand est-ce que je vais lâcher l'affaire ? J'écris dans mon carnet mes aventures du jour tout en y inscrivant les doses prélevées à droite à gauche sur de l'usager au consentement biaisé... Pardonnez mon absence de bienveillance mais je ne suis pas de ces travailleurs sociaux qui vont changer d'un claquement de doigts le sort de ces malheureux dont je suis probablement...

Pas la peine de se cacher derrière un sentiment de culpabilité mal venu, ça non pas la peine de s'en vouloir à mort d'avoir bravé



« Dans la Cité,  
les centres de  
soins ouvrent  
grand leurs  
portes pour  
accueillir ceux  
qu'ont pas eu  
de bol... »

les interdits et recommandations d'usage dans le monde des usagers de drogue on fait comme on peut avec les moyens du bord mon bon Monsieur. Le virus est passé par ici et repassera par là, tralala. On ne l'a pas vu venir. Il ne s'est pas annoncé. La Cité n'était pas préparée et, en ce qui me concerne, je regardais dans la direction opposée, en confiance ces derniers temps, j'ai baissé la garde, alors tant pis pour moi. J'ai à assumer désormais, et ce n'est pas faute pourtant d'avoir pris le maximum de précautions, nom de Dieu si autant d'usagers injecteurs occasionnels comme moi se sont chopés cette saloperie c'est qu'elle est bien résistante. On a affaire à un de ces sacrés petits cons qui se transmettent entre consommateurs, aussi vite qu'un joint de bonne marijuana, et n'en ont que faire de leurs hôtes. Celui-ci a décidé de s'installer confortablement et ne compte pas être délogé de sitôt. Je l'entends ricaner à distance sachant pertinemment qu'il nous en fera baver, et pas qu'un peu... Je me fais au plus discret possible un temps pour ne pas qu'on s'aperçoive que je suis le porteur zéro, à avoir traîné encore je ne sais où j'ai chopé le petit saligaud au début de son aventure terrestre au moment où l'avait bien l'envie de s'incruster. J'ai croisé sa route et me suis empressé sans le savoir, faute de symptôme, de le transmettre au premier venu, probablement bientôt mort, lui, dans d'atroces souffrances, à savoir des démangeaisons sous-cutanées qui t'obligent à aller fouiller au-dedans pour tenter, en vain, de te soulager. La torture est bien plus psychique que physique quand la source du mal est à portée mais inaccessible. J'ai observé le gars qui s'était emparé de ma pompe, contre ma volonté, se gratter jusqu'au sang, le visage agité par tes tics sans fin qui en disent long sur ce qu'il endure. Son visage se déforme à vue d'oeil, et même les effets du produit ne peuvent soulager sa souffrance... Dans la Cité, les centres de soins ouvrent grand leurs portes pour accueillir ceux qu'ont pas eu de bol ou qu'ont pas su se mettre dans leur poche Madame la chance à coup de vite fait bien fait on réalise son shoot trop à l'arrache car pas envie que le manque nous fasse passer un mauvais quart d'heure si ce n'est plus. Le virus sait trouver la faille, le petit détail, la petite faiblesse qui fera la différence au final.



**« Seul le temps qui passe fera disparaître les symptômes et la souffrance qui les accompagne. »**

Messieurs Dames faut pas croire que c'est toujours facile de respecter toutes les étapes sans faillir alors faut garder en tête un minimum d'indulgence et pas hésiter à proposer son assistance si besoin est... Les centres d'accueil font le job et le plein de visiteurs, alors je prends le temps d'enquêter pour voir ce qui s'y passe. J'accompagne le voleur de pompe jusqu'à l'entrée et demande à être reçu moi aussi pour ne pas laisser seul un de ces nouveaux lépreux. Mes mains et les siennes plongées entièrement dans un récipient contenant un liquide particulièrement visqueux, on se regarde l'oeil en bataille, le sien plus que le mien, et on attend que le temps d'exposition au désinfectant soit écoulé. Cinq minutes de patience plus tard, qui pour notre héros d'un jour seront autant de minutes de souffrances, on nous conduit dans une salle d'entretiens, et je comprends alors que l'on ne cherche qu'à gagner du temps car rien n'est encore malheureusement à disposition pour soulager les souffrances de mon usager contaminé avec symptômes. Nous n'étions pas préparés à ça, j'entends ici et là, et je veux bien le croire... Les bonnes paroles de réconfort seront toujours les bienvenues dans l'urgence mon bon Monsieur promis on ne vous laissera pas tomber. Pour le reste, faudra être patient. Seul le temps qui passe fera disparaître les symptômes et la souffrance qui les accompagne. Pour le reste, ça pourra au-dedans avec une espérance de vie qui sera diminuée d'une vingtaine d'années environ, qui sait... Allez mon gars tu peux repartir sur les routes en tentant de vivre au mieux ces prochaines années, mais retoque à la porte à l'occasion, on te fera remplir une fiche pour les statistiques nationales... A la sortie du centre nos parcours de vie se séparent puisqu'on nous l'a conseillé vivement en attendant que la Cité se soit débarrassée de ce satané virus, on exige de nous qu'on vive en isolement total, et pour tout dire ça m'arrange bien d'avoir une excuse toute faite pour décliner toutes les invitations qui se présentent à moi, à vrai dire pas des masses en fin de compte... Messieurs Dames si vous n'avez pas encore compris que tout dépend de notre bonne volonté et sûrement pas de décisions gouvernementales prises à l'aveuglette, alors vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même, comme je viens de le



**« J'entends beaucoup de choses très censées qui pourraient me donner envie de faire basculer mon vote d'un côté ou de l'autre. »**

faire avec tout le poids de la culpabilité d'avoir transmis à mes pairs une saloperie comme celle-ci...

Règlements de compte aujourd'hui entre groupes de pression avec, d'un côté les dealers et politiques partisans d'une poursuite de la prohibition, et de l'autre les défenseurs d'un retour à un commerce sous contrôle de l'état pour limiter les dégâts. Chacun y va de ses arguments sans vraiment chercher à convaincre l'autre mais plutôt en jouant des rapports de force qui feront que la balance penchera plus à droite ou à gauche, en haut ou en bas en appuyant bien fort. On va jusqu'à essayer d'impressionner son adversaire en exposant ses armes, à celles qui auront la plus grande puissance de feu. A celui qui pisse le plus loin, on ne fera que d'autant plus badigeonner la Cité d'urine sans y faire pousser rien de bon... J'entends ici et là que la liberté de consommer et de vendre ne supporte aucun compromis, même pas celui du contrôle des usages et du commerce. J'entends aussi que l'interdiction est gage de sécurité sanitaire. J'entends que l'économie parallèle fait vivre des familles entières. J'entends qu'il leur reste au moins ça. J'entends que le contrôle est gage de qualité. J'entends que ce seront toujours les plus riches qui contrôleront les plus pauvres. J'entends que la prohibition de certains produits fait plus de morts que la légalisation d'autres... J'entends beaucoup de choses très censées qui pourraient me donner envie de faire basculer mon vote d'un côté ou de l'autre, mais l'on sait bien Messieurs Dames que l'objectivité sera toujours balayée par les intérêts pécuniaires ou politiques des uns et des autres, et qu'il est difficile de croire que les décisions sont guidées par l'intérêt général des usagers et de leur entourage plus ou moins proche. Le combat des idées cache un combat bien moins glorieux où la testostérone sort toujours malheureusement gagnante... Les armes sont en balade et, dans le froid de l'hiver, demandent à se réchauffer au plus vite. On aligne les tanks si nécessaire pour faire la chasse aux dealers d'un côté et aux forces de l'ordre de l'autre côté. Chacun campe sur ses positions en faisant semblant d'écouter ce qui sort des porte-voix de la partie adverse, et essaie de se convaincre que son point de vue a une



**« En ce moment, on se bat pour préserver son gagne-pain, et le trafic de drogue fait bien l'affaire après tout. »**

valeur morale intrinsèquement supérieure à celle de son ennemi déclaré. Alors, si tout se passe comme prévu, ça nous fera des morts des deux côtés mon bon Monsieur et pour quelques décennies, youpi tralalère on ne sera pas plus avancé ah ça c'est sûr. Même en coupant les têtes, d'autres repousseront sur ce même corps monstrueux du narcotrafic que la prohibition a engendré malgré elle... J'ai sorti un instant l'arme que je cache dans son étui depuis belle lurette, à savoir un canif de quatre centimètres dont la longueur ne double que si je fais l'effort de déplier la lame coincée dedans. Je me rends compte que je ne fais sûrement pas le poids mais que ça m'importe peu finalement. Je compte les points avec la distance nécessaire pour être sûr de ne pas prendre une balle perdue, de celles qui ont fait des dégâts dans l'entourage des belligérants, et qui se comptent en milliers. On sait bien qu'elles viennent aussi bien du côté des chasseurs de bandits que du côté des trafiquants en armes qui n'ont aucun intérêt, eux, à voir certains produits légalisés, un vrai manque à gagner à coup sûr. La reconversion vers d'autres secteurs d'activité hors-la-loi, comme les braquages et les enlèvements, ont moins la côte et sont moins accessibles depuis la disparition de la monnaie papier et les périodes de confinement régulières avec ces apparitions tout aussi régulières de nouveaux virus créés en interne ou introduits dans la Cité. En ce moment, on se bat pour préserver son gagne-pain, et le trafic de drogue fait bien l'affaire après tout. Les réseaux sont établis, les parcours d'acheminement balisés, et la main d'oeuvre à pied d'oeuvre, bref, c'est confortable... L'alcool et le tabac dont on parle ici et qui constituent le plus gros des marchandises vendues sous le manteau, sont des produits de grande consommation, et les enjeux sont considérables, Messieurs Dames pensez bien que les niveaux d'usage ne sont pas inévitablement conditionnés à une prohibition ou une légalisation qui tient la route. Aucune politique ayant décidé de ne chasser que l'offre ne saura tarir la demande qui, invariablement, guidera cette même offre. La demande n'a pas bougé depuis la prohibition, ce qui ne veut pas dire, certes, qu'elle n'aurait pas été plus conséquente encore avec la légalisation



contrôlée, mais une chose est presque sûre, on aurait sûrement évité au moins les morts en lien avec le trafic clandestin de stupéfiants... Je me blottis dans un coin, à l'angle de deux impasses, entre deux poubelles pour tenter de voir passer au ralenti des balles qui, contrairement à celles qui défilent sur les écrans, voyagent, elles, à vitesse réelle, et pénètrent aussi vite dans des corps jamais vraiment préparés et sûrement pas blindés. La mort on ne la voit rarement venir au ralenti, car rien ne lui fait plus plaisir que de nous faire la surprise de sa visite, croyez-moi si vous le voulez bien...

*Thibault de Vivies*



**[www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr)**

contact :

[thibault.devivies@drogbox.fr](mailto:thibault.devivies@drogbox.fr)